

Gérald-Montméril [Mabel  
Gérald et Mme Mairel  
d'Eslon]. Chryséis au désert.  
Illustrations par E. Loevy

Gérald-Montménil. Gérald-Montménil [Mabel Gérald et Mme Mairel d'Eslon]. Chryséis au désert. Illustrations par E. Loevy. 1897.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

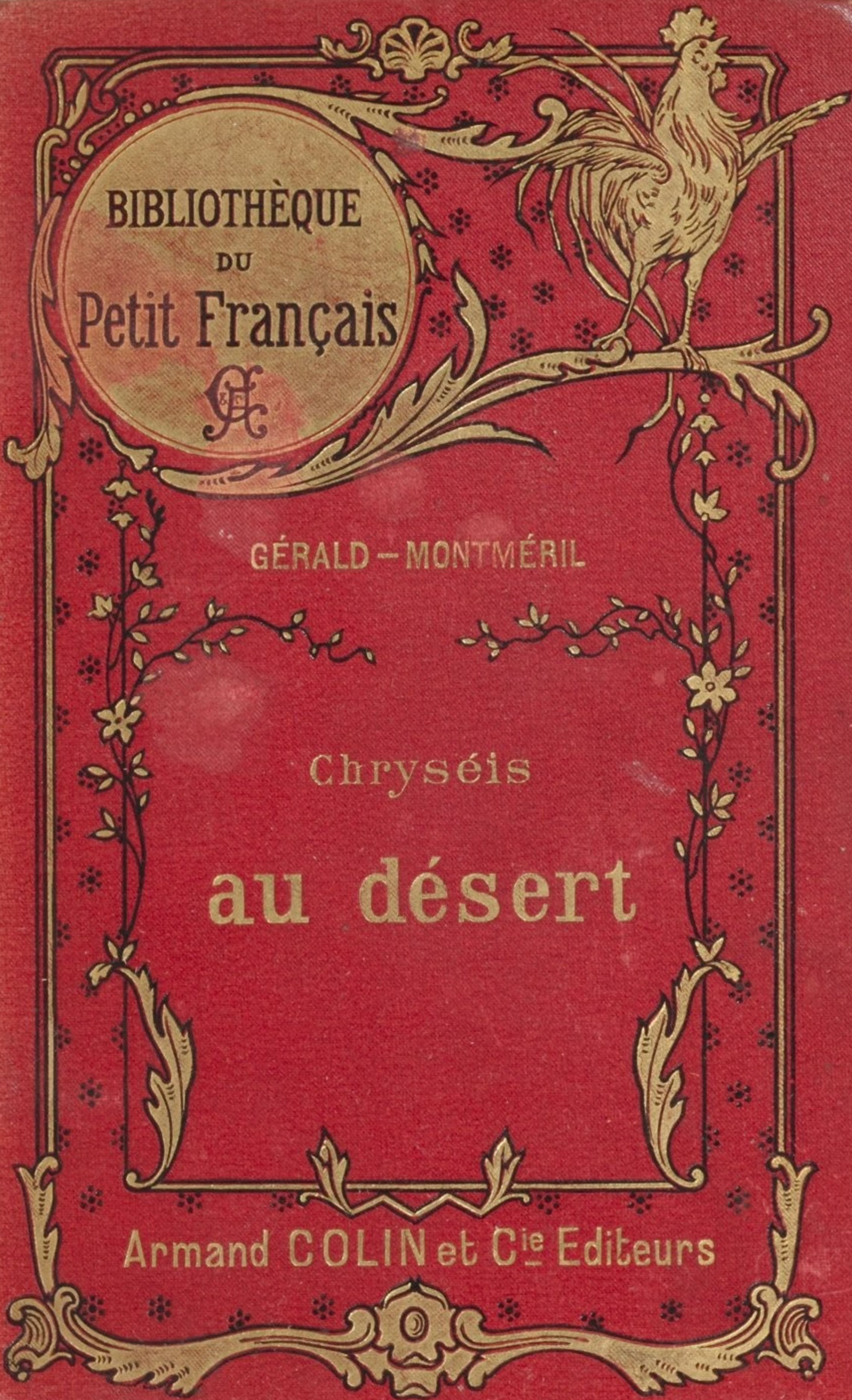
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).





BIBLIOTHÈQUE  
DU  
Petit Français

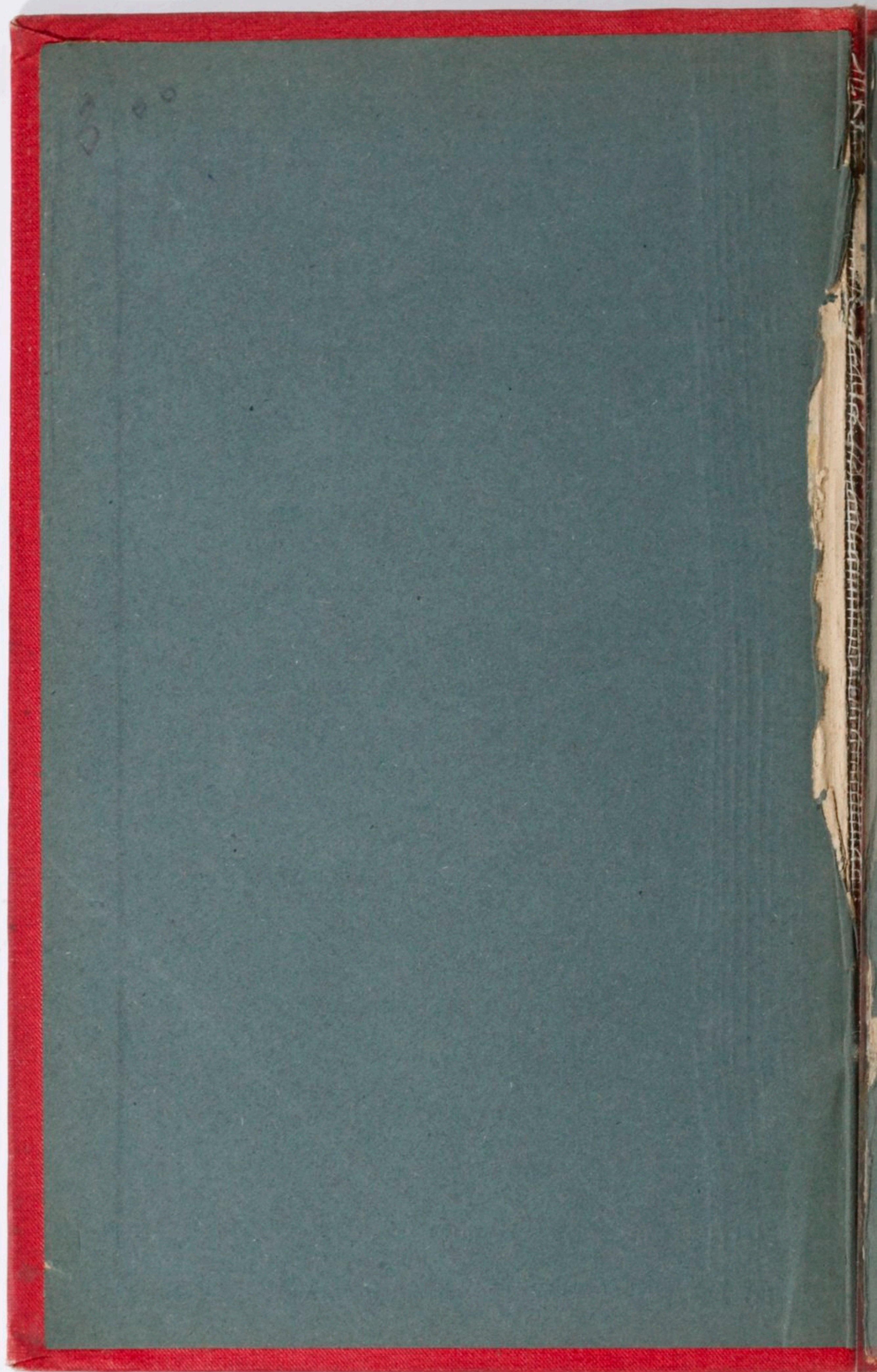


GÉRALD — MONTMÉRIL

Chryséis  
au désert

Armand COLIN et C<sup>ie</sup> Editeurs

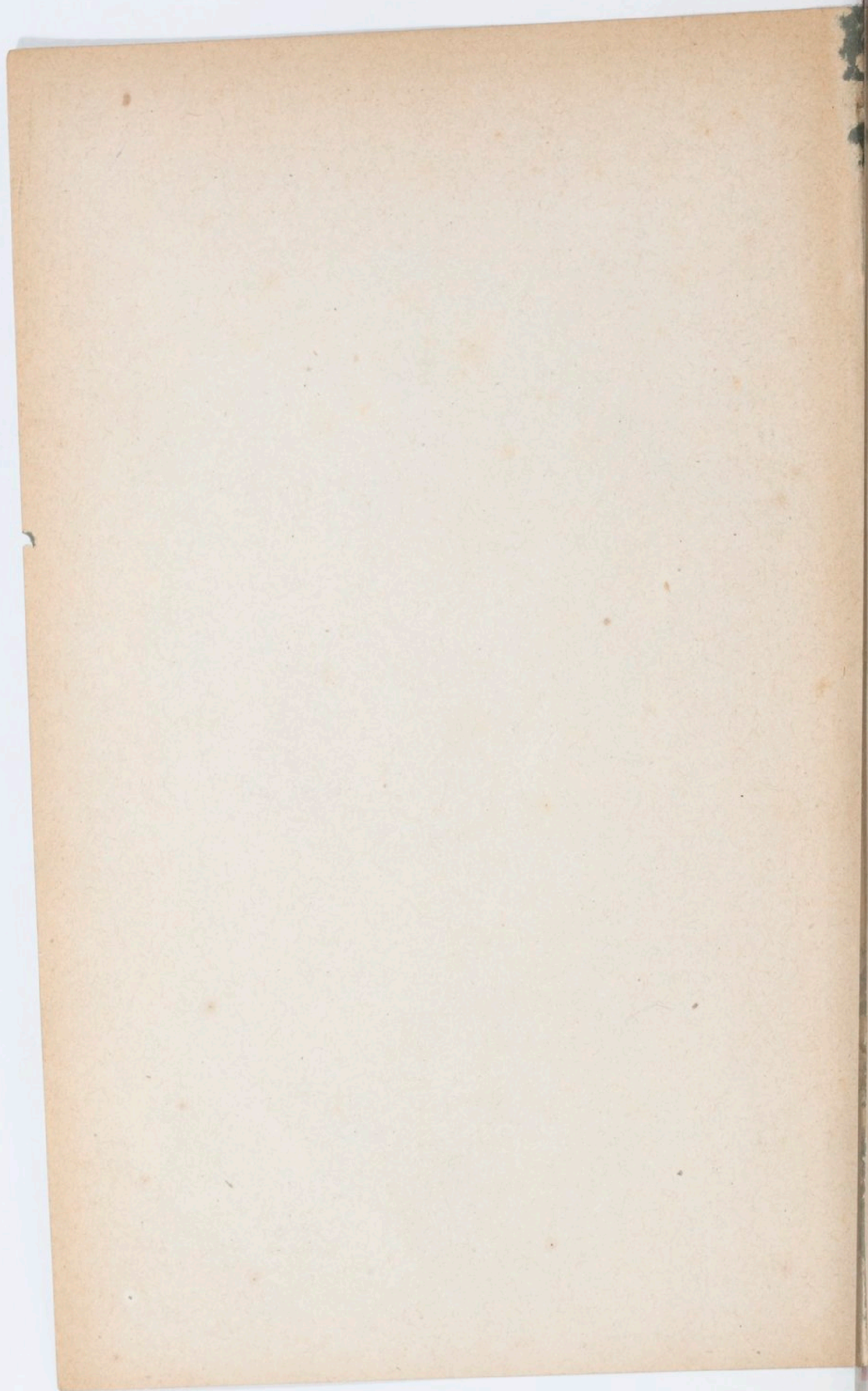






Yvonne Bullock





*Chryséis au désert*

Widener  
Chryséis  
Lyon  
Bonn  
Munich  
Paris



## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le volume in-18 jésus, broché, 2 fr. ; relié toile, tranches dorées, 3 fr.

Les Fredaines de Mitaize, par PIERRE FICY.

Le Hochet d'or, *poésies pour les mamans et les petits*, par GUSTAVE ZIDLER.

Les Petits Patriotes, par ÉMILE CÈRE.

Jamais contents! par GÉRALD-MONTMÉRIL.

Mon ami Rive-Gauche, par MAGBERT.

Les Petits Cinq, par CH. NORMAND.

Le Théâtre chez grand'mère, par MARIE DELORME.

Les Filles du Clown (Rita), par MARIE DELORME.

Chez M<sup>lle</sup> Hortense, par MARIE DELORME.

*Médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien.*

Le moulin Fliquette, par A. ROBIDA.

Le Droit chemin, par S. BLANDY.

L'exil d'Henriette, par ROGER LIQUIER.

Le Roi de l'Ivoire, par MARTIAL BLANC.

L'Ami Benoît, par BERNARD DE LA ROCHE.

Jours d'épreuves. *Nouvelles suédoises.*

Les Prisonniers de Bou-Amâma, par MARTIAL BLANC.

Les Lunettes bleues, par MAGBERT.

Kerbiniou le très Madré, par A. ROBIDA.

L'Émeraude des Incas, par CH. NORMAND.

Yves Kerhélo, par MARIE DELORME.

Princesse Sarah, par G. LAMY.

Six Nouvelles, par CH. NORMAND.

Deux enfants de Londres, récit adapté de l'anglais par P. D.

Histoire d'un Vaurien, par MAGBERT.

Jacques la Chance et Jean la Guigne, par MARIE-ROBERT HALT.

Robert le Diable et C<sup>ie</sup>, par EDM. PASCAL.

Voyage du novice Jean-Paul à travers la France d'Amérique, par G. LAMY.

*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Prix d'Audiffred).*

Voyage du matelot Jean-Paul en Australie, par C. DE VARIGNY.

Historiettes pour Pierre et Paul, par J. JARRY.

La Teppe aux Merles, par S. BLANDY.

Journées de deux Petits Parisiens, par J. MALASSEZ.

Tous ces ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures d'après SERGENT, BOURGAIN, HENRI PILLE, MOULIGNIÉ, MUCHA, MAS, MARTIN, FARIA, GERLIER, G. SCOTT, KAUFFMANN, etc., etc.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 230-96.

N° 1967



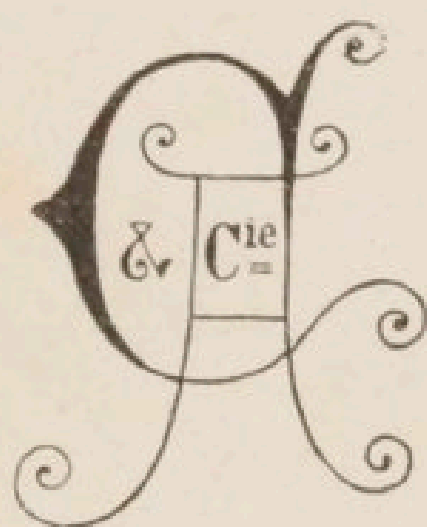
GÉRALD-MONTMÉRIL

---

# *Chryséïs*

## *au désert*

ILLUSTRATIONS PAR E. LOEVY



II  
R  
GER

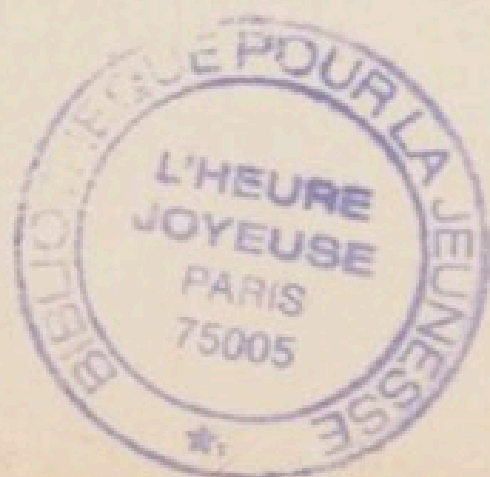
PARIS  
ARMAND COLIN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

Libraires de la Société des Gens de Lettres

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1897

Tous droits réservés.



mq. 601800



# CHRYSÉIS AU DÉSERT

---

## I

### LES MALLES DE CHRYSÉIS

« Là ! dit M<sup>lle</sup> Rosita en donnant un tour de clé à sa dernière malle, voilà qui est fait !

— Tu as fini, tante ? cria sa nièce de la chambre voisine. Moi pas, tant s'en faut ! »

M<sup>lle</sup> Rosita abandonna son propre champ de bataille, et vint mettre un pied timide sur le seuil du sanctuaire où se trémoussait la fillette.

Ce sanctuaire offrait le plus drôle d'aspect qu'on pût se figurer. D'abord, au milieu, six malles énormes, ouvertes, béantes, et déjà pleines.... non de chiffons, grand Dieu ! quoi-qu'il y en eût bien un peu, mais de livres, atlas,



cahiers, tous bagages infiniment plus sérieux et plus lourds ; puis, épars à travers la chambrette tendue de perse rose fleurie, des instruments de physique de toutes les formes : ici une machine pneumatique, que la studieuse habitante du lieu emballait en ce moment avec amour, là des éprouvettes de toutes les tailles et des bocaux de toutes les couleurs ; à vos pieds, un herbier, grand ouvert, dormait sur une immense carte d'Afrique étalée par terre comme pour servir de tapis ; partout des voltmètres, des baromètres, des thermomètres, des hygromètres, des électroscopes, des baroscopes... enfin tout ce qui finit en *mètre* ou en *scope*, tous les réactifs de la chimie, joints à toutes les épices de l'histoire naturelle... Et au fond d'une malle ouverte, reposant sur une couche de ouate rose, un squelette étendu semblait rire de ce spectacle étonnant.

Ce n'était pourtant pas un vieux savant qui habitait ce tabernacle scientifique. C'était la plus jolie et la plus coquette petite fille qu'on pût voir : quinze ans, de beaux yeux gris vifs et clairs, et des cheveux dorés admirables, le tout rehaussé par une toilette de voyage d'un

goût et d'une coupe irréprochables. Elle se remuait, s'agitait, au milieu de tout son matériel d'étude, à faire croire qu'elle emportait la Sorbonne à la semelle de ses bottines.



Des malles énormes, ouvertes, béantes.

« Veux-tu que je t'aide, ma Chryséis chérie ? » demanda tante Rosita avec une certaine timidité.

La fillette releva le nez et par la même occasion les cheveux qui lui tombaient dans les yeux. Elle secoua énergiquement la tête :



« Non ! Non ! s'écria-t-elle. Tu n'aurais qu'à me faire quelque sottise ! Je ne peux me fier qu'à moi pour emballer mes instruments. Regarde-moi cet amour de machine pneumatique : ne serait-ce pas dommage qu'il lui arrivât malheur?... Prends donc garde ! tu vas mettre le pied sur mes éprouvettes... Tiens ! va-t'en ! tu me gênes. Envoie-moi plutôt Annette : elle est plus adroite que toi. »

Sur ce congé plein d'égards, M<sup>lle</sup> Rosita Verduron — qui s'appelait Rose, ô ironie ! — quitta Chryséis — qui s'appelait Catherine ; vous ne vous en seriez pas doutés ? — et alla promener dans d'autres lieux sa longue, mince, jaune et poétique personne. Elle envoya Annette, et, prenant une mandoline oubliée dans le déménagement, alla s'asseoir dans le salon abandonné, couvert de housses grises, où le piano, emballé pour voyager avec ses maîtresses, avait l'air d'un monument d'un autre âge.

Là, elle charma les minutes qui la séparaient du départ en chantant une romance de sa composition, où il était question du tendre cœur d'une tante dévouée, d'une nièce orpheline et infortunée, « vraie rose du paradis », dont le



père, « vaillant guerrier au pays du soleil », goûtait les beautés insoupçonnées du continent africain. Cela ne manquait pas de charmes, mais c'était un peu incohérent.

Le temps passait cependant et M<sup>lle</sup> Annette, les malles finies, descendait très paisiblement l'escalier, pour obéir à l'ordre bref et précis d'avoir « à se dépêcher de chercher une voiture ». Tous les ordres de M<sup>lle</sup> Verduron jeune étaient du reste brefs et précis, et renfermaient également presque tous le verbe « se dépêcher ». C'est pourquoi Annette ne se pressait pas.

« Mam'selle Annette !

— Madame Pichu ?

— Entrez donc un petit moment. Vous prendrez bien une goutte de doux ?

— Tout de même, dit la jeune femme de chambre en entrant dans la loge. Vous savez que « je me dépêche » de chercher une voiture ?

— Bon ! ça ne presse pas, dit la concierge avec philosophie. Si vos dames manquent un train, elles en prendront un autre.

— Pour sûr ! Elles ont bien le temps d'arriver pour le bonheur du colonel.

— Mais où vont-elles donc, enfin ? dit

M<sup>me</sup> Pichu en versant le « doux » dans le verre de M<sup>lle</sup> Annette. C'est-il vrai qu'elles vont *en Alger*, et même plus loin ?

— Oh ! bien plus loin !... Elles vont jusque chez les nègres, pour rejoindre le colonel, qui est le père de la petite, comme vous le savez, et le frère de M<sup>lle</sup> Rosita. C'est une vilaine surprise qu'elles vont lui faire là, je vous en réponds. Il paraît qu'il est en garnison dans le désert...

— Dans le désert ! fit la bonne femme en joignant les mains. Mais alors ils se mangent les uns les autres, lui et ses soldats ?

— Non, il y a une ville : une drôle de ville, même, où il n'y a que des autruches et des chameaux : Tomboutou, à ce que dit Mademoiselle.

— Si Mademoiselle le dit, c'est que ça est, fit sentencieusement la concierge. Une gauffrette, mam'selle Annette ?... C'est qu'elle en sait long, votre demoiselle !

— Oh ! oui ! répondit la petite femme de chambre, et qu'il y en a long aussi qu'elle ne sait pas ! Une mijaurée, une hurluberlu, comme il n'y en pas deux, bien sûr ! Croyez-vous qu'elle ne sait pas remettre un bouton à un gant ? qu'elle croit que les œufs à la coque doivent



bouillir autant qu'un pot-au-feu? et qu'hier elle voulait me faire repasser sa robe avec des fers



« C'est-il vrai qu'elles vont en Alger? »

tièdes, parce que le mouvement se transforme en chaleur, et que... que... est-ce que je me rappelle les bêtises qu'elle m'a dites! J'ai fini

par l'envoyer promener. Chaque jour elle a des fantaisies nouvelles : ainsi vous savez qu'elle ne veut plus qu'on l'appelle par son nom : Catherine, c'est trop commun ! Elle vous parle perpétuellement de choses qu'on ne comprend pas, et vous traite du haut en bas parce qu'on n'est pas si savant qu'elle. Elle emporte six malles, pleines de livres et d'instruments de toutes sortes, avec des bocaux où il y a tant de vilaines drogues qu'à la première douane on va pour sûr les arrêter comme anarchistes. Elle appelle cela des réactifs pour ses expériences de chimie. Et puis des cartes à n'en plus finir, et son piano — sans compter la guitare de sa tante, — et de la musique, tout Wagner, et puis... et puis... Par exemple, il n'y a ni une aiguille, ni un peloton de fil. Elle ne saurait qu'en faire, du reste, et elle compte trouver une femme de chambre là-bas... Ah ! la pauvre petite ! ça lui a tourné la tête, d'apprendre tant de choses ; elle en sait long, oui, mais cela n'empêche pas que j'ai peur que son pauvre mari ne mange un jour de drôles de potages ! »

M<sup>me</sup> Pichu riait de bon cœur, mais M<sup>lle</sup> Annette était montée, elle allait, elle allait :



« C'est sa vieille folle de tante qui l'a mal élevée, je le sais bien, ce n'est pas tout à fait la faute de la petite... Pensez ! une femme qui fait des vers ! qui dit des choses encore plus incompréhensibles que sa nièce, qui se pâme à tout instant en roulant des yeux blancs et en parlant de son tendre cœur !... Elle est archifolle, je vous dis ! seulement, elle est bonne femme, au fond : tandis que la petite est maligne comme une teigne !

— Oh ! mam'selle Annette !

— Oui, oui, rageuse, impatiente, orgueilleuse ! Et coquette avec cela ! Il ne faut pas qu'une épingle cloche dans sa toilette. J'en ai vu de dures, allez ! et je ne suis pas fâchée, au fond, de leur départ.

— Alors ne leur faites pas manquer le train, ma fille, conclut M<sup>me</sup> Pichu, qui savait maintenant tout ce qui pouvait l'intéresser. Allez vite leur chercher une voiture, et priez le bon Dieu pour que le voyage les rende raisonnables.

— Ainsi soit-il ! répondit la petite femme de chambre. Mais j'ai grand'peur que, pour M<sup>lle</sup> Rosita tout au moins, il ne soit bien tard. »

## II

### DOUBLE TUILE

Tombouctou est une belle ville; ça, c'est connu. Du moins il faut bien le croire, puisque depuis un siècle les voyageurs se sont fait, à l'envi, massacrer, piller, hacher, écorcher, pour pouvoir y faire seulement une villégiature.

C'est aussi, assurément, un poste militaire et commercial enviable, puisque la France s'en est emparée, que l'Angleterre en a grogné, que l'Italie en a jauni, et que l'Allemagne, si elle en a pensé long, n'en a du moins rien dit de désagréable.

Mais, à coup sûr, et malgré tous ses avantages, c'est une garnison qui n'est pas drôle.



C'est du moins ce que pensait tout le régiment du colonel Verduron, lequel régiment occupait la ville, et s'ennuyait ferme depuis tantôt un mois qu'on ne s'était pas battu.

Aussi, quand arriva le courrier, ce matin-là, je vous prie de croire qu'il fut fêté. Six semaines ! il y avait six semaines que le facteur n'était passé ! Quel service mal fait, dites !

Mais quand je dis le facteur, il faut s'entendre. Ce facteur — très intermittent et pour cause — était représenté par un convoi de soldats indigènes, montés à dos de chameaux<sup>1</sup>, et escortant à la fois les lettres du pays, les vivres, les armes, les munitions, la pharmacie, les vêtements indispensables aux troupes. On ne traverse pas, en effet, le pays à demi-soumis — ou pas soumis du tout — qui s'étend de Saint-Louis à Tombouctou, comme on traverserait la place de la Concorde ; les innombrables Koko, Mâdou, Lolo, Kiki et autres Majestés nègres du Sénégal et du Niger ne savent pas

1. On a organisé récemment à cet effet un service de spahis *méharistes*, c'est-à-dire ayant pour montures des *mehara* (sing. *mehari*) ou chameaux coureurs. Ces *mehara* sont des animaux d'une endurance et d'une vitesse extraordinaires.

toujours bien au juste s'ils sont alliés ou ennemis de la France; — la sphère d'influence anglaise est si près de la nôtre qu'il se produit parfois des erreurs fâcheuses, dans lesquelles on se prend réciproquement pour le Ghéso ou le Soho rebelles; — enfin les Maures et les Touareg du désert sont généralement, à l'inverse de Sosie <sup>1</sup>, ennemis de tout le monde. De toutes ces circonstances, il résultait que les communications des troupes de Tombouctou avec le littoral étaient rares, difficiles, et surtout exigeaient l'adjonction d'une nombreuse escorte.

Cependant, ce jour-là, les méharistes qui portaient le courrier s'étaient détachés du convoi quelques heures avant d'atteindre le camp, alors qu'il n'y avait plus à craindre d'attaque imprévue. Les braves garçons savaient bien avec quelle impatience ils étaient attendus et quelle joie causerait leur arrivée. Aussi pressèrent-ils les bonnes bêtes qu'ils montaient; et,

1. Personnage d'une comédie de Molière, esclave poltron qui tremble au moindre bruit :

« ..... Ma peur à chaque pas s'accroît.  
Messieurs, ami de tout le monde! »



conduits par un sergent du régiment qui revenait d'une mission à Saint-Louis, ils arrivèrent plus de deux heures avant leurs camarades.



Les vaguemestres avaient fort à faire.

2 Tout le régiment faisait cercle autour d'eux ; tous les grades se confondaient, et les cris de bienvenue formaient un chœur à faire fuir les singes dans les palmiers. Le colonel Verduron,

tout le premier, s'impatientait de la lenteur avec laquelle les lettres sortaient des sacs, et les vaguemestres avaient fort à faire.

Enfin ce moment de tohu-bohu passa ; chacun eut sa part de la distribution ; puis les fourriers emmenèrent les méharistes se rafraîchir, ce dont ils avaient grand besoin, tandis que les laptots avaient pour les chameaux les mêmes soins que d'autre part on avait pour les cavaliers.

Le colonel avait deux lettres pour sa part : une de sa sœur, une de sa fille. Les chères créatures ! quelle joie pour lui de recevoir de leurs nouvelles ! quelle tranquillité de les sentir là-bas, dans la jolie petite maison de Passy, sous les ombrages frais du jardin, loin du tumulte de Paris, loin surtout du désert brûlant, de ses luttes, de ses dangers, de ses horreurs ! Ce lui était un vrai rafraîchissement, quand la vie était par trop dure pour lui, que de fermer les yeux et de se représenter sa jolie Catherine en robe claire, ses beaux cheveux dorés sur les épaules, étudiant une leçon au bord de la fontaine, ou faisant un devoir sous la grande lampe à l'abat-jour transparent.



« Ma chérie ! murmura-t-il en baisant la lettre de sa fille avant de l'ouvrir. Que Rosita est bonne de me la garder si bien ! »

Et en père gourmand qui garde le meilleur pour la fin, il ouvrit d'abord la lettre de sa sœur. Voici ce que disait M<sup>lle</sup> Rosita, dans un style auquel on n'atteint plus de nos jours :

« Mon frère bien-aimé,

« Lorsque vous recevrez cette lettre, faible et infidèle messagère du vol de mes pensées, votre sœur et votre fille auront quitté, pour jamais peut-être, le sol sacré de la patrie. C'est un déchirement ; malgré mon stoïcisme bien connu, mon cœur ne peut se le dissimuler. Mais l'intérêt de la science l'exige. La science ! ne doit-on pas être prêt à immoler pour elle

Famille, rang, patrie, amour et liberté ? »

« Mille diables ! que me raconte-t-elle là ? s'exclama le colonel ahuri. Elles quittent la France, à présent ? Et sa manie de vers qui la reprend... si bien que je n'y comprends plus rien... »

« Mais je m'explique en vile prose, car je me rappelle à temps votre profane horreur pour la langue des dieux. Votre Chryséis... »

« Qu'est-ce que c'est que celle-là? Est-ce que ce serait Catherine? »

« Votre Chryséis désire ce voyage. Ne vous étonnez point de l'appellation gracieuse par laquelle je désigne ma nièce : nous avons d'un commun accord changé l'odieux nom dont vous aviez affublé la chère enfant, pour le nom harmonieux de la fille de Chrysès, de celle qu'entre toutes ses adorables créations, Homère a chantée la première... Les cheveux d'or de votre fille nous ont suggéré cette pensée <sup>1</sup>, et je voudrais que vous pussiez voir avec quelle grâce fière et charmante ma nièce sait porter ce beau nom. Vous le verrez bientôt d'ailleurs, mon frère chéri... »

« Comment! je le verrai? Est-ce qu'elles viendraient en Afrique? »

Et le colonel enfila une série d'interjections, que je dois à la vérité de constater, et aux convenances de passer sous silence. Un colonel

1. Le radical grec *chrys* signifie or ou doré.



n'est pas une élève du Sacré-Cœur, et un colonel en colère, dame !...

« Car nous partons demain pour Saint-Louis du Sénégal; là, nous comptons, utilisant le célèbre chemin de fer transsaharien, prendre le premier train pour Tombouctou. Vous voudrez bien nous y assurer un coupé.... »

La série d'interjections recommença, mais elle passa du positif au comparatif, et de là au superlatif, sans que le colonel reprît haleine dans l'intervalle. Puis il pouffa de rire en continuant de jurer, à l'idée du *train* de Tombouctou, et du coupé-lit demandé; puis enfin, visiblement soulagé par ces démonstrations violentes, il reprit sa lecture.

« O Terre du Soleil, Afrique Nourricière  
Des Hommes noirs du Sud, mes Yeux te verront donc ! »

continuait M<sup>lle</sup> Rosita en vers fâcheusement harmonieux, mais par compensation émaillés de majuscules inexpliquées, dernier cri du jour en poésie. — « Mais vous nous connaissez trop, mon frère, reprenait-elle en prose, pour nous croire capables d'abandonner par simple caprice l'air que nos cœurs ont respiré à leur aurore. »

(Quel galimatias ! fit le colonel ; l'air que nos cœurs ont respiré... j'aurais attribué cela aux poumons, moi. Mais j'oublie que pour Rose tout est remplacé par le cœur, même l'estomac.)

« Et vous ne pensez pas non plus que j'aurais sans raison fié ma Chryséis à l'élément perfide. Non, de nobles motifs ont vaincu nos timidités et enflammé nos âmes. Tout nous appelle près de vous : le désir ardent de faire faire des progrès à la science géographique si fort rehaussée aujourd'hui par d'illustres efforts ; la curieuse ethnographie de ces peuplades si mélangées, si diverses, que vos lettres, trop sèches, hélas ! nous ont fait entrevoir ; la faune, la flore de ces régions mystérieuses nous sollicitent aussi :

« Le lourd Hippopotame au pied très lent, mais sûr »,

(Aïe ! cria le colonel comme si on l'eût pincé) nous attire par cette grâce sauvage et noble que d'ignares naturalistes n'ont pas su apprécier (!!). Enfin, pour pousser jusqu'au bout la confidence, mon frère, je vous avouerai bien bas que j'ai déjà le plan et quelques centaines de vers d'un poème en dix-sept chants, intitulé « la Rositéide ou l'Afrique



ouverte ». Ce sujet est à peu près celui qu'avait imposé l'Académie pour l'un de ses plus récents concours ; si vous vous en souvenez, mon frère, il n'y eut pas lieu de décerner le prix : je ne m'étais pas mise sur les rangs. (Ma sœur est une violette, décidément!...) Mais j'ai ramassé ce sujet tombé dans l'arène littéraire, et j'ai tout lieu d'en espérer beaucoup. J'ai même déjà fait choix de l'heureux éditeur dont il fera la fortune. (Pauvre homme ! grommela le colonel, il ne se doute pas de ce qui l'attend !)

« Quant à ma nièce, dont vous ne pouvez soupçonner les merveilleuses aptitudes, elle veut doter la France d'un grand ouvrage sur « les races de l'Afrique occidentale, depuis les Atlantes jusqu'à nos jours ». Elle y introduira une étude admirable, dont elle a déjà quelques chapitres, sur l'influence phénico-carthagino-romano-vandalo-arabique sur les populations françaises du littoral algérien... »

« Que le diable les emporte toutes les deux ! » s'écria le colonel désespéré, en se laissant tomber sur son lit de camp, la tête dans ses deux mains.

Il se secoua cependant bientôt comme un

chien mouillé, apparemment pour débarrasser sa cervelle de la prose de M<sup>lle</sup> Rosita, et ramassa la lettre de sa fille qu'il avait laissée tomber.

« Celle-ci est peut-être plus raisonnable... quoique, à la vérité, je n'ose plus guère y compter maintenant. »

« Monsieur et honoré père — écrivait la jeune fille, — ma tante a dû vous dire, avec la grâce et l'abondance qui caractérisent son style, quels sont nos projets, et quels mobiles nous font agir. Je dois ajouter que l'intérêt de mes études me décide, à la vérité, à entreprendre ce voyage, mais que j'aurai, en outre, un réel plaisir à vous voir. Vous me trouverez bien changée depuis deux ans... (Oh ! oui ! bien changée ! mâchonna le colonel que cette sécheresse bouleversait), mais croyez cependant que je ne vous ai pas oublié. (Bien obligé !) Je compte sur votre prévoyante sollicitude pour nous faire préparer une installation convenable, ainsi que pour mettre à notre disposition des moyens de transport, avec le matériel scientifique qui pourra nous être nécessaire. Je désire particulièrement étudier les traces de la colonisation carthaginoise dans l'Afrique septentrio-



nale, mais il est certain aussi que je ne compte négliger aucune des autres études qui pourront m'être utiles.



Le colonel, désespéré, se laissa tomber sur son lit de camp.

« Veuillez croire, mon cher père, aux sentiments respectueux de votre fille obéissante,

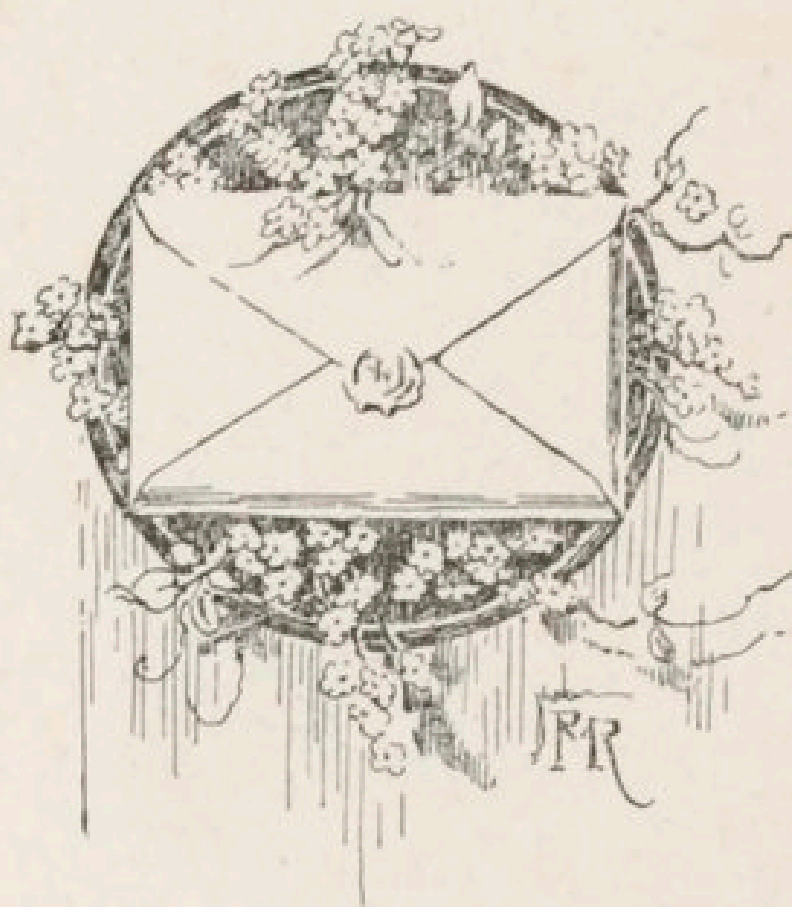
« Chryséis VERDURON. »

*P.-S.* « Je vous serai obligée de ne plus m'appeler Catherine, mais Chryséis; c'est le seul nom que je veuille porter désormais. »

« Cela est précis, au moins, murmura le

colonel. Mais ce n'est guère tendre... Il me semblait bien, depuis quelque temps... ses lettres étaient si sèches ! mais je croyais me tromper... »

Il mordilla sa moustache en silence ; une larme involontaire y avait roulé. Sa fille, c'était sa fille, sa petite Catherine, qui lui écrivait : « Monsieur et honoré père... j'aurai un réel plaisir à vous voir... » Qu'est-ce que Rosita avait fait de sa chérie ?





### III

#### LE TRAIN DE TOMBOUCTOU, S. V. P. ?

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute ! »

Il dardait toutes ses flèches à la fois ce jour-là, le dieu de Claros. Par ce soleil à nul autre semblable dont l'Afrique a le secret, le paquebot venu de France abordait au port de Saint-Louis, dans le chenal vaseux et allongé que forment les bouches du Sénégal. Il apportait avec lui des munitions et des armes, des nouvelles de la mère patrie, et maintes autres choses nécessaires à la colonie.

Il apportait aussi, marchandise rare, deux passagères, objet des attentions de tout l'équipage, d'ailleurs peu blasé. L'une était longue,

mince, jaune, fanée, prétentieuse de mise et de langage : on a nommé M<sup>lle</sup> Rosita Verduron. L'autre, toute jeune, toute fraîche, toute coquette : un bouton de rose... Mais que d'épines à cette rose ! et combien peu de parfum ! La pauvre Chryséis était figée, confite, dans la profonde admiration qu'elle avait pour sa propre personne, et cette admiration n'avait d'égale que son dédain pour les autres : elle commençait « les autres » à son propre père, car le bon colonel ne se souvenait guère qu'approximativement des primes études de sa jeunesse, et avait peu de souci de tout ce qui n'était pas son cher métier de soldat.

Du reste, pour être impartial, il faut dire que si Catherine-Chryséis stupéfiait les officiers du bord en les entretenant de la généalogie, débrouillée par elle, de Noefil, de la race des Ases, fondateur de la première dynastie des Burgondes d'outre-Rhin — conversation qui ne les intéressait que relativement, — elle n'eût pas moins stupéfié le maître-coq par son ignorance touchant le pot-au-feu et les pois au lard, comme elle stupéfia un jour la maîtresse lingère par sa parfaite indépendance en matière de



reprises. Décidément Annette avait eu raison, et Chryséis ne considérait toutes ces choses que comme des besognes inférieures que l'on devait laisser aux malheureuses privées des dons intellectuels.

La traversée s'était effectuée sans incidents graves ; M<sup>lle</sup> Rosita avait eu le mal de mer et n'avait pas paru à table ; sa nièce, invulnérable aux coups de Neptune, n'avait pas manqué un repas, et avait charmé les convives par son aplomb, ses dissertations et son bel appétit.

On débarqua : M<sup>lle</sup> Rosita recouvra ses sens, descendit à terre avec Chryséis, et accepta d'un air royal les ovations que faisaient aux arrivants les porte-faix de toutes les couleurs, hôtes du port. Elle daigna leur confier ses bagages pour les conduire à *la gare* : ce qu'ils firent avec une promptitude, un empressement, un enthousiasme qui donnèrent à la digne tante une haute idée de leurs mœurs hospitalières.

Cette idée diminua quand ils réclamèrent leur pourboire.

Si exagéré qu'il fût, pourtant elle s'exécuta sans trop rechigner. Mais son ravissement disparut tout à fait à la suite de son entrevue avec

le chef de gare. Celui-ci, en effet, à qui elle demanda avec sérénité « deux premières pour Tombouctou », lui apprit que la ligne ferrée dont il faisait les honneurs allait, non à Tombouctou, mais à Dakar, dans une direction fort différente de celle qu'elle désirait suivre.

« Je te l'avais bien dit, fit Chryséis très calme.

— Comment ! s'écria M<sup>lle</sup> Rosita, et le transsaharien ? Il est là, sur ma carte ! voyez, monsieur !

— Je vois, madame, mais cela ne suffit pas. Votre carte avance, hélas !... le transsaharien, à l'étude... est-ce bien à l'étude qu'il faut dire ?... d'Ouargla à Tombouctou, n'est qu'à l'état de vague aspiration de Tombouctou à Saint-Louis. Il a déjà coûté cher... et je pense qu'on achèvera de le construire avec les fonds qui resteront du canal de Panama. »

Le chef de gare était facétieux, mais cette plaisanterie, que Chryséis jugea d'un goût déplorable, ne consola pas M<sup>lle</sup> Rosita.

« Mais alors que faire ? monsieur, que faire ? gémit-elle tout éplorée. Aller à Dakar m'est inutile... Je ne comprends pas que mon frère — le colonel Verduron, monsieur, à Tombouctou, — que mon frère, ayant reçu ma



lettre et prévu mes embarras, ne m'ait pas envoyé une voiture et une escorte! »



« Il est là, sur ma carte : voyez, monsieur.

Le chef de gare, touché par cet appel à ses lumières, devint sérieux et demanda paternellement :

« Voyons, savez-vous quand votre lettre a dû arriver ?

— Je l'ai mise à la poste de Passy le 15 août, monsieur, six jours avant notre départ. Nous avons pris le paquebot à Bordeaux le 21 du même mois.

— Ah ! fort bien ! je comprends ! dit le fonctionnaire en hochant la tête avec satisfaction. Votre lettre est arrivée à Saint-Louis en même temps que vous, et, naturellement, n'est pas encore partie pour le désert.

— Pas partie ! sursauta M<sup>lle</sup> Rosita... Mais comment le service des postes est-il donc fait ici ?

— Par des paquebots qui partent de Bordeaux deux fois par mois, — je ne parle pas des services anglais ; — et, une fois arrivées ici, les lettres sont portées par des méharistes ; mais les départs des convois n'ont guère lieu qu'autant que le transport des marchandises, munitions, envois de toutes sortes, en vaut la peine. Ils desservent les postes français jusqu'à Bakel, et quelquefois plus loin encore ; puis ils s'engagent dans le pays insoumis, essayant d'atteindre Tombouctou sans encombre. Cela n'arrive pas toujours...



— Ma pauvre lettre ! gémit la tante qui n'avait pas écouté. Mais les voyageurs, mon bon monsieur, les voyageurs, comment font-ils ?

— Il n'y a pas de voyageurs, répondit le chef de gare avec une noble simplicité.

— Mais enfin !... ma nièce et moi, monsieur ?... Trouve-t-on seulement une voiture, dans ce pays perdu ?... la plus élémentaire diligence ?

— Une diligence, je ne crois pas. Mais enfin on pourrait vous transporter jusqu'à Kayes ou même Nioro ; il y a même un tronçon de voie ferrée, par là, si les dernières pluies ne l'ont pas emportée.

— A la bonne heure ! fit la tante rassérénée. Et combien y a-t-il de là à Tombouctou, monsieur ? la route est-elle possible pour deux jeunes dames ?

— Il y a plusieurs centaines de kilomètres dans les sables, à travers les peuplades ennemies. »

Les cheveux de M<sup>lle</sup> Rosita se hérissèrent d'horreur. Elle ne put que balbutier d'une voix étranglée :

« Et il n'y a pas d'autre route ? »



Mais le chef de gare en avait assez. Il fit poliment comprendre à son interlocutrice que l'heure du train arrivait, que ses devoirs le réclamaient, et il s'esquiva, promettant de leur envoyer « quelqu'un pour les conduire au palais du gouverneur ».

« O Chryséis ! ma Chryséis ! qu'allons-nous devenir ? » gémit la vieille demoiselle.

La fillette, assise dans un coin, prenait des notes en silence. Elle leva les yeux, et très tranquillement :

« Cela ne me regarde pas. Tu es ma tutrice : c'est ton affaire. »

. . . . .

C'est au palais du gouvernement que nous retrouvons nos deux héroïnes. Le gouverneur, tout en trouvant, à part lui, que le colonel Verduron avait une singulière idée de faire venir sa famille dans une pareille garnison, s'était mis, en véritable représentant de la chevalerie française, au service de M<sup>lle</sup> Rosita et de sa jolie nièce. Il réussit à leur persuader de se joindre au convoi qui devait partir dans quelques jours : le même, oui, le même qui devait porter leur lettre. Seulement cette idée-là ne



leur vint pas, et elles restèrent très persuadées, même Chryséis, plus forte en théorie qu'en pratique, que leurs épîtres allaient partir le lendemain.

Pour occuper les jours d'attente, Chryséis eut une idée utile, contre son ordinaire : il faut dire que cette idée rentrait un peu dans celles qui lui étaient familières, sans quoi elle ne lui fût sans doute pas venue. Ce fut d'étudier le *sabir*, cette langue éminemment composite et fantaisiste, où entrent, comme dans le célèbre thé de feu M<sup>me</sup> Gibou, beaucoup d'éléments hétérogènes : français, anglais, arabe, espagnol, nègre, etc., etc., langue indispensable à qui veut voyager en Afrique, langue qu'on avait oublié d'enseigner à Catherine, parmi toutes celles qu'elle avait apprises. Elle chercha d'abord un dictionnaire et une grammaire dans tout Saint-Louis. N'en trouvant pas, elle dut se résigner à suivre les conseils de M<sup>me</sup> la gouvernante, et se rabattre sur la négresse, nourrice des enfants de cette dernière.

L'institutrice improvisée ne fut pas peu fière de ses nouvelles fonctions ; mais sa jubilation diminua vite, et si elle conçut une haute idée



de la vive intelligence de son élève, elle ne pensa pas de même de sa douceur et de sa bonne grâce.

Pendant ce temps, le gouverneur s'occupait de leur départ, et donnait des ordres pour qu'elles pussent, sans trop de fatigue, faire un si long et si pénible trajet : c'est ainsi qu'il leur procura une de ces litières fermées par des rideaux de cuir, qui sont en usage pour les femmes qui voyagent à dos de chameau ; c'est ainsi également qu'il les recommanda, sans les nommer pourtant, à la sollicitude du sergent Jubier, qui rejoignait le régiment avec l'escorte. Jubier promit de veiller sur ces dames « avec tout le respect et les soins qu'il en serait susceptible, puisque ces dames elles s'offraient l'agrément de venir voir mon colonel ».

Pendant ce temps aussi, M<sup>me</sup> la gouvernante, enchantée de voir des Françaises, les conduisit partout, leur faisant tout voir, tout apprécier. Elle leur racontait en même temps, en femme qui possède son sujet à fond, les transformations de la colonie, « la plus ancienne de toutes celles de la France ».

« Songez, disait-elle, que c'est en 1368, sous



le règne de Charles V, que les hardis marins de Dieppe abordèrent à Dakar! Ah! les vieux Normands de France! que d'exploits ils ont accomplis que l'histoire ne sait plus, que d'autres ont pris pour leur compte, que nous, ingrats, nous avons oubliés! »

Puis elle continuait, disant la ruine des comptoirs normands pendant la guerre de Cent Ans, et leur envahissement par les Portugais. Puis, au xvi<sup>e</sup> siècle, la France reparaît. Et, à travers les attaques des Anglais et des Portugais, la colonie végète, passant de main en main, de gouverneur en gouverneur, tour à tour dévastée, brûlée, rançonnée par tous les roitelets voisins, abandonnée par la mère patrie qui la méprise. Cela jusqu'à notre siècle, jusqu'au jour tout proche de nous où le général Faidherbe, alors colonel, y consacra toutes ses forces, transforma tout *en six ans*, rétablit l'ordre, le travail, la justice : si bien qu'on peut prévoir le moment où « le royaume de sable », que les Anglais dédaignèrent de nous disputer en 1815-1817, sera l'une des plus florissantes parmi nos colonies africaines.

Cette dissertation fit, ce jour-là, beaucoup



remonter la charmante femme dans l'esprit de Chryséis, qui, l'ayant vue s'occuper de sa maison et de ses enfants, avait commencé par la regarder avec son dédain habituel. Elle eut occasion peu d'heures après de s'apercevoir qu'on pouvait, sans cesser d'être une maîtresse de maison accomplie, s'occuper des « mœurs des indigènes », et que le pot-au-feu ne bannissait pas toute poésie. Elles étaient arrivées, dans leur promenade, à la pointe de l'île où est bâti Saint-Louis; les bras du fleuve et le reflux de l'Océan confondaient les eaux, et sur le sable brillaient au soleil couchant, comme un écrin de fée, des coquillages de toutes formes, de toutes couleurs, irisés, rosés, splendides. Si bien que Chryséis jeta un cri de joie :

« Oh ! les beaux échantillons que voilà ! quel coup de fortune pour ma collection conchyliologique ! »

Elle se baissait en même temps, rapide, et ramassait une poignée de conques étincelantes...

Des cris d'indignation retentirent tout à coup autour d'elle ; des noirs se la montraient du doigt



avec colère, et une horrible vieille négresse, à mine de sorcière, levait les bras au ciel avec des exclamations gutturales.



Une horrible vieille négresse levait les bras au ciel.

La gouvernante, qui écoutait en ce moment des vers improvisés par M<sup>lle</sup> Rosita, se retourna



vivement, jeta un cri à son tour, et montrant à la fillette les indigènes menaçants :

« Cachez un seul coquillage, un seul ! vite ! dit-elle, et posez avec précaution les autres à terre ; il y va de votre sûreté ! »

Surprise, Chryséis obéit, ce qui ne lui arrivait pas souvent, tandis que la gouvernante disait quelques mots à la vieille négresse qui s'apaisa. Mais M<sup>lle</sup> Rosita était froissée du manque d'égards dont on s'était rendu coupable envers sa muse.

« Nous expliquerez-vous?... fit-elle assez sèchement.

— Oui, mademoiselle, dit en souriant la jeune femme. Les habitants du littoral croient la mer habitée par des génies puissants... »

Chryséis avait tiré son block-notes et griffonnait déjà fiévreusement.

« Ils y demeurent dans des palais éblouissants, et ceux qu'ils y entraînent ne veulent plus les quitter. Mais lorsqu'ils sont morts, les génies les changent en coquillages, et les renvoient sur les rives pour chanter aux hommes, dans leur murmure mystérieux, les merveilles de l'Océan. Pour les pêcheurs de la côte, ces



conques sont des ancêtres, et ils ne souffrent pas qu'on les traite sans respect.

— Merci, madame, dit Chryséis en fermant son carnet.

— Je ferai un poème là-dessus et je vous le dédierai, dit Rosita avec âme en serrant la main de l'aimable femme. Quelle poésie puissante dans l'élément perfide!

« O flots! que vous savez de lugubres histoires... »





## VI

### SIGNAUX DE PAVILLON

Le colonel Verduron venait d'achever la lettre de sa fille ; il réfléchit un instant, reprit celle de sa sœur, la finit en grommelant mille choses désagréables pour la dixième muse, et murmura comme conclusion :

« Elles arrivent par Saint-Louis : fort bien. L'escorte qui m'apporte leurs lettres va remporter ma réponse, une défense expresse de bouger de la colonie : elles étudieront là toutes les influences qu'elles voudront, et Rosita, entre deux siestes, perpétrera à loisir le poème qu'elle médite. Et au prochain paquebot, enlevés les colis ! »

Sur ce mot peu respectueux, le colonel appela



son ordonnance. Mais en même temps que le brave garçon, un jeune sous-lieutenant arrivait tout effaré :

« Mon colonel ! venez donc voir !... Des choses extraordinaires ! »

M. Verduron sortit, sans s'émouvoir beaucoup : que pouvait-il y avoir de plus extraordinaire que ce qu'il venait d'apprendre ?

« Voyez, mon colonel, continuait le jeune officier ; on distingue le convoi d'ici, sur ces ondulations de terrain. Le voyez-vous ?

— Oui, fort bien, dit le colonel. Quelles diables de guenilles agitent-ils donc là ?

— C'est justement ce qui nous intrigue. Ils ont commencé par faire flotter un drapeau blanc, absolument comme un linge qu'on secouerait par une fenêtre. L'idée était drôle : on sait bien qu'ils sont amis, et d'ailleurs ce n'est pas ainsi qu'on arbore un drapeau. Et maintenant, en sus du chiffon blanc, qui continue à paraître et à disparaître par intervalles, en voici un vert, si je n'ai pas la berlue.

— Parfaitement vert, et qui voltige de la façon la plus lamentable. Ah çà ! se croient-ils dans la marine, et font-ils des signaux de pavillon ?



— Et de trois ! voilà le drapeau tricolore ! Mon colonel, excusez-moi, mais je n'y peux plus tenir ! C'est trop drôle ! »

Et le jeune sous-lieutenant, en effet, riait comme un bienheureux en dépit de la présence de son chef. Le colonel, par contre, devenait sérieux ; et tout de suite il donna ordre qu'on lui amenât le sergent qui avait accompagné les méharistes.

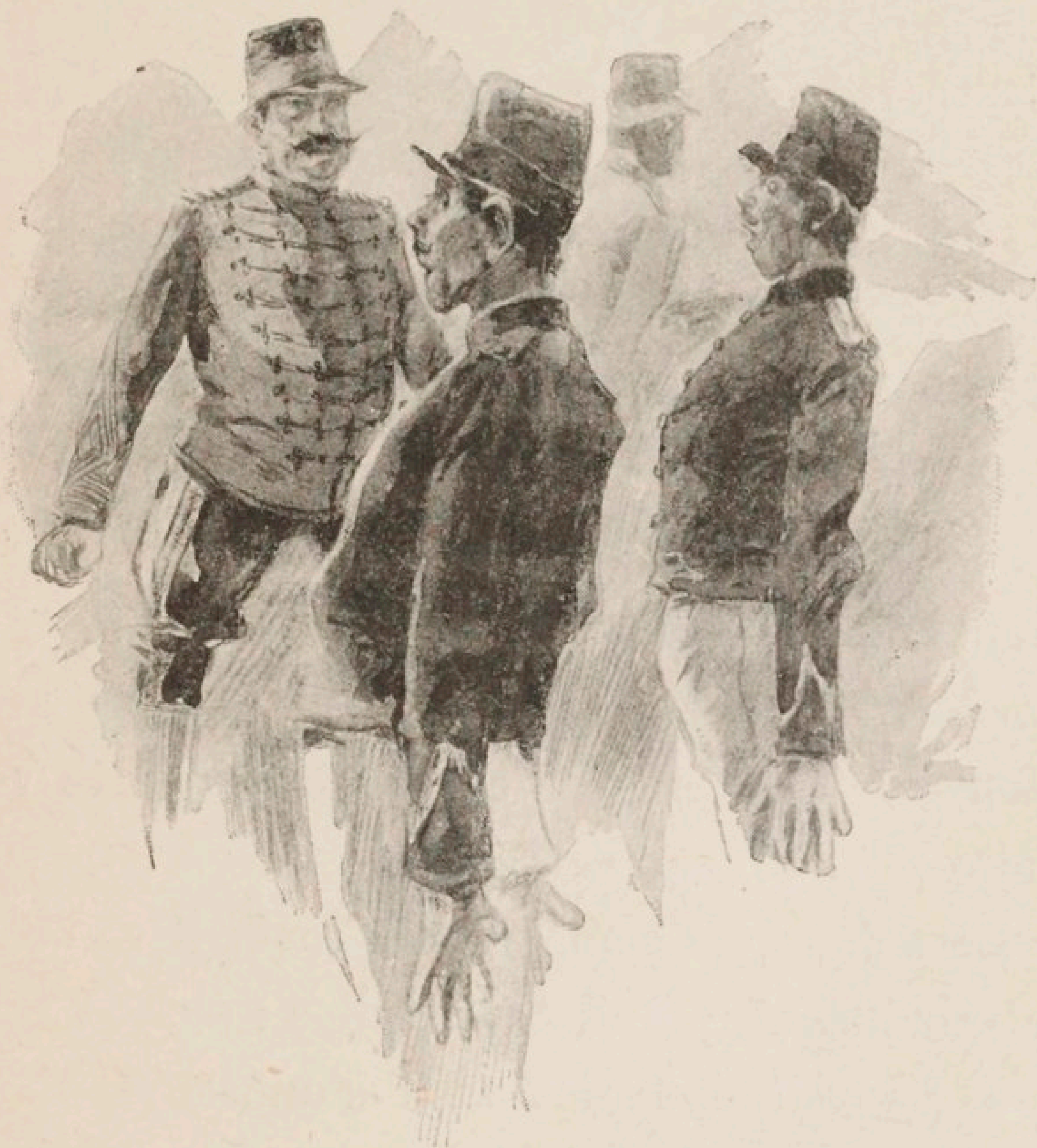
Deux minutes après, le sergent demandé arrivait, mais non pas seul. Jubier avait retrouvé son ami Gobain, son fidèle camarade ; on avait fêté la rencontre : Gobain avait rafraîchi Jubier ; Jubier avait désaltéré Gobain ; le tout sans grands excès, car les liqueurs fortes sont interdites en Afrique aux troupes européennes dont elles ébranlent la constitution ; mais la ration de vin avait succédé au café, et il n'en fallait pas beaucoup plus pour qu'on fût très gai, et d'une éloquence assez peu claire. Cependant, devant leur chef, les deux amis se mirent au port d'armes, tout comme à la parade :

« Sergent Jubier, pourriez-vous m'expliquer ce que signifient les signaux que le convoi croit devoir nous faire ? dit le colonel.



— Des signaux? répéta Jubier en ouvrant une bouche énorme et des yeux à l'avenant.

— Des signaux? répéta Gobain en écho fidèle.



Les deux amis rectifièrent la position.

— Voyez vous-mêmes. »

Les deux sergents regardèrent : le convoi devenait de plus en plus visible; le drapeau blanc, le drapeau vert flottaient en replis ondu-



leux et serpentiformes, et le drapeau tricolore dominait joyeusement ce bariolage. Mais le sergent Jubier n'en parut pas autrement surpris ni ému. Il se mit à rire à gorge déployée, et se tournant vers son camarade :

« C'est la vieille, tu sais », dit-il sans plus de commentaires.

Et Gobain de se tenir les côtes.

« Vous vous oubliez, sergent ! fit le colonel dont la patience n'était pas la vertu favorite.

— Pardon, excuse, mon colonel. C'est la vieille dame qui secoue son mouche-nez par la portière de sa boîte, et comme elle y aura bien sûr passé sa tête aussi, ça doit être son voile vert. »

Le colonel ne comprit pas, mais il se sentit frémir jusqu'au fond des moelles :

« La vieille dame ? fit-il d'une voix étranglée.

— Oui, mon colonel ; la vieille dame qui s'agrément de venir faire une visite à mon colonel.

— A moi ? dit M. Verduron en frissonnant de la nuque au talon.



— Et avec une jeunesse qui.... oh ! une jeunesse !... »

Le sergent envoya un baiser en l'air.

« ... Mais une jeunesse pas commode, par exemple !... qui si l'une ou l'autre c'est la future à mon colonel, que je l'engagerai, sauf respect, à y regarder à deux fois... parce que...

— Voulez-vous vous taire, malheureux ! c'est ma sœur et ma fille ! s'écria le pauvre colonel foudroyé.

— Ouf !... dit seulement Jubier qui rentra en terre.

— Ouf !... » répéta Gobain en imitant fidèlement l'attitude.

Quant au sous-lieutenant Paul Rozel, il s'était sauvé pour rire tout à son aise.

Mais le colonel ne riait pas, lui, je vous l'assure... Mettez-vous à sa place, et calculez le poids des deux tuiles qu'il recevait à l'improviste. Je sais bien que Tombouctou est — dit-on — le Paris de l'Afrique ! mais tout Paris qu'il soit, j'ai peine à croire que Tombouctou, et surtout sa banlieue, représentée par les faisceaux d'un régiment français, soit un endroit propice pour recevoir des gens qui veulent faire



une saison ou se livrer à des études punico-vandalo, etc.

Le pauvre colonel se serait bien arraché les cheveux, mais il lui en restait si peu qu'il fallait les ménager; et d'ailleurs, en eût-il eu autant que feu Samson, c'eût encore été insuffisant pour confectionner un matelas à Catherine... non, Chryséis.

Même s'il trouvait à l'installer, c'était un terrible embarras qui lui arrivait là, sans qu'il eût eu le temps de se précautionner; c'était aussi, pour l'avenir, une source de perpétuelles inquiétudes, la situation des Français dans le désert étant un peu précaire et demandant impérieusement la suppression de tous les *impedimenta*<sup>1</sup>.

Cependant le convoi devenait visible et presque tangible. M. Verduron le regardait venir avec désespoir. A présent les officiers entouraient leur chef, très respectueusement, à la vérité, mais Paul Rozel avait parlé, et de tous les côtés on se pinçait pour ne pas rire. Le colonel le sentait bien, et sa mauvaise humeur

1. On appelle ainsi toutes choses gênantes, encombrantes, pouvant retarder la marche des troupes.



s'en augmentait d'autant plus qu'il ne pouvait lui-même se dissimuler le côté grotesque de l'aventure...

Et derrière les chefs, autour des faisceaux, le régiment écoutait les deux sergents, qui, en faisant de grands gestes, semblaient conter une histoire fantastique...

... Et le convoi s'était arrêté; et le voile vert, et le mouchoir blanc, immense, étaient là, tangibles enfin. Et les officiers, haletants de curiosité, attendaient, sans oser souffler, le débarquement des voyageuses, débarquement qu'ils rêvaient plein d'imprévu et d'agrément.

Au sommet d'un chameau — de sa bosse, veux-je dire — se balançait la litière de ces dames. Entre les rideaux de cuir apparaissait, longue et jaune comme un concombre mûr, la poétique figure de M<sup>lle</sup> Rosita, enveloppée du fameux voile vert, qu'elle avait mis coquette-ment en turban, pour sacrifier à la couleur locale.

« Rose... de Jéricho », murmura Paul à l'oreille de Lucien Charmes, son meilleur ami et son inséparable.



« Rose de mai, dans le fond de la litière, souffla l'autre.

— Rose épineuse, mon bon ami, si j'en crois les apparences : fleur de cactus, même. »

En effet, derrière la tante, dans l'ombre de « la boîte », brillaient les jolis yeux gris et les cheveux d'or de M<sup>lle</sup> Verduron nièce. Mais comme Jubier avait raison ! et qu'elle n'avait pas l'air commode, la fille du colonel ! Les voyages forment la jeunesse, dit-on, mais ils ne l'adoucissent probablement pas. Catherine avait souffert de la chaleur, de la poussière, du « contact de gens mal élevés » ; elle avait compté, dans sa vanité de petite fille, sur une escorte d'honneur que son père *devait* envoyer à sa rencontre, elle avait compté sur une arrivée triomphale, au milieu d'une foule respectueuse et empressée, que ravirait la vue de la courageuse petite Française. Et voilà qu'elle n'avait eu que des déceptions : personne au-devant d'elle, un voyage pénible dans des sables aveuglants, sur une bête lourde et sentant mauvais, dans une boîte sans air ; à l'arrivée, tout un régiment la regardant comme une bête curieuse... Il y avait de quoi mourir de dépit.

Aussi ses sourcils froncés, ses lèvres pincées ne disaient rien de bon. Évidemment la fillette souffrait d'une rage rentrée qui ne demandait qu'à faire explosion. Vous savez d'ailleurs que la colère est comme toutes les maladies éruptives : quand elle sort, elle fait beaucoup de bien... au malade.

Le dromadaire s'était agenouillé ; le colonel, prenant alors bravement son parti, s'approchait et recevait dans ses bras sa sœur qui faisait mine de s'évanouir.

« Inutile, Rose, lui dit-il avec beaucoup de calme ; tu te trouveras mal dans une autre occasion ; laisse-moi m'occuper de ma fille. »

Mais avant qu'il fût à sa portée, la fillette avait sauté seule sur le sable, secouait sa jupe, relevait ses cheveux, boutonnait ses gants, s'époussetait, se lissait comme une chatte au soleil, à la grande joie de messieurs les officiers, qui n'avaient jamais vu mise si correcte ni sang-froid pareil.

« Ma chérie ! » s'écriait le colonel tout ému en voulant la prendre dans ses bras pour la couvrir de baisers.



Mais elle recula, et cérémonieusement tendit à son père sa main bien gantée.

« Mon cher père », dit-elle de sa jolie voix claire, nette et tranchante comme une lame de couteau, « je suis très heureuse de vous voir en si bonne santé. Je regrette seulement que vos occupations ne vous aient pas permis sans doute de venir quelque peu au-devant de nous. Pardonnez-moi si je me dérobe au baiser que vous paraissez vouloir me donner, mais je fais partie de la ligue antimicrobienne, dont le premier statut défend de s'embrasser.

— Patatras ! fit Paul Rozel tout bas. Regarde donc la tête du colonel, Lucien ! Ce n'est pourtant pas commun, une fille qui fait quelques milliers de kilomètres pour donner une simple poignée de main à son papa !

— Que me chantes-tu là, ma Catherinette ? » dit M. Verduron ébahi, en essayant derechef d'embrasser sa fille.

Le moment était mal choisi pour contrarier la fillette. Elle sursauta d'indignation et répondit sèchement :

« Je ne chante pas ; je ne m'appelle pas Catherine ; ce nom m'est odieux et je vous l'ai fait

savoir. Enfin s'il vous faut une explication plus complète, je vous répète que l'on a reconnu le danger qu'il y a dans un simple baiser qui peut communiquer les plus dangereux microbes. C'est assez là-dessus, je pense? »



Chryséis recula, et tendit cérémonieusement la main à son père.

Elle parlait d'un ton saccadé et nerveux qui annonçait à coup sûr que l'orage allait éclater. Ce fut la tante qui, sans le vouloir, mit le feu aux poudres.

« Sigisbert, mon frère chéri, intervint-elle, pardonnez-moi si j'interromps vos tendres et



paternels épanchements ; mais voudriez-vous appeler quelqu'un pour nous conduire à la maison que vous nous avez fait préparer ? Ma nièce a besoin de repos ; et moi-même, je sens que je ne saurais rester plus longtemps exposée à tous les yeux dans le négligé de ma toilette de voyage.

— Oui, dit Chryséis, faites-nous conduire chez nous ; cela vaudra mieux que de nous laisser aussi longtemps en étalage à la curiosité de votre régiment. Si c'était là l'accueil que vous réserviez à votre fille, vous auriez dû me l'écrire, je ne m'y serais pas exposée.

— Mais sacrebleu ! s'écria le colonel, à la fin exaspéré par tant d'aplomb, — qui t'a priée de venir ? Qu'est-ce que c'est que toutes ces simagrées-là ? T'ai-je demandée ? Rien n'est prêt pour vous recevoir, puisque vos stupides lettres me sont arrivées en même temps que vous-mêmes ; et d'ailleurs, il est inutile de chercher à vous installer, car je n'ai que faire de vous, et je compte bien vous renvoyer dans trois jours avec l'escorte !

— Nous renvoyer !... Dans trois jours !... s'écria Chryséis suffoquée. Ah ! non ! non !

non!... Dussé-je réclamer la protection d'un chef ennemi, je ne partirai pas! »

Et piétinant rageusement :

« Non! non! jamais!... non, je ne partirai pas!... pas!... pas!... pas!... »

Paul Rozel était aux anges, mais il s'était prudemment éloigné avec ses camarades, car il était plus sage de laisser le colonel se débrouiller seul avec ces dames. Sous un palmier voisin, tout en suçant un citron doux, il disait à Lucien :

« Délicieux! délicieux! la petite va se payer le luxe d'une attaque de nerfs... « Non, non, je ne partirai pas!... » Pauvre colo! il n'est pas à la noce, entre la tante et la nièce!

— La nièce toute seule serait suffisante, mon bon, pour faire trouver la vie amère, répliqua Lucien. Veux-tu une cigarette?

— Bien entendu. »

... Et Chryséis répétait sur tous les tons aigus et suraigus : « Je ne partirai pas!... » Tandis que sa tante modulait dans toutes les gammes mineures et plaintives : « Nous ne partirons pas!... » Et que le colonel mugissait, dans tous les modes majeurs et tonitruants : « Vous partirez, sacrebleu! vous partirez! »



## V

### EMMÉNAGEMENT MOUVEMENTÉ

Mais au bout d'une petite heure de cet exercice, il arriva... ce qui arrive toujours en pareil cas : la victoire resta aux poumons les plus tenaces, et le soprano l'emporta sur la basse. Le colonel, battu sur toute la ligne, consentit à garder ces dames « jusqu'à l'arrivée du convoi suivant », qui était annoncé pour quinze jours ou trois semaines plus tard. Chryséis daigna sourire à cette concession, et la paix fut conclue.

Il s'agissait maintenant de loger les voyageuses. Ce n'était pas petite affaire : on avait eu assez de peine déjà pour caser tant bien que mal les officiers. Non que les maisons manquassent à Tombouctou : bien au contraire, il

y en avait trop : maisons à terrasses, huttes de paille, cases à toits pointus, palais même y abondent en effet. Seulement, les unes sont infestées de vermine, les autres d'une solidité douteuse, d'autres enfin plus ou moins en ruines, plutôt plus que moins, car les briques rondes, roulées dans les mains et séchées au soleil dont elles sont faites, se délitent dans l'eau des pluies ou s'effritent à la chaleur de l'été. La belle et grande mosquée, avec la tour pyramidale, eût sans doute satisfait les goûts de M<sup>lle</sup> Rosita, qui avait d'emblée jeté son dévolu sur elle; mais on dut lui faire comprendre que cette transformation du temple en auberge pourrait troubler la bonne harmonie des relations avec les Bakays <sup>1</sup>.

A l'ouest et au nord, hors de la ville, tout n'était que ruines <sup>2</sup>. A l'est, des dunes d'immenses; au sud, le voisinage des marais

1. Famille de marabouts dominante dans le pays et exerçant une sorte de suprématie religieuse.

2. Tombouctou a occupé autrefois un emplacement très considérable, et les ruines s'étendent sur plusieurs kilomètres au nord. La grande mosquée, jadis très centrale, occupe aujourd'hui la pointe nord du triangle que forme la ville. Il en est de même de la « koubba de faki Mahmoud », sanctuaire très vénéré qui, autrefois renfermée dans la ville même, est aujourd'hui fort loin au nord de ses murailles.



était à redouter, le Niger laissant de grands marigots <sup>1</sup> derrière lui quand il rentre dans son lit après les crues. Le colonel n'avait que peu de confiance dans l'hospitalité qu'offraient généreusement quelques riches indigènes, et son embarras allait croissant, quand Paul Rozel prit un parti très héroïque :

« Si cela pouvait vous obliger, mon colonel, dit-il, je vous offrirais bien volontiers mon logis; le lieutenant Charmes ne me refusera pas de partager son gourbi avec moi. Vous savez qu'en vrai sybarite je me suis casé dans un coin de palais que j'ai réparé et consolidé de mon mieux; ces dames seraient là, sans trop me flatter, aussi bien qu'il est possible de l'être ici.

— Vous me sauvez la vie, lieutenant! s'écria M. Verduron transporté. S'il y a des dégâts, je répons de la casse! »

Paul rit de l'enthousiasme de son chef, et répondit que son offre était toute naturelle. M<sup>lle</sup> Rosita commença par crier à l'inconvenance, mais comme il faisait trop chaud pour rester

1. Bras de rivière ou canaux naturels.

plus longtemps indécise au soleil, elle consentit, chanta la noble courtoisie de l'armée française ; et on se mit à décharger devant la demeure de l'officier les trois djemels <sup>1</sup> porteurs des six malles et des caisses pleines de livres, d'instruments, de bocaux du plus étrange aspect, sans oublier le piano de Chryséis et la guitare de sa tante.

Le régiment, de plus en plus charmé, assistait au déballage. Chryséis, qui avait accepté comme une chose toute naturelle l'offre du lieutenant, était passée général en chef, et je vous assure qu'elle s'entendait à commander. La cour entourée d'arcades, qui précédait la maison, offrit bientôt l'aspect d'un champ de bataille : des montagnes de livres s'écroulaient les unes sur les autres ; des cahiers entr'ouverts laissaient apercevoir des titres suggestifs : « De l'ithos et du pathos dans la poésie classique » ; « Comme quoi le français est une langue germanique ; » « Comment ce furent les Allemands qui prirent Troie »... et mille autres choses charmantes qui montraient que la jeune

1. Chameaux de charge.



filles savait embrasser toutes les idées nouvelles, en lisant les choses les plus indigestes, depuis la *Revue des Deux Mondes* jusqu'aux massifs ouvrages du docteur Schliemann. Une caisse à demi ouverte laissait briller au soleil les coussinets métallisés d'une machine électrique, et un laptot indiscret restait hypnotisé devant le squelette qui dormait sur la ouate rose. Rien ne troublait Chryséis, qui faisait arranger très tranquillement sa salle d'étude, comme si elle avait dû rester au désert jusqu'à sa majorité. Il faut dire qu'en dépit de ce qu'avait dit son père, elle ne comptait pas du tout s'en aller. Ordonnant sans toucher à rien, elle faisait la très sincère admiration des deux sergents qui reconnaissaient en elle un instinct de commandement de premier ordre.

« Peste ! c'était un peu nu, chez toi, disait cependant Lucien à son ami ; cela va se meubler. On aurait dit que tu te doutais de la chose en passant toute la semaine dernière à recrépir les murs avec ton ordonnance ! »

Et le spectacle devenait de plus en plus animé, car au régiment se joignait maintenant une foule d'une espèce toute particulière : les

bêtes de somme, les moutons, les chèvres, les autruches domestiques, qui encombrement librement les rues de Tombouctou, avaient sans doute appris l'arrivée des belles étrangères, car ils accouraient en foule, désireux de voir de près une Parisienne, se communiquant leurs impressions par des cris infiniment expressifs et variés, et passant leurs têtes curieuses par la porte de la cour large ouverte. Un flamant du Niger, plus hardi, pénétra jusqu'au milieu des amoncellements divers, et se posa sur une patte, dans une attitude noble et méditative, devant une sphère munie de tous ses cercles.

Évidemment il n'en avait jamais vu.

« C'est l'arche de Noé, que cette ville ! fit Chryséis impatientée. Que font là tous ces animaux ? »

— Sommes-nous compris dans l'ensemble ? » murmurait Paul Rozel tout songeur.

Et cependant, des toits coniques aux terrasses planes, des hauts palmiers aux minarets, la nouvelle à sensation continuait à se répandre. Les dames de la cité, voilées jusqu'aux yeux, se hasardèrent dans les rues étroites, pendant que les cigognes, pierrots



d'Afrique, faucons et grues qui font une vivante ombrelle <sup>1</sup> à la Cité du soleil, venaient gentiment abriter les emménageurs sous le voile de leurs ailes, et joignaient leurs cris, croassements et piaulements à la voix plus grave des quadrupèdes. C'était une ovation.

Chryséis n'en était pas émue, et continuait à ordonner. Comme l'avait dit le sous-lieutenant, le logis était d'abord « un peu nu », et la grande salle toute blanche, meublée d'une meule à riz et de deux nattes, semblait tendre les bras au piano, à la guitare, à la sphère, au squelette, à tout le matériel enfin qui allait en faire un salon de travail. Cela commençait à prendre tournure, quand une poussée se fit au dehors dans la foule, composée à présent d'au moins autant d'indigènes que d'animaux, et qu'un grand nègre tout couvert de gris-gris vint se prosterner aux pieds de Chryséis. Là, il leva les mains vers elle en forme de coupe, en baragouinant en sabir une phrase qu'elle ne comprit pas, vu l'insuffisance de ses études sur ce point.

Heureusement Jubier intervint :

1. C'est du moins l'expression dont se servent les voyageurs pour indiquer l'abondance de ces oiseaux.

« C'est subséquemment l'interprète des dames du père Alioum-Lata, le grand sec qui tient comme qui dirait les magasins du Louvre de



Un grand nègre vint se prosterner aux pieds de Chryséis.

l'endroit. Elles s'offrent le plaisir d'une visite à ma jeune colonelle. »

« Ma jeune colonelle » était une trouvaille de Jubier. Puisque Chryséis appartenait désor-



mais au régiment, il fallait bien qu'elle fût gradée : et tout naturellement elle était devenue « ma jeune colonelle ». Quant à Rosita, elle montait très peu dans l'estime du sergent : c'était « la vieille dame » tout au plus. Une femme qui geignait tout le temps, allons donc ! A la bonne heure, Chryséis ! elle savait ce qu'elle voulait, et le disait net, au moins.

Les « dames » d'Alioum-Lata, au nombre de huit, firent leur entrée dans le capharnaüm où se débattaient les emménageurs improvisés. Le colonel vint prêter son assistance à Chryséis pour cette réception, car la fillette aurait bien pu, malgré toute son érudition, pécher sans le savoir contre l'étiquette tombouctouenne, ce qui eût mis, comme le disait éloquentement Gobain, « notre régiment dans de beaux draps ».

La visite faite, ce ne fut pas fini. A ces dames en succédèrent d'autres, puis d'autres encore ; tout le faubourg Saint-Germain de la ville sainte défila devant Chryséis, touchant à tout, admirant tout, et échangeant à haute voix des réflexions en arabe, à la grande mortification des Françaises. Car involontairement, et sans

en être fière, Chryséis se souvenait des peuplades sauvages que des Barnums plus ou moins quelconques amènent à Paris, et elle se disait qu'elle était juste pour l'aristocratie de Tombouctou ce que le campement de Touareg du Jardin d'acclimatation avait été pour elle. Puis ces dames étaient vraiment d'une indiscretion choquante : l'une avait décroché la guitare et en jouait d'une façon sauvage ; une autre, ignorant par bonheur la destination du piano, s'était assise sur la tablette supérieure, tandis que ses deux suivantes, assises sur le clavier, l'éventaient gravement avec les filets à papillons de Chryséis. Chaque chose qu'on déballait était l'objet d'une joie sans bornes, bien que, dans les bazars de Tombouctou, elles se fussent déjà familiarisées avec beaucoup d'objets européens. Mais les deux Françaises étaient loin de partager les sentiments d'allégresse des indigènes, et Rosita ahurie se demandait quand cela finirait.

Cela finit cependant, au crépuscule ; le colonel fit servir une collation, et Chryséis fit, bien à contre-cœur, une distribution de menus souvenirs. Une femme, qui portait aux oreilles de



magnifiques pendeloques, s'empara, ravie, d'un crochet à boutons qui lui fit beaucoup d'envieuses ; une autre, dont le mari faisait le commerce des ivoires, et qui se servait journellement de coupes d'une valeur inestimable, ne put trouver assez d'expressions de reconnaissance en recevant le verre de cristal bleu où la fille du colonel avait coutume de se laver les dents. Bref, les harems de Tombouctou furent unanimes à célébrer la Française, et ce ne fut pas la faute de ces dames si Chryséis ne garda pas d'elles un aussi bon souvenir.



## VI

### D'UNE JUPE QUI SE DÉCHIRE

Lasses d'une aussi rude journée, M<sup>lle</sup> Rosita et sa nièce se mirent au lit de bonne heure. Chryséis voulait d'ailleurs se lever matin pour travailler, car elle avait perdu beaucoup de temps depuis son départ de France, et elle avait hâte de rouvrir ses livres. Ce n'était point une paresseuse, si c'était une insupportable pédante.

Mais si elles avaient compté sur une bonne nuit, leur attente fut cruellement déçue. Les imprudentes avaient laissé les fenêtres ouvertes, pour respirer l'air frais de la nuit après la journée brûlante; elles avaient gardé une veilleuse allumée parce que Rosita était très peureuse. Résultat : une invasion de tous les mous-



tiques des marigots voisins. Or ils ne sont pas tendres, les moustiques d'Afrique. Les malheureuses femmes s'enveloppèrent bien de la gaze protectrice dont le colonel avait pris soin de leur expliquer l'usage. Mais elles le firent trop tard : l'ennemi s'y enferma avec elles, et goûta à longs traits le sang parfumé d'une bachelière de France, et celui, moins jeune mais plus illustre, d'une muse égarée au désert. Chryséis trouva très pénible l'étude comparative qu'elle dut faire sur les différents diptères d'Afrique ; et

« Quand le jour revint, chacun connut son œuvre <sup>1</sup>. »

M<sup>lle</sup> Rosita geignait sur une natte de douleurs, les deux yeux enflés comme des œufs d'autruche, le nez invraisemblable, et toute sa chère personne dans un état sur lequel on me dispensera de donner des détails. Sa nièce avait moins souffert, au moins quant au visage, qu'elle avait préservé avec énergie, abandonnant généreusement le reste aux bourreaux. Comme l'austère Minerve, sa patronne, elle avait une faiblesse, et tenait à n'être point

1. A. de Vigny.

défigurée <sup>1</sup>. Aussi put-elle ouvrir les yeux, et, sans pitié, éclata de rire en regardant sa tante :

« Oh ! ma pauvre amie, s'écria-t-elle, comme te voilà faite !

— Fille de mon âme, n'augmente pas mes douleurs, gémit M<sup>lle</sup> Rosita. Ne laisse pénétrer personne ici, je t'en supplie ; qu'aucun œil profane ne soit admis à voir quels ravages une nuit de tortures peut exercer sur les traits d'une femme.

— Sois tranquille, répliqua la petite. Il ferait beau voir qu'on me dérangerait quand je travaille ! »

Et sans désespérer, à peine levée et en peignoir, elle prit de la craie rouge et bleue dans ses provisions scolaires, et se mit en devoir d'utiliser les murs immaculés que Paul Rozel avait si soigneusement blanchis.

A une carte du Niger médian, soigneusement rectifiée d'après ses observations personnelles, succédèrent des équations extraordinaires. Puis les formules chimiques couvrirent à leur tour

1. Minerve ayant voulu jouer de la flûte, y renonça quand elle s'aperçut de la déformation que cet exercice occasionnait à ses traits.



l'autre paroi de la muraille, et quand Chryséis daigna se souvenir qu'il fallait déjeuner, le salon du sous-lieutenant ressemblait à une gigantesque inscription babylonienne de deux couleurs.

Sa tante, toujours couchée, les yeux clos par l'enflure, entrecoupait de temps en temps les combinaisons de l'éthylène ou les logarithmes de  $X + Y$  par des inspirations poétiques :

« O dieux de l'Afrique australe, veillez sur nous ! »

« Écris cela, ma Chryséis, que je ne perde pas ce beau vers.

— Alcool de méthyle... Il est mauvais, ton vers ; nous ne sommes pas dans l'Afrique australe, mais boréale.

« Dieux de l'Afrique bor..... »

— Cela ne va pas ; laisse-moi mettre australe, ma chérie.

— Impossible, ce serait inexact. Refais ton vers, et ne me dérange pas ainsi toutes les cinq minutes. »

C'est en ces occupations pleines de charmes

que les trouva le colonel quand il vint prendre de leurs nouvelles.



Elle prit de la craie et se mit en devoir d'utiliser les murs.

Le colonel fut mal accueilli, je regrette de le constater; sa sœur lui reprocha cruellement de



les avoir attirées dans un véritable guet-apens, en leur dissimulant les inconvénients, pis que cela, les dangers du climat. Et quand il eut, ahuri, reçu cette tuile en silence, sa fille se tourna vers lui, et le plus tranquillement du monde :

« Ma femme de chambre sera-t-elle bientôt à mes ordres, mon père? J'ai des dentelles à réparer et des bas à repriser : il me faut quelqu'un; mes robes sont froissées, et, si peu soucieuse que je sois de ma toilette, je ne puis les mettre sans qu'elles soient repassées. »

Deuxième tuile. Le colonel balbutia, et finit par offrir son ordonnance comme femme de chambre. Chryséis se fâcha, et ne se radoucit que sur la promesse qu'on lui chercherait une Kabyle pour la servir. En attendant, puisque sa tante ne pouvait se lever, on allait leur porter à déjeuner. Et le pauvre colonel s'enfuit sans demander son reste.

En effet, l'ordonnance de M. Verduron ne tarda pas à apporter à ces dames du lait de chamelle, un plat d'agneau au riz et des dattes fraîches, bouillies dans du lait, le tout constituant un déjeuner très présentable. Le café non

filtré, infusé à froid et mêlé au marc fit faire la grimace à la tante, qui invoqua :

« ... Cette liqueur au poète si chère,  
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire <sup>1</sup>. »

Mais la nièce le but héroïquement, et consigna le fait sur son journal.

Après quoi les voyageuses firent la sieste. Tante Rosita n'était pas loin de trouver que c'était bien le meilleur moment de la journée, et elle avait pris l'habitude, depuis quelque temps, de la prolonger immodérément. Mais Chryséis n'était pas venue à Tombouctou pour flâner. Elle dormit deux heures, se releva bien reposée, et prête à de grandes expéditions. En conséquence, elle s'habilla, prit des gants frais, mit un chapeau de paille garni de gaze blanche, une voilette blanche, une ombrelle rose, se munit d'un pince-nez à verres fumés pour le soleil, passa en bandoulière une boîte verte en fer-blanc, prit ses filets à papillons, mit sous son bras une Flore du Sahara (?) et, ainsi armée de pied en cap, dit à sa tante qui essayait languissamment d'entr'ouvrir un œil :

1. Delille (1738-1813).



« Ne te dérange pas ; dors encore un peu. Je vais herboriser, maintenant que la forte chaleur est passée. »

. . . . .  
« Oh ! mon sergent ! si vous saviez ! » disait Jean, l'ordonnance, à notre ami Jubier.

Ils étaient sur le bord de l'ancien bras du Niger qui passe presque sous les murs de la ville, murs qu'il a renversés en partie dans l'inondation de 1640. Aujourd'hui le chenal est obstrué ; la vase l'a envahi, et, sauf dans les grandes eaux, la couche liquide qui coule sur le fond marécageux est trop mince pour porter les embarcations. Par contre, les plantes aquatiques les plus variées, produits de la chaleur et de l'eau, les nénufars dans les criques, les grands papyrus dans les contre-courants, les roseaux de toute espèce, les variétés fluviales de la *Victoria Regia* des grands lacs, toute la flore paludéenne et équatoriale enfin, couvrent perfidement les abords et même la surface du canal. Les rives sont bordées de fourrés de mimosas épineux, d'où s'élancent comme des mâts porteurs d'oriflammes, des palmiers grêles, couronnés de leur bouquet



de feuilles et parfois de régimes de dattes. Le botaniste peut faire là une rare et magnifique récolte, à laquelle l'entomologiste n'aura rien à envier, car les insectes les plus variés, les plus étranges, pullulent dans les hauts roseaux de la rive.

Il y pullule souvent même bien d'autres choses : des serpents infiniment nombreux, infiniment désagréables — vu que leur venin est d'ordinaire mortel, — des crocodiles amateurs de boue, de soleil et de chair humaine, des bêtes rampantes ou grouillantes, plates ou rondes, visqueuses à souhait; enfin, des moustiques innombrables, grands et petits, silencieux et bourdonnants, tous piquant à qui mieux mieux et aussi amis de l'homme que les crocodiles. Les bords des marigots étant les seuls points où peut croître quelque verdure, c'est là que s'est réfugiée toute vie.

Le sergent Jubier était installé sur la berge de celui-là; sa peau tannée ne redoutait rien des moustiques auxquels il était habitué de longue date. Il pêchait à la ligne avec dévotion. Il était Parisien, et prétendait — avec combien d'imagination! — que ce chenal vaseux, sorte



d'étuve d'où, sous le soleil saharien, montaient tous les miasmes de la fièvre, lui rappelait ses beaux dimanches de juillet, lorsqu'autrefois il allait taquiner le goujon vers le débouché de la Bièvre. Ici, d'ailleurs, la pêche était fructueuse, et Jubier comptait régaler Gobain d'une superbe friture : cela, bien entendu, sans s'en vanter aux laptots, qui, comme tous les indigènes, considèrent volontiers le poisson « et autres épices » comme une nourriture d'esclaves.

Jean était venu l'y retrouver, après avoir porté le déjeuner à ces dames, et semblait lui narrer des choses stupéfiantes, à en juger par la pantomime qui accompagnait le récit.

« Si vous saviez, mon sergent ! Les murs, les beaux murs tout blancs que nous avons si bien peints avec Antoine ! que mon lieutenant y avait même mis la main ! Des murs tout neufs, enfin !

— Eh bien ! quoi ? Elles ne les ont pas démolis, je présume ?

— Que ça ne serait pas pis, mon sergent !... Que la demoiselle au colonel, elle était là en manches de chemise...

— Qu'est-ce que tu dis là ? Tu perds le res-



pect, mon garçon : la demoiselle au colonel ne peut pas être en manches de chemise.

— Elle appelle ça un peignoir, mais c'est tout pareil, puisque c'est blanc. Et qu'elle barbouillait tous les murs avec du rouge et du bleu ! Des murs si propres !... qu'on ne pourrait plus maintenant y écrire seulement le nom de sa payse ! »

Les ibis et les flamants, qui faisaient concurrence au sergent le long de la rive, poussèrent tout à coup leur cri rauque et s'envolèrent. Quelqu'un venait. Jubier tourna la tête : c'était Chryséis.

« Fichtre ! dit-il, comme la voilà pomponnée, ma colonelle !... ne lui manque qu'un œil de poudre sur son chignon ! »

Jean s'éloignait. Jubier restait seul. Chryséis, sans lui adresser la parole, se mit en devoir de recueillir fleurs rares et scarabées éclatants. Dans la boîte verte les *potamogétons* d'Afrique prenaient place près des superbes nymphéas bleus, blancs et roses, les fleurs à côté des oignons précieux que, de ses mains gantées, la fillette allait bravement arracher jusque dans la vase cuite au soleil : elle avait un art parti-



culier, un art de Parisienne, pour patauger dans la boue sans se tacher. Mais les libellules aux merveilleuses teintes étaient plus difficiles à attraper que les fleurs, et c'est pour en avoir une que Chryséis se décida à parler :

« Sergent ! oh ! sergent !... cet *agrion*, je vous en prie !... »

— Quel grillon, ma colonelle ? fit le pêcheur en levant le nez.

— Là-bas... vert et rose !...

— Ah ! c'est une demoiselle !... La voilà, ma colonelle : moins gracieuse que vous, nonobstant ! »

Chryséis rit du compliment, et Jubier fut forcé de s'avouer que quand elle riait, elle était une véritable petite fille, et par conséquent charmante.

« C'est seulement dommage que ça ne soit pas plus souvent... »

Un cri de sa voisine l'interrompit : une mimosée à longues, longues épines venait d'accrocher la jupe de batiste rose, et dans un mouvement trop vif pour se dégager, Chryséis, qui ne se croyait pas si bien prise, l'avait déchirée de la ceinture à l'ourlet. Consternée, son filet à





Une mimosée à longues épine  
venait d'accrocher sa jupe.

papillons dans la main, elle regardait sa jupe  
transformée en tablier.



« Vous désolez pas, ma colonelle, fit la grosse voix du sergent. On a ce qu'il faut pour réparer le dommage. »

Et il tirait de ses poches un peloton de gros fil bis et une énorme aiguille vraisemblablement destinée, en France, à raccommoder les matelas. Il offrit le tout à la jeune fille, avec, en guise de ciseaux, son couteau à débourrer sa pipe.

Elle regarda le tout sans le prendre, hésitant, ne sachant pas évidemment ce qu'elle voulait faire... Puis, avec une petite moue dédaigneuse, comme pour dire : « Au fond, que m'importe l'opinion de ce brave homme ! » elle se décida... à n'y pas toucher, et avoua :

« Je vous remercie, sergent; mais voyez-vous, je ne sais pas coudre; les raccommodages ont toujours été l'affaire de ma femme de chambre.

— Excusez ! grommela le sergent entre ses dents ; en voilà une propre-à-rien ! Si la Nicole était comme ça, je sais bien qui est-ce qui ne l'épouserait pas en rentrant au pays. »

Puis tout haut et gracieusement :

« Pour lors, si ma jeune colonelle voulait



me faire celui de me confier son cotillon, je pourrais me pourfendre de la joie de le réparer. Ça me connaît, moi, ces choses-là : c'est toujours moi que je recouds les semelles de mes godillots. »

La fille du colonel, sans attendre la fin du discours, avait prestement ôté le cotillon en question, et restait en corsage de batiste rose et en jupon garni de dentelles — coquet accoutrement, mais, croyez-moi, peu pratique au désert. Puis, tandis que le sergent s'escrimait sur la malheureuse robe, elle continua sa tournée d'herborisation, sans paraître gênée le moins du monde.

Mais de fleur didyname en fleur phanérogame, de coléoptère tétramère en aptère thysanoure, elle s'éloigna sans y faire attention du bouquet de cocotiers à l'ombre duquel se trouvait sa ravaudeuse improvisée. Le soleil baissait à l'horizon; la chaleur devenait moins lourde, la fraîcheur délicieuse de la nuit allait venir. « Et les lépidoptères crépusculaires aussi, pensait Chryséis, et les fulgores que je n'ai jamais vus vivants vont croiser devant moi leurs orbes de feu... je veux les voir.... »



Et elle s'éloignait, elle s'éloignait toujours...  
Tout à coup, elle leva les yeux : un nuage



Des hommes sombres surgirent soudain d'un fourré.

avait-il passé, qu'il faisait soudain si sombre?  
Non : c'était le soleil qui venait de disparaître



subitement, comme toujours dans les régions tropicales. La nuit allait venir, foudroyante : il fallait retourner.

Retourner !... Oh ! comme elle avait marché ! comme elle était loin ! Que la grande mosquée, là-bas, lui paraissait lointaine ! Elle avait bien encore une heure de marche, au moins, et il faisait presque nuit :

« Hâtons-nous ! » murmura-t-elle, sans s'inquiéter d'ailleurs, car elle était brave.

Elle fit quatre pas dans la direction du retour... quatre, pas plus. Soudain d'un fourré de mimosas jaillirent, avec la rapidité de l'éclair, des hommes sombres, voilés de noir, qui l'enveloppèrent d'un burnous pour étouffer ses cris, sautèrent sur des mehara agenouillés dans le hallier, et l'emportèrent comme dans un rêve.





## VII

### IL Y A RÉCOMPENSE HONNÊTE...

Cependant le colonel, sa sieste faite et ses ordres donnés, s'était rendu à la maison blanche, tant pour jouir (?) de la présence de sa sœur que pour prendre sa fille afin de lui faire visiter sous sa garde la curieuse capitale du centre africain.

Il trouva M<sup>lle</sup> Rosita levée ou à peu près : vêtue d'une robe blanche à ceinture mauve, demi-couchée sur une natte et des coussins, elle pinçait de la guitare avec des poses sentimentales ; un voile de tulle blanc artistement posé dissimulait un peu les désastres de la nuit : et très convaincue de ses charmes, elle modulait un air prétendu arabe que la guitare accompagnait avec des notes lamentables.



« Catherine est-elle éveillée ? » demanda M. Verduron qui ne pouvait s'habituer au nom de Chryséis. « La journée a-t-elle été moins pénible que la nuit ? »

— Chryséis est sortie depuis près de deux heures, mon frère.

— Pas seule, j'espère ? » fit vivement le colonel, sans penser que personne n'avait pu accompagner la fillette, puisque Rosita était là.

« Seule, au contraire. Ah ! c'est une vaillante, une Amazone, une Atalante, que votre fille, Sigisbert ; et j'ai su, faible et timide comme je le suis, cependant :

« Élever un aiglon sans lui couper les ailes. »

— Sortie !... sortie seule !... Et tu l'as laissée faire, folle que tu es ?

— Pouvais-je l'accompagner ? » murmura Rosita d'un ton de reproche en écartant son voile et montrant les traces des moustiques. « Êtes-vous donc, mon frère, si peu soucieux de notre prestige ? »

— Je suis soucieux d'autre chose, interrompit le colonel avec un juron, et il y a de quoi. Comment ! nous sommes en pays à peine



soumis, en butte aux brigandages des Touareg et aux représailles des traitants<sup>1</sup> gênés dans leur commerce, dans une ville dont une moitié s'écroule pendant que l'autre s'envase, en face d'une population fanatisée qui peut d'un jour à l'autre se révolter... et une vieille folle comme toi laisse une enfant de quinze ans s'aventurer seule au milieu de tout cela!... Mais la pauvre fillette s'égarrera aux premiers pas, et...

— Elle a une carte, déclara M<sup>lle</sup> Rosita avec dignité. D'ailleurs, sa science géographique... »

Le colonel haussa les épaules :

« Où est-elle allée ? »

— Sur les quais (!!!) du vieux Niger, pour botaniser, et, si je puis ainsi dire, *lépidopteriser*.

— Quoi? cria le colonel ahuri.

— Chercher des papillons », daigna expliquer la muse avec une méprisante condescendance.

Le colonel ramassa son casque de toile blanche et prit la porte sans en demander plus long.

« Quel caractère ! quelle grossièreté ! soupira

1. Marchands d'esclaves.



M<sup>lle</sup> Rosita; comment ai-je pour frère un être aussi inférieur? »

. . . . .



Le colonel l'interrompt en jurant.

Cependant M. Verduron hâtait le pas, tout en grommelant et en gesticulant, et ses grandes jambes l'amenaient à un poste d'observation



qui dominait l'espace verdoyant et marécageux qui fut le port de Tombouctou.

Là il respira : derrière un massif de mimosas d'où s'élançait un bouquet de palmiers, il distingua, tranchant sur les roseaux verts qui bordaient le marigot, il distingua, dis-je, un pli de robe rose qui ne pouvait appartenir qu'à sa fille.

Rassuré, il descendit de son observatoire et se dirigea d'un pas plus tranquille vers la robe rose qui ne se déplaçait pas. Supposant que la fillette cueillait des fleurs, il avançait paisiblement, pendant que les accents d'une voix de contralto lui arrivaient du bord du fleuve, un peu coupés par le vent du nord.

« Elle chante, murmura-t-il. Que j'étais fou de m'inquiéter ! »

Seulement il remarqua combien le chant transformait la voix claire de sa fille.

« Ce n'est pas du tout celle de sa mère... Ah ! la chère femme ! si elle avait vécu ! »

Cela en disait long, quoique ce fût court. Mais, tout en monologuant, M. Verduron tournait le bouquet de mimosas... et jetait un cri de stupeur à la vue du sergent Jubier qui, tout



en chantant une complainte, raccommodait en conscience la jupe de Chryséis.

Sans se démonter, le brave garçon fit le salut militaire, et dit tout naturellement, ses bons yeux de chien fidèle levés sur son officier :

« Voilà, c'est fini, à vos ordres, mon colonel : vous pouvez le dire à Mademoiselle.

— A Mademoiselle ? fit M. Verduron recouvrant la parole. Mais où est-elle, Mademoiselle?... Comment êtes-vous occupé à raccommoder ses jupes ? Est-ce là votre besogne ?

— Mon colonel,... balbutia le pauvre Jubier en tordant l'aiguille à matelas entre ses gros doigts, c'est que... c'est que notre jeune colonelle, nonobstant qu'elle est charmante, avait déchiré son cotillon aux épines d'un grand propre-à-rien de buisson. Alors, que je lui ai offert subséquemment d'avoir l'amabilité de conjonctiver les morceaux... Comme c'était une demoiselle, je pouvais pas faire autrement ; surtout qu'elle est du régiment...

— Fort bien ; mais où est-elle ? »

Jubier regarda autour de lui, comme s'il eût pensé voir Chryséis sortir d'une touffe de



roseaux. Mais elle ne le fit point, et pour cause.

« Mon colonel... je ne sais pas. Elle ne doit pas être loin : elle cherchait toutes sortes de bêtes par ici, tout à l'heure... Et puis, elle n'a pas son cotillon : elle ne peut pas s'être éloignée.

— Je l'espère, fit le colonel plus inquiet qu'il n'eût voulu. Vous allez vous mettre à sa recherche d'un côté, tandis que j'irai de l'autre... Mais j'ai bien peur que la pauvre petite se soit égarée : et si elle s'est égarée, comment se retrouvera-t-elle avant la nuit?... Sergent!

— Mon colonel?

— Allez dire à la musique de donner une sérénade à ma sœur : ma fille entendra et se rapprochera de la ville. Quelle direction a-t-elle prise?

— Celle-là, mon colonel », répondit Jubier en montrant le levant.

Et pendant que le sergent se dirigeait en hâte vers la ville, M. Verduron se mit, tout maugréant, à suivre le Niger en descendant le courant, mais il chemina longtemps sans rien apercevoir. Son inquiétude, un instant calmée,



renaissait avec plus de force : où pouvait se cacher Catherine ? Enfin, au moment où le soleil baissait, loin, très loin à l'horizon, il aperçut tout à coup un point rose et mouvant, qui devait être Chryséis et son corsage.

« L'imprudente ! » grommela-t-il.

Et il appela de toutes ses forces :

« Catherine !... Catherine !... »

Mais la voix ne portait pas assez loin, sans doute, car le point rose ne témoigna point qu'il eût entendu.

En ce moment, un piétinement de chevaux retentit derrière lui : c'était une ronde dirigée par le lieutenant Rozel. Arrêter la petite troupe afin de l'envoyer à la recherche de sa fille, fut pour le pauvre père l'affaire d'un instant ; lui-même prit l'un des chevaux, et l'on partit au galop à la poursuite du point rose.

Les jeunes gens n'osaient pas rire tout haut, mais mordaient leurs moustaches en se remémorant les distractions déjà apportées dans la monotone garnison africaine par la famille de leur chef, et Lucien disait tout bas à Paul :

« Ça promet pour l'avenir, mon ami ; on ne s'ennuiera plus à Tombouctou, désormais. »



Mais, lorsqu'on arriva à l'endroit où tout à l'heure on avait aperçu Chryséis, on ne vit plus rien que le sable mou sur lequel étaient empreintes les traces d'un passage de mehara.

... Et la nuit tomba tout d'un coup comme la toile d'un drame dont le premier acte est fini.

Les officiers ne riaient plus.

. . . . .

« Eh bien ! Sigisbert, où était-elle ? » dit M<sup>lle</sup> Rosita des moucharabiés de sa fenêtre, en voyant approcher son frère. « Elle herborisait, n'est-ce pas?... Comme vous rentrez tard !

— Que le diable vous emporte ! vous aviez bien besoin de venir ici !

— Oh ! mon frère ! »

Et M<sup>lle</sup> Rosita devint cramoisie — ce que personne ne put voir, car il faisait nuit.

Mais le colonel entra dans la chambre, et si peu physionomiste que fût la vieille fille, elle fut terrifiée par l'expression de désespoir que reflétait ce mâle visage.

« Catherine est perdue ! dit-il d'une voix rauque : Catherine est enlevée par des Touareg pillards ! Dieu veuille que nous la revoyions un jour ! »



Et, après un court silence :

« Et quand je pense, reprit-il en serrant les poings, quand je pense que c'est ta faute ! la tienne, oui, la tienne ! que si tu l'avais élevée en femme raisonnable...

— Sigisbert, interrompit la muse en se redressant en une pose tragique, ne brisez pas davantage le cœur maternel que j'avais pour votre fille. Les fleurs de ma jeunesse se sont fanées sur son berceau, et si je pouvais changer mon sort contre le sien, je le ferais avec joie.

— Ah ! si c'était possible ! » soupira le colonel avec plus de franchise que de politesse.





## VIII

### DJAOUD

Comment se passa la nuit, on le devine. Le colonel, désespéré, mais ne voulant pas encore croire à l'enlèvement de sa fille, fit battre les faubourgs de la ville et la ville elle-même; des rondes militaires aux flambeaux se succédèrent jusqu'au jour, tandis qu'au bord du fleuve les laptots armés de coupe-coupe abattaient roseaux et mimosas, et que de quart d'heure en quart d'heure les sonneries aiguës du clairon retentissaient aux quatre points de l'horizon vide. Rien ne répondit, rien, sinon au loin, tout à fait au loin, du côté du nord, les sourds rugissements du lion, et vers



l'ouest, dans le grand silence de la nuit, la plainte incessante et majestueuse des cataractes du Niger.

C'était fini : la jolie Chryséis avait disparu, et une véritable consternation avait remplacé les sourires moqueurs de l'arrivée. Qu'elle fût la proie d'un marchand arabe qui vendrait bien cher la chrétienne sur les marchés de l'Est, ou que des Touareg pillards en fissent leur esclave et leur chien, que le crocodile ou le lion l'eût dévorée, ou qu'elle se fût noyée dans les roseaux perfides du fleuve, le sort de la pauvre petite n'était pas moins affreux, et Paul Rozel, comme Lucien Charmes, comme tous leurs camarades, regrettaient maintenant leurs railleries, bien innocentes pourtant.

Quant à M<sup>lle</sup> Rosita, sa nuit fut encore plus mauvaise que la précédente. La vieille fille adorait sa nièce, presque autant qu'elle s'adorait elle-même, et les travers qu'elle avait donnés à Catherine la lui rendaient plus chère encore. Comme si elle vivait d'habitude dans un nuage plus ou moins bleu ou rose, elle ne savait rien de la vie, et ne se doutait nullement des dangers que pouvait courir la pauvre



fillette. Mais elle comprenait cependant l'inquiétude de son frère, et se reprochait un peu au fond, bien au fond, d'en être cause; et cette idée, jointe à la crainte très sérieuse que la petite ne prît un rhume de cerveau et ne fût piquée des moustiques en couchant à la belle étoile, l'empêcha de dormir et lui suggéra une héroïque résolution.

Au jour, elle sortit de sa maison, hermétiquement voilée de vert, et s'en fut à la recherche de son frère. Elle le trouva vers les tentes du convoi arrivé l'avant-veille, faisant seller les mehara des spahis postiers, afin d'envoyer un détachement dans la direction de l'ouest, qu'on avait négligée la veille. Jubier se trouvait naturellement désigné pour le commandement de la petite troupe, mais comme il dirigeait les batteurs de buissons du fleuve, c'est Gobain qui dut le remplacer.

« Mon frère ! dit la muse, en touchant le bras du colonel.

— C'est toi ? fit celui-ci en se retournant brusquement. Qu'est-ce que tu veux ?

— Voler à la recherche de ma nièce chérie, de la vierge aux cheveux d'or que nous a ravie



un ennemi cruel. « Un cheval ! un cheval ! mon royaume <sup>1</sup>... »

— Es-tu décidément folle ? dit le colonel furieux. Parle français : je n'ai pas le cœur à tes balivernes.

— Eh bien ! ordonnez à ces hardis cavaliers de me seller un de ces nobles animaux, vaisseaux du désert, afin que je les accompagne... Je ne puis plus supporter ma douleur. »

M. Verduron, touché malgré lui, haussa cependant les épaules :

« Tu es stupide, ma pauvre Rose, dit-il, rentre chez toi, et laisse les soldats faire leur métier. Vous, que l'on soit parti dans un quart d'heure. »

Il s'éloigna, et sa sœur le laissa partir sans rien dire. Mais, dès qu'il eut tourné le dos, elle revint aux soldats :

« Jeune officier, dit-elle à Gobain, vous avez entendu : la tendre sollicitude de mon frère redoute pour une jeune dame comme moi les fatigues de l'expédition. Mais il me connaît mal ; je loge un cœur d'homme dans un corps

1. Citation de Shakespeare, dans *Richard III*. Ce roi, à la bataille de Bosworth, qui devait lui coûter la couronne et la vie, blessé et couvert de sang, s'écrie : « Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour un cheval ! »



de femme, et j'ai été nourrie de la moelle des lions.

— Sauf votre respect, madame, dit Gobain poliment, c'était pas là une nourriture de chrétien. Et c'est bien aimable à vous de m'appeler officier, mais autrement j'aimerais mieux que vous m'appelleriez sergent, qu'est mon grade, parce que ça pourrait me faire « fourrer à l'ours ».

— A l'ours? fit M<sup>lle</sup> Rosita, un peu rêveuse. Cette métaphore m'échappe. Néanmoins, écoutez-moi, monsieur le sergent : il faut que votre courtoisie me permette de me joindre à vous. Moi seule puis retrouver ma nièce.

— Vous pouvez la retrouver? s'écria Gobain transporté. Bon sang de bon sang! Quelle danse de jubilation il va pincer le pauvre colonel! Vite! vous autres, un chameau pour la vieille dame!

— La vieille dame! murmura Rosita froissée. A quoi pense ce jeune homme? »

Mais elle se remit vite :

« Après tout, se dit-elle, ce doit être dans sa pensée un terme de respect, comme *patricien*, dont la racine signifie père, ou *archiduchesse*,



dont le préfixe *archi* correspond à antique... Mais j'éclaircirai plus tard ce point de linguistique populaire, ainsi que ce mot à *l'ours* que Chryséis pourra peut-être m'expliquer. L'essentiel est de partir : Chryséis aux bras blancs, ma fille bien-aimée, les dieux de l'Afrique australe me guideront sur ta trace ! »

Décidément elle tenait à son Afrique australe. Pendant ce monologue, le sergent l'avait hissée sur un bât peu commode qui tanguait comme une mer houleuse à chaque pas du chameau. Ce n'était plus la commode litière de l'arrivée, mais quand on va en expédition militaire, c'est bien le moins qu'on dédaigne un peu ses aises.

M<sup>lle</sup> Rosita le comprenait, d'ailleurs, et si elle souffrait un peu du mal de mer, du moins elle souffrait sans se plaindre. Au contraire, elle tenait, avec Gobain, la tête de la caravane et ne cherchait qu'à activer la course de son mehari. La noble bête n'avait pas besoin d'encouragement. On sait, en effet, ce que c'est qu'un mehari : ils équivalent à nos plus coûteux chevaux de selle, et leur éducation est longue et difficile. L'Arabe soigne le jeune mehari comme son enfant, et le brave animal le paie,



ensuite, au delà de ses peines. Leur course est plus rapide que celle d'un cheval au galop et ils sont presque infatigables.

Aussi le sergent répétait-il à M<sup>lle</sup> Rosita :

« Faut pas l'exciter, madame; sinon il vous jouera un tour.

— Un tour?... quel tour? finit-elle par dire à la troisième objurgation.

— Quel tour? mais celui de vous faire aller plus vite que vous ne voulez. Vous ne savez donc pas combien c'est fatigant, le trot de ces bêtes-là? Les Arabes, qui y sont habitués, pourtant, ne le supporteraient pas sans les larges ceintures doubles qui leur soutiennent le corps. Par ainsi, vous ferez bien de vous calmer, parce que le v'là déjà qu'a l'air de s'emballer.

— Eh! que m'importe? s'écria la muse impatientée. Me prenez-vous pour une femmelette? Ne vous ai-je pas dit...?

— Oui, oui, fit Gobain en hochant la tête, que vous aviez mangé toutes sortes de saucissons pas ordinaires, mais pour ce que je vous dis là vous pouvez me croire; la nourriture n'y fait rien; ne tarabustez pas trop Djaoud. C'est le meilleur de la bande, du reste, et je flanquerai



deux jours à l'imbécile qui vous l'a donné; s'il s'emballait, nous ne serions pas capables de le rattraper, pour sûr.

— Eh! vous m'impatientez, sergent! s'écria



Djaoud s'enfuit d'une allure furieuse.

la vieille demoiselle. Pour vous prouver que je ne crains rien, attendez... »

Et détachant la longue épingle qui retenait son voile vert, elle l'enfonça sans ménagements



dans l'épaule de Djaoud. Celui-ci poussa un bêlement de douleur, allongea ses jambes fines, et s'enfuit d'une allure furieuse dans l'ouest, pendant que M<sup>lle</sup> Rosita hurlait de terreur.

Un instant après, ce n'était plus qu'un point, et Gobain, furieux et désespéré, activant sans résultat hommes et bêtes, répétait avec rage :

« Faut donc que nous en perdions chacun une? Jubier la nièce, moi la tante! et Djaoud avec cela!... me voilà propre! »





## IX

### OU L'ON MANQUE D'ÉGARDS ENVERS CHRYSÉIS

Que devenait Chryséis pendant que Djaoud emportait sa tante dans le désert immense?

Le colonel ne s'était pas trompé : c'étaient bien des Touareg pillards qui avaient enlevé sa fille.

Le plus cancre des écoliers de France — en admettant qu'il puisse y avoir des cancre dans nos écoles, ce que je me refuse totalement à penser — sait ce que sont les Touareg et quelles fonctions humanitaires ces braves gens se sont données au désert. Cependant, quoique ce soit parfaitement inutile, je vais faire comme si mes lecteurs avaient besoin d'explications.

Les Touareg, au singulier Targui, sont des



peuplades étranges qui habitent le Sahara : ils ont la peau blanche, parfois même les yeux bleus, ce qui est chez eux un signe de pureté de race, et par conséquent de noblesse. Ils sont vêtus d'étoffes de coton d'un bleu très foncé, qu'on fabrique au Soudan; ils se coiffent d'une pièce de même étoffe qui forme turban, visière et voile : ce dernier trait leur est particulier; les yeux seuls sont visibles entre les deux plis de ce masque presque noir. L'éclat du soleil et sa réverbération sur le sable ont sans doute donné naissance à cet usage, si bien ancré aujourd'hui dans les mœurs, qu'un guerrier targui ne quitte pas même son voile pour dormir, et croirait commettre une grave inconvenance en laissant voir ses traits. Par contre, les femmes sortent à visage découvert, et ont beaucoup d'autorité; elles sont généralement plus instruites que leurs maris, et ceux-ci les respectent assez pour n'avoir jamais qu'une épouse. Ils comprennent plusieurs classes : des nobles ou guerriers, des serfs et des esclaves, ceux-ci nègres ou captifs de guerre. Des peuplades entières sont leurs tributaires, et souvent sont durement opprimées. Les Touareg sont



des peuples essentiellement pasteurs, et, parmi leurs nombreux troupeaux, le premier rang appartient aux mehara splendides qui font leur orgueil et qu'ils préfèrent de beaucoup aux chevaux. Mais là n'est point la principale source de leurs revenus, et c'est ici que je reviens à leur rôle au désert.

Ce rôle, mal apprécié par quelques esprits chagrins, est tout d'humanité. Une caravane passe-t-elle, lourdement, pesamment chargée? Vite, le Targui s'offre à la soulager; quatre, cinq, dix chameaux, selon l'importance du convoi, passent avec leurs bagages au pouvoir de la tribu, qui, en échange et par bonne amitié, escortera courtoisement ses nouvelles connaissances jusqu'au territoire du clan voisin. Là, un nouveau cadeau assure aux voyageurs les bonnes grâces des maîtres du pays, lesquels imiteront leurs frères. Grâce à cette coutume patriarcale, qui rappelle un peu les agissements de certains seigneurs féodaux ou de quelques brigands espagnols ou napolitains, la caravane arrive à destination non seulement sans encombre, mais encore notablement diminuée, ce qui est toujours appréciable pour les gens pressés,



que retardent trop facilement d'embarrassants bagages. Que si un convoi malappris refuse d'offrir aux amis voilés les petits présents traditionnels, ceux-ci ne répondent plus de rien : justement froissés de ce manque de délicatesse, ils en préviennent les tribus voisines, et... dame ! il peut se faire que la caravane n'arrive pas du tout au terme de son voyage. Ce n'est pas la faute des Touareg ; peuvent-ils, en bonne justice, faire la police du désert au profit de gens qui ne paient pas ? Ceux-ci en ont pour leur argent : c'est bien fait pour eux.

Cela posé, on comprendra combien ils avaient dû être blessés de la façon d'agir du dernier convoi destiné à Tombouctou. Non seulement on ne s'était pas adressé à eux pour éclairer la route, mais, par une indigne méfiance, chameaux et voyageurs étaient solidement protégés : les spahis meharistes étaient armés jusqu'aux dents, tout comme les soldats indigènes qui escortaient les djemels chargés de vivres et de munitions. Conséquences : d'abord les Touareg avaient été frustrés des « cadeaux » ordinaires ; ensuite on leur avait témoigné une injurieuse méfiance ; enfin, comme ils n'avaient



pas osé attaquer un aussi imposant cortège, les chiens de Français avaient passé sans encombre. Cela criait vengeance : c'est évident.

Aussi le chef de la tribu qui nous occupe, le très noble Sidi el-Hadj, avait-il pris immédiatement ses mesures pour venger cet outrage national. Les circonstances l'avaient favorisé. Le colonel Verduron était un très brave et très habile officier, mais il était venu depuis peu d'Europe et n'avait pas les traditions militaires de l'armée d'Afrique, notamment sur le doublement des sentinelles. On entend par là le système par lequel les vedettes forment une chaîne double de cinquante pas en cinquante pas, de façon que ni homme ni bête ne puisse pénétrer à leur insu dans le campement qu'elles gardent. Il en était de même pour la dénudation du pays, que le colonel n'avait pas ordonnée, et qu'en ces régions il faut faire avec le plus grand soin, l'ennemi se servant le plus souvent des buissons et des herbes hautes pour dissimuler sa présence.

C'est de ces différentes circonstances que Sidi el-Hadj avait profité. Avec une petite troupe de guerriers choisis, il s'était approché très près



de la ville. On ne s'était pas aperçu de ses mouvements, parce que les Touareg opèrent de préférence la nuit, et que cette fois, au contraire, bravant sous leur voile l'ardente réverbération du sable, ils avaient profité de l'heure de la sieste pour traverser l'espace découvert où tout Tombouctou aurait pu les voir. Puis ils s'étaient tapis dans une de ces vastes excavations naturelles qui abondent autour de Tombouctou; et là, cachés par un bouquet de palmiers, lentisques, mimosées de toutes sortes, ils avaient attendu patiemment le moment d'un coup de main.

Aussi, quand Chryséis, pour son malheur, s'était approchée du fatal fourré, Sidi el-Hadj n'avait pas même eu besoin de faire un signe à ses guerriers. Cette jolie petite fille en toilette élégante, ce n'était peut-être pas le profit, mais c'était certainement la vengeance, car il était bien évident qu'elle occupait un rang élevé chez les roumis. Quoi qu'on fît d'elle, on aurait toujours montré à Sidi-Verduron qu'on ne se jouait pas impunément d'un chef targui.

D'ailleurs, il fallait bien se contenter de Chryséis comme butin, car presque aussitôt un



gros de cavaliers français se montra vers la ville, des sonneries de clairon se firent entendre, un remue-ménage inusité agita le camp français et Sidi el-Hadj pressa ses guerriers, qui firent voler les mehara sur le sable.

Mais la pauvre Chryséis, ficelée dans un burnous, jetée comme un paquet en travers de la haute selle de Sidi el-Hadj, la pauvre Chryséis n'était point à la noce, et ses impressions de voyage s'enrichissaient là d'un chapitre qu'elle n'avait pas prévu, et qui ne lui paraissait pas drôle. Les conditions dudit voyage étaient, en effet, déplorables. Outre qu'être jetée, jambes de-ci, tête de-là, en travers d'une selle, n'a rien de délicieux en soi, le mehari avait allongé le pas et pris le grand trot : — lisez le grand galop d'un cheval qui aurait des jambes de deux mètres ; — et il secouait la malheureuse enfant de façon à lui rompre les os. Telles on voit de tendres feuilles de laitue dans un panier à salade étincelant agité par une main vigoureuse, telle était la fille du colonel Verduron sur le cou du mehari de son ravisseur (ceci est une comparaison pastorale imitée directement d'Homère). De plus, mille circonstances pénibles augmen-



taient ses souffrances : le burnous, qui semblait avoir servi à toute la tribu, exhalait une odeur complexe de poil de chameau, de graisse de mouton et de crasse humaine qui soulevait le cœur ; la boîte de fer-blanc dansait au bout de sa courroie, et retombant en cadence sur les reins de la captive, martelait douloureusement le côté qui échappait aux bonds du mehari. Rien ne manquait, en un mot, aux charmes de la promenade.

Cependant la fillette elle-même était plus étonnée, indignée, que très épouvantée de l'aventure. Très énergique au fond, elle n'avait ni perdu connaissance, ni essayé de s'échapper du burnous ; elle sentait d'ailleurs que tout effort pour se dégager serait inutile. Mais, pour employer un mot de Jubier, elle *rageait en dedans*, si l'extérieur était à peu près calme. Être enlevée, passe : cela donnait même au voyage d'Afrique un certain ragoût qui n'était pas sans charme ; d'ailleurs elle pourrait ainsi prendre des notes très curieuses pour son grand travail ethnographique, et son père ne la laisserait certes pas longtemps en captivité. Mais être enlevée avec un tel sans-gêne, enveloppée dans



un manteau malpropre, secouée comme on secoue les colis fragiles sur nos grandes lignes de chemins de fer, cela, c'était au-dessus de ses forces et passait toutes les bornes. Aussi se promettait-elle bien de dire son fait au malappris qui traitait ainsi une Française et une bachelière.

... C'est en pleine nuit que la troupe arriva au douar. Les cavaliers firent agenouiller les chameaux et mirent pied à terre. Et, tandis que les esclaves prenaient soin des bêtes, le cheik *déballa* Chryséis.

Débarrassée du manteau qui l'étouffait, la fillette apparut, toute rose de colère — et de chaleur, — les cheveux ébouriffés, se secouant comme un oiseau au bord du nid, et tout joliment éclairée par le feu qui brûlait au milieu du camp. Autour de ce feu, les femmes s'étaient groupées, comme elles le font souvent, le soir, pour chanter et jouer de la rebaza <sup>1</sup>, et l'arrivée des guerriers avec leur butin avait interrompu le concert. Chryséis formait donc le centre d'un cercle dont les mille yeux s'intéressaient à ses

1. Sorte d'instrument à une corde et à archet.



moindres mouvements comme à ceux d'une bête curieuse. Elle ne se démontra pas, et, d'un regard circulaire, fit le tour de l'assistance. Cela n'était point banal, d'ailleurs. Au premier rang du cercle, Sidi el-Hadj s'appuyait familièrement sur l'épaule d'une jeune femme assise à ses pieds : une grande et belle créature, à la peau blanche, aux yeux bleus, signe de noblesse, aux magnifiques cheveux d'un blond doré, fière et élégante de traits et de taille : M<sup>me</sup> Sidi el-Hadj, en un mot, de son petit nom Aouka. Et tout autour d'elle Chryséis vit le même spectacle : les guerriers debout, voilés, grands, élancés, presque terrifiants dans leur aspect mystérieux ; et, près d'eux ou à leurs pieds, des femmes aux cheveux et aux yeux clairs, « blanches comme des chrétiennes », vraies fleurs du désert écloses dans les sables de feu. De beaux enfants se jouaient autour du brasier, ou riaient dans les bras de leurs mères ; tandis qu'au plus haut du ciel la lune blanche versait sur le désert sa lumière d'argent : c'était un tableau inoubliable...

Mais Chryséis n'était pas en train d'admirer le pittoresque du campement : cela se comprend



un peu, vu sa situation particulière. Toute à son exaspération, elle se tourna vers le cheik, qu'elle reconnut tout de suite pour le maître de céans, et lui adressa la parole avec une véhémence et une indignation qui parurent beaucoup amuser le targui. Dans ses yeux durs, qui brillaient seuls entre les plis de son voile, passait une gaîté inaccoutumée en écoutant les reproches et les adjurations passionnées de la fillette. Il se pencha et dit un mot à Aouka, qui éclata de rire, et toutes les femmes firent chorus : quant aux guerriers, ils ne rient jamais, mais on vit leurs yeux sourire.

Chryséis vit qu'on se moquait d'elle, et sa rage redoubla. Elle frappa du pied, et s'avancant furieuse vers le cheik, lui mit sous le nez ses deux petits poings fermés.

Cette pantomime se comprend dans toutes les langues ; mal en prit à Chryséis de l'avoir employée : Aouka se dressa, blanche de colère, et lui assena deux soufflets qui lui apprirent que l'air du Sahara vaut au moins autant que le fer Bravais pour développer les muscles des jeunes femmes.

Quant au cheik, il souriait toujours, mais



son regard était devenu très dur, et, sur un mot de lui, Aouka fit un signe : deux esclaves bronzés saisirent Chryséis, lui ficelèrent les pieds et les mains malgré ses cris et sa résistance, et l'emportèrent comme une plume, loin dans l'ombre des tentes, à l'autre extrémité du campement. Là, ils la jetèrent sur le sable, à côté des chameaux endormis, et la laissèrent seule exhaler sa colère et son désespoir.





## X

### MERCED

C'était la nuit, la nuit d'Afrique, splendide et silencieuse ; la lune avait fui, là-bas, derrière les collines du couchant, mais l'écrin divin diamantait de tous ses feux l'étendue immense. Les étoiles paisibles luisaient comme des flammes dans le ciel sombre, et sur le désert endormi tombait une fraîcheur presque glaciale. Rien de brusque, en effet, comme le changement de température du jour à la nuit dans ces pays secs et sans nuages, où les brumes de l'air ne viennent pas s'interposer pour empêcher le rayonnement de la chaleur terrestre.

Là-bas, derrière les tentes, à côté des bêtes endormies, la fille du colonel se tordait sur le



sable, dans un paroxysme de rage exaspérée. Ses liens lui meurtrissaient les membres; elle avait froid sous ses légers vêtements; mais, plus cruellement que le froid et que ses meurtrissures, elle ressentait l'affront qu'elle avait reçu. Souffletée! on l'avait souffletée, elle! Et c'était une femme sauvage, une femme de voleur, qui l'avait ainsi traitée! Et on l'avait jetée là, avec les animaux, comme une ferraille au rebut, sur un signe de cette créature!

Elle en criait de colère, et des larmes perlaient dans ses yeux assombris. Oh! si elle la tenait, cette Aouka!... Mais que ces cordes lui faisaient donc mal! et comme elle avait froid!... Qu'allait-elle devenir, au milieu de ses ravisseurs? que feraient-ils d'elle?... Et la terreur se glissait maintenant dans ce cœur orgueilleux, une vraie terreur de petite fille craintive... Et, n'y tenant plus d'effroi et de désespoir, elle se mit à gémir tout haut :

« J'ai peur, mon Dieu, j'ai peur!...

— Chut! tais-toi, ne réveille pas les maîtres, ils te battraient », dit en sabir, tout près d'elle, une voix très douce, une voix d'enfant.

Une forme svelte et mignonne se dessina plus



noire dans les ténèbres, tandis qu'une main petite, mais adroite, desserrait les nœuds de ses poignets.

« Qui es-tu? dit Chryséis stupéfaite. Défais



Une forme svelte et mignonne se dessina dans les ténèbres.

les nœuds tout à fait : ne comprends-tu pas qu'ils me gênent? »

Elle avait si bien l'habitude de commander, l'aimable enfant, que le naturel reprenait tout de suite le dessus.

« Oh! si! je le comprends, répondit la voix



avec un rire contenu. Mais si je les défais, je serai battue aussi, sans que tu y gagnes grand' chose : c'est inutile. »

Les yeux de Chryséis s'habituèrent à présent, et distinguaient la silhouette d'une fillette mignonne, plus jeune qu'elle probablement, tant elle paraissait délicate et fragile. Elle s'assit sur le sable à côté de la captive, et, l'aidant à se soulever, l'appuya contre elle, ce qui soulagea un peu Chryséis. Puis elle l'enveloppa, et elle-même en même temps, d'une couverture mince et usée, mais que la prisonnière apprécia à sa valeur.

« Là ! dit-elle alors, es-tu mieux ?

— Oui, je te remercie. Mais j'ai grand'faim. »

Chez Chryséis, l'estomac ne perdait jamais ses droits : elle estimait, avec assez de raison, d'ailleurs, que ceux-là sont au moins aussi imprescriptibles que les Droits de l'Homme. Sa compagne, sans avoir un égal développement intellectuel, semblait à ce sujet partager sa manière de voir, car elle répondit :

« Nous allons souper ensemble ; j'ai apporté mon dîner, que nous partagerons, et nous causerons en même temps. »



Elle lui mit une datte dans la bouche, en riant gentiment. Chryséis n'avait pas envie de rire, et trouvait pénible de recevoir la becquée comme un baby : mais elle n'avait pas le choix et l'estomac criait désespérément. Elle accepta donc les dattes de sa compagne, sans lui rien dire de désagréable, ce qui était très beau de sa part, pendant que la fillette jasait :

« Je suis Espagnole, moi. Toi, tu es Française, à ce qu'il me semble ; tu ne me comprends peut-être pas très bien, parce que je vois que tu ne sais guère le sabir ; mais tu t'habitueras et nous causerons bientôt facilement. »

« Tu t'habitueras ! » Cette idée saugrenue fit sauter Chryséis :

« Je ne m'habituerai pas du tout, répliqua-t-elle sèchement. J'espère bien ne pas rester ici assez longtemps pour cela. Tiens ! cette datte est véreuse : ne pourrais-tu les mieux choisir ?

— Je ne les choisis pas, on me les donne quand il en reste... En voici une autre... Tu y resteras peut-être bien plus que tu ne veux, ma pauvre amie. Ainsi, moi, il y a quatre ans que je suis l'esclave d'Aouka, deux ans que je suis en réalité la servante de toute la tribu : je



t'assure pourtant bien que je n'aurais pas été fâchée de m'en aller depuis longtemps.

— Deux ans!... servante de la tribu! s'écria Chryséis suffoquée. Mais tu devrais comprendre que je ne peux pas rester ici deux ans, ni servir ces gens-là, moi! je n'ai pas été élevée pour cela. Comment peux-tu faire des comparaisons pareilles?

— Que tu aies été élevée ou non pour cela, le cheik n'y regardera guère, fit la petite en secouant la tête. Mais je ne fais pas de comparaisons, je t'assure : je vois bien que tu es une demoiselle. Moi, je n'ai guère été instruite, parce qu'on n'a pas pu m'envoyer à l'école quand j'étais petite. Chez nous, à Xérès de la Frontera, nous étions devenus très pauvres, parce qu'il y avait une vilaine petite bête qui avait mangé toutes nos vignes <sup>1</sup>. Alors mes parents ont vendu leurs terres, qui ne valaient plus rien, et qui du reste n'étaient pas grandes ; et nous sommes venus en Algérie, chez les Français du pays d'Oran, pour cultiver l'alfa sur les plateaux. Seulement, nous sommes allés

1. Le phylloxéra.



le plus au sud possible, parce que les terrains n'y sont pas chers. En attendant que nous en trouvions d'assez bon marché pour nous, nous nous louions aux propriétaires ; moi je coupais déjà très bien l'herbe dure. Mais voilà qu'une belle nuit, la ferme alsacienne où nous étions pour le moment est attaquée, incendiée : un massacre, une horreur, enfin ! C'était une tribu de Touareg qui faisait une razzia. Le père Kessner et la bonne mère Salomé ont été égorgés ; mon père, ma mère, tués en voulant me défendre, et moi, emmenée pêle-mêle avec les troupeaux : le cheik me voulait pour amuser sa fille Aouka. J'avais onze ans alors, j'en aurai bientôt quinze. L'année dernière, Aouka s'est mariée avec Sidi el-Hadj, et nous sommes venus dans le Sud : voilà ! Seulement la vie est dure, ici, car Aouka n'est pas bonne, et je suis, comme je te l'ai dit, la servante de tout le monde. »

Chryséis ne répondit pas tout de suite : évidemment ses réflexions étaient amères. Enfin elle reprit :

« Que veulent-ils faire de moi ? le sais-tu ?

— Une esclave, comme moi, répondit la



petite Espagnole. Je les ai entendus discuter là-dessus : le cheik voulait te vendre aux marchands arabes qui vont vers l'Égypte, mais Aouka n'a pas voulu ; elle ne me trouve pas assez forte pour tout faire, et d'ailleurs elle a déclaré qu'elle te voulait, que tu lui plaisais. Cela ne veut pas dire qu'elle sera bonne pour toi, au contraire.

— Elle me plaît aussi, répondit Chryséis, les dents serrées, et si je pouvais l'étrangler de ma main, je n'y manquerais pas.

— *Santa Virgen !* veux-tu te taire ! s'écria la petite, effarée, en faisant un signe de croix. Te voilà juste comme elle quand elle est en colère !... As-tu soif ? j'ai un peu de lait.

— Donne... Qu'il est mauvais ! C'est l'ordinaire de chaque jour, cette espèce de nourriture ?

— Je n'en ai pas toujours autant : il m'est arrivé de voler des os aux slouguis <sup>1</sup>. »

Chryséis frissonna. Quelle vie allait être la sienne !... Oh ! mais, cela ne durerait pas longtemps, heureusement ! et son père viendrait bientôt la délivrer. Son père ! quelle joie

1. Lévriers arabes très féroces et chasseurs.



de le revoir ! d'être arrachée par lui à cet enfer ! Pour la première fois elle s'aperçut qu'un père est parfois bon à quelque chose...

Ses idées tournèrent là-dessus : certaine d'être délivrée avant peu, tenant même la chose pour faite, elle cessa de s'inquiéter de sa situation, et l'élève chérie de tante Rosita reparut tout d'un coup.

« Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Des Numides ou des Gétules ? »

— Des quoi ? fit l'autre, ahurie. Ce sont des Touareg pillards, des *djouad*<sup>1</sup>, quoiqu'ils soient en ce moment dans le Sud. Ils viennent du Harrar et y retourneront sans doute.

— Je ne te demande pas cela, fit Chryséis impatientée ; une cuisinière m'en dirait autant. Je te demande leur origine : sont-ce des restes des anciens Numides, descendus au désert pour fuir la domination étrangère, ou de ces Gétules libyens dont parle l'histoire, à la peau blanche, aux yeux bleus, aux cheveux blonds,

1. Les Touareg du Nord prennent le nom de *djouad* ou nobles, par opposition aux tribus du Sud, de race plus mélangée.



qui, se mêlant aux envahisseurs puniques, formèrent la race des Liby-Phéniciens?

— Je n'en sais rien du tout, dit l'Espagnole de plus en plus étonnée. Ce sont peut-être bien les derniers, puisqu'ils sont blancs, et que chez eux c'est un signe de grande race que d'avoir les yeux bleus.

— C'est probable, alors. Sais-tu ce que j'ai pensé? C'est une opinion qui est de moi, et que j'ai développée tout au long dans ma grande étude sur les races africaines. C'est que ces Gétules étaient des Gaulois, et qu'ainsi on s'explique...

— Je suis bien bête, ma pauvre amie, interrompit très gentiment la petite esclave, mais je t'avoue que je ne comprends rien du tout à ce que tu me dis. Ce sont probablement des choses au-dessus de mon intelligence.

— Et de ton éducation. Si tu avais été élevée comme moi... »

Et la fille du colonel se mit à raconter orgueilleusement sa vie à sa nouvelle compagne, l'éblouissant de tableaux grandioses, l'assommant du programme de ses études, l'écrasant de comparaisons insolentes. La fil-



lette écoutait comme un enfant écoute un conte de fées. Et peu à peu une idée s'ancrait dans cette petite âme très humble, très bonne et très droite : c'est que la captive était une personne



« As-tu soif? J'ai un peu de lait. »

infiniment supérieure à elle sous tous les rapports moraux et même physiques, une personne néanmoins peu agréable comme relations, mais surtout, surtout, une personne qui,



avec son éducation et son tour d'esprit, allait se trouver horriblement malheureuse dans sa nouvelle condition. (Car, il faut l'avouer, Merced était quelque peu sceptique à l'endroit de la délivrance prochaine dont Chryséis parlait comme d'une chose déjà faite.) Cette dernière pensée domina toutes les autres, et la bonne petite fille, enlaçant tendrement sa compagne de ses bras frêles, lui dit tout bas :

« Je t'aiderai le plus que je pourrai dans ta tâche, et je ferai en sorte qu'on me batte au lieu de toi. Comment t'appelles-tu? Moi je me nomme Merced. »

Chryséis hésita un instant, puis avec un soupir :

« On m'appelle Catherine », dit-elle.





## XI

### TIDI-HOU, FILS DES DIEUX

Pendant que Chryséis s'endort dans les bras de Merced et rêve que son père vient la chercher à la tête d'une armée, retournons vers M<sup>lle</sup> Rosita, que nous avons laissée, le lendemain de l'enlèvement de sa nièce, égarée en plein désert, entraînée par le fantasque Djaoud dans une direction inconnue.

Or ce jour-là même, une tribu de nègres Bambaras, alliés de la France, pêcheurs et chasseurs, avaient prié les fétiches de protéger leur pêche et s'en étaient allés en expédition. Un de leurs chefs les guidait.

C'était un superbe prince, mais le plus singulier échantillon de race sang-mêlé qu'on pût



voir : en un mot ni nègre, ni mulâtre, ni quarteron, mais pie. Oui, pie, tacheté de noir et de blanc, ce qui était fort avantageux pour lui, car ce type étant peu répandu, la rareté en fait le prix, et l'on arrive, en ce cas, chez les Bambaras, assez vite à l'état de divinité. C'était le cas ici : Tidi-Hou, fils des dieux, était à peu près dieu lui-même. Au physique, c'était un grand et bel homme à la mine hautaine qui, par un raffinement de coquetterie assez singulier, poudrait à blanc ses cheveux crépus ; le reste de sa toilette était, par contre, beaucoup moins XVIII<sup>e</sup> siècle. Une douzaine de négrillons de trois à treize ans l'accompagnaient, tendres rejetons des quatre femmes qu'avait massacrées une peuplade ennemie, le mois précédent. Par un sentiment rare et digne d'éloges, il n'en avait pas encore pris d'autres, et rêvait, disait-on, une alliance avec les vainqueurs blancs de Tombouctou.

C'est que Tidi-Hou n'était pas le premier venu. Il comptait parmi ses ancêtres un homme blanc, de la race des dieux, qui avait daigné se laisser adorer par la tribu pendant quelque temps, et avait même honoré de son alliance



une fille de roi dont le nom était : Gracieuse-dent-d'éléphant-mort.

Le souvenir du divin « Toossa La Beneti » — dans lequel les savants français ont cru reconnaître Toussaint de Lavenette, l'illustre et héroïque compagnon de Robert-Robert <sup>1</sup> — s'était transmis de père en fils dans la tribu, avec une profonde vénération pour sa postérité, représentée actuellement par Tidi-Hou.

C'est en souvenir de l'ancêtre que les princes de cette famille poudraient leur laine frisée. C'est dans leur case que se conservaient les reliques, oubliées par lui le jour où il fut enlevé par les dieux, ses collègues : savoir le peigne fin dont il relevait sa chevelure soyeuse, et un exemplaire des œuvres de M. de la Harpe, d'abord relié en veau, puis recouvert en peau humaine. Aux jours de grande cérémonie, on y mettait des fleurs et on brûlait des plantes aromatiques devant ces fétiches. Les dévots venaient même y égorger des oiseaux de différentes espèces, dont le plumage bariolé déco-

1. L'histoire de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint de Lavenette a réjoui tous les enfants d'autrefois : que nos jeunes lecteurs le demandent plutôt à leurs parents.



rait la case, tandis que la chair réconfortait l'estomac sacré de Tidi-Hou, fils des dieux.

Or, c'était précisément de ce côté que le zéphyr et le chameau portaient Rosita et sa fortune. La flamme verte flottait au vent et la muse jetait des cris désespérés.

Alors Tidi-Hou, fils des dieux, rassembla ses guerriers et parla.

Il était éloquent. Il avait été, dans sa jeunesse, à l'école des *filz de chefs*, fondée par le général Faidherbe à Saint-Louis, cette école qui est destinée à instruire à la française les otages que nous confient — bon gré mal gré — nos alliés de toutes les couleurs. Aussi Tidi-Hou, nourri dans les principes de cette éloquence qui nous a donné Mirabeau, Tidi-Hou avait le don de la parole, et les abeilles de l'Hymette voltigeaient sur ses lèvres.

Donc Tidi-Hou parla ainsi :

« Tenez-vous, fils du désert, à nous unir à jamais à nos frères de France? Les esprits invoqués se laissent toucher par nos dons; la puissance vient à nous. L'âme divine de mes pères parle en moi : elle me dit que le chef blanc qui s'est rendu maître de Tombouctou



au nom de la puissante République, reine de France, a reçu, par le dernier convoi, sa fille et sa sœur, qu'il donnera comme épouses aux rois de ce pays qui sauront s'en montrer dignes. Et maintenant, voyez là-bas, sur ce chameau rapide, cette femme éperdue : c'est l'épouse blanche que me destine le dieu, mon ancêtre. Elle vient à nous, et cette fille des esprits chantera dans ma case, cuira mon poisson, moudra mon grain et me lavera les pieds. »

Quel succès eut ce discours, on se l'imaginerait difficilement. Une heure ne s'était pas écoulée, que la pauvre Rosita, descendue bon gré mal gré de son mehari, entraînée dans la case royale avec autant d'énergie que de salamales et de marques de respect, entourée et ahurie par les négrillons enchantés, entendait l'imposant Tidi-Hou lui dire en mauvais français :

« Tu es à moi, Fleur d'Occident; demain les sorciers viendront pour la cérémonie nuptiale ! »

... Qui peut sonder les mystères d'un cœur de vieille fille ? Cet enlèvement, ces fiançailles au désert, cet accueil chaleureux, tout cela, jusqu'aux négrillons, avait eu le privilège de



faire vibrer la corde romanesque, si puissante dans l'âme de M<sup>lle</sup> Rosita. L'aventure n'était point banale, et ce grand nègre élancé, distingué même dans son singulier bariolage, respecté aveuglément par les autres, ne lui semblait point un époux si méprisable : pour être reine, on peut sans honte transiger sur une question de couleur. Et d'ailleurs « un nègre, c'est un brun qui a eu le courage de continuer son chemin ».

Bref, M<sup>lle</sup> Rosita Verduron, après une nuit de réflexions, ne chercha pas plus à fuir qu'à résister. Le lendemain, avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas, elle devint irrévocablement la reine Ro-si-ta Tidi-Ha, et en fut ravie, se réservant, bien entendu, de faire ratifier plus tard son mariage par les autorités françaises. Par un rare bonheur, un missionnaire irlandais, allant au Nord, se trouvait de passage par là ; il bénit ces noces étranges sans trop d'étonnement, — il en avait vu bien d'autres, et ne pouvait douter que la fiancée fût majeure.

Ce fut une belle cérémonie. Je ne veux pas entrer dans les détails du festin, où toute la



tribu se régala de queues de mouton et s'abreuva de *raki*. Hommes et femmes roulèrent avec ensemble sous les tables qu'ils n'avaient pas, et Tidi-Hou se grisa royalement. Puis, lorsque l'on n'eut plus rien à manger et plus guère à boire, des danses de caractère terminèrent la fête. Pendant que la tribu, sous les palmiers, au grand air du désert, se livrait à d'effroyables bamboulas, Tidi-Hou et ses nobles, réunis dans la case royale, fumant d'innombrables pipes et crachant dans des récipients que des femmes esclaves tenaient sous leurs augustes nez, Tidi-Hou et sa cour assistaient à un plus austère spectacle.

Le roi, désireux de faire valoir son épouse, l'avait priée de faire connaître à ses hôtes les danses européennes. Celle-ci, bien qu'un peu gênée par les oripeaux royaux qu'on avait ajustés par-dessus ses vêtements — témoignage de son auguste origine, — celle-ci ne songea pas un instant à se dérober.

Et, agitant avec une grâce mignarde une écharpe brodée d'or, la « jeune reine » essaya la valse à trois temps au milieu du cercle des fumeurs.



Puis, la valse finie, elle dut passer à la polka, puis à la gigue; enfin le quadrille des lanciers, dansé en *dame seule*, eut un immense succès. Le roi, transporté d'admiration pour sa nouvelle épouse, prit une poignée de confitures de dattes dans ses augustes mains et la lui tendit noblement. Cette marque d'intérêt étonna d'abord la reine, mais elle prit bravement son parti, et, jugeant qu'il fallait respecter les usages de sa nouvelle patrie, elle mangea les confitures.

Elle pensait alors pouvoir se reposer, car elle était un peu essoufflée : l'habitude lui manquait des exercices chorégraphiques aussi précipités. Mais Tidi-Hou, fils des dieux, en jugeait autrement; il lui fit tendre la *derbouka* par un des négrillons, en l'invitant à chanter.

La forme de l'instrument l'étonna encore; elle crut qu'après les confitures on lui offrait à boire. Mais elle se ressouvint vaguement de la cruche à musique chère aux pays d'Orient, et improvisa une danse d'ours qui dut donner à sa cour crépue une singulière idée de la mélodie française. Puis, d'une voix quelque peu usée, elle commença la romance connue de « Marlborough s'en va-t-en guerre ».

Marlborough, avec son refrain oriental, retour des croisades, eut tout le succès qu'il méritait.



Rosita dut passer de la valse à la polka.

Tidi-Hou dodelinait de la tête en mesure, les négrillons reprenaient en chœur : « miron-ton,



mirontaine » ; les conseillers d'État crachaient au nez de leurs femmes par distraction. Et, lorsque ce fut fini, Sa Majesté, sans se départir de sa dignité, murmura un grave : *Encore !* et fit rapporter de l'eau-de-vie.

La pauvre Rosita, qui n'en pouvait plus, essaya une des romances de sa jeunesse :

« Petite fleur des bois,  
Toujours, toujours cachée... »

Mais cela réussit beaucoup moins que Marlborough, et son royal époux l'interrompit au milieu par un :

« Changez ! » fort imposant.

Haletante, et commençant à trouver que son diadème recélait des épines, elle entreprit la triste odyssée du petit navire

« ... qui n'avait ja... ja... jamais navigué... »

Cette fois ce fut de l'enthousiasme. Ceux des ministres qui comprenaient quelques mots de français saisirent le sens de l'histoire et furent charmés d'apprendre que les blancs se mangeaient aussi entre eux. Aussi, dès que l'épousée ralentissait, un retentissant : « encore ! » dit en

chœur, la forçait à recommencer... Las! elle dut répéter, pendant deux heures et cinquante-deux minutes, la lamentable histoire du petit mousse, si bien que la voix lui manqua à la fin tout d'un coup et qu'elle tomba épuisée sur le sol.

« *Bono! bono!* » disait paternellement Tidi-Hou, fils des dieux.

Et, dans sa tendre sollicitude, il lui fit apporter du lait de chamelle aigri délayé avec des confitures de roses et de l'eau-de-vie de palmes.





## XII

### LA TOILETTE DE CHRYSÉIS

Chryséis rêvait qu'elle allait, escortée par le régiment tout entier, recevoir la grande médaille de la Société de Géographie « pour ses travaux et ses efforts en vue de l'avancement de la science en Afrique », lorsqu'un grand diable de nègre, qui riait jusqu'aux oreilles à l'idée de la bonne farce qu'il allait faire, la réveilla d'un coup de pied magistral.

Elle se dressa furieuse : le procédé était choquant, il est vrai. Mais elle n'eut pas le temps de s'en formaliser ; le nègre, de plus en plus joyeux, coupa ses liens, la mit debout comme on met un sac de pommes de terre, et, la pre-

nant rudement par le poignet, la traîna vers la tente du cheik.

Celui-ci n'était pas là. Mais, en revanche, dame Aouka présidait une réunion aussi nom-



Chryséis au milieu des dames de la tribu.

breuse que choisie, formée des dames nobles de la tribu.

Il y avait là de jeunes et belles femmes, un enfant dans les bras; il y en avait d'imposantes chargées de bijoux; il y avait d'horribles ma-



trones, vieilles, aux traits déformés, hideuses autant qu'étaient ravissantes les jeunes *hanoums* qui riaient à leur baby. Mais toutes, jeunes, vieilles, mûres, accueillirent la Française par un même gloussement de joie : elles semblaient se promettre en sa personne une intéressante distraction.

Derrière Aouka, debout, attentive au moindre signe, se tenait une petite esclave blanche, frêle, pâle et un peu triste, qui n'avait guère d'autre beauté que ses yeux noirs très doux. Elle souriait affectueusement à Chryséis, et joignait les mains comme pour lui recommander la patience. C'était Merced.

Mais déjà la kadine avait fait approcher Chryséis. Sans lui parler, mais en communiquant ses réflexions à ses amies, comme s'il se fût agi d'un animal ou d'une chose, elle la fit tourner et retourner ; elle releva ses manches et lui tâta les bras ; elle lui fit ôter ses bottines et ses bas, tâta aussi ses chevilles fines, et rit en voyant avec quelle grimace de douleur la fillette posait ses pieds nus sur le sable. Puis elle plongea les doigts dans les cheveux dorés de l'enfant qui ressemblaient aux siens, les

releva, les laissa retomber, les soupesa, les flaira, tout en parlant avec volubilité. Jugez, pendant ce temps, de l'exaspération de Catherine, qui ne pouvait souffrir qu'on la touchât, ni surtout qu'on touchât ses cheveux, quasi sacrés à ses yeux. Mais ni ses protestations, ni sa résistance ne semblaient parvenir jusqu'à sa maîtresse, qui s'intéressait décidément beaucoup à l'étude qu'elle faisait.

A la fin Aouka appela deux de ses amies, qui, à leur tour et avec elle, relevèrent les manches de la captive et s'assurèrent de la force de ses biceps. Les cheveux ne furent pas oubliés dans l'examen, et, avec force exclamations mystérieuses, on les compara à ceux d'Aouka.

Puis, après ces deux dames, le tour passa à d'autres et Chryséis exaspérée subit ainsi le cercle complet. Une vieille, noire et horrible, lui mit les doigts dans la bouche pour tâter ses dents. De rage, la petite la mordit. Mais elle reçut en échange un magnifique soufflet, et elle constata avec amertume que c'était le troisième depuis la veille au soir : c'était trois de plus qu'en toute sa vie !

Elle avait donc les nerfs passablement tendus



quand elle revint devant Aouka. Elle n'était cependant qu'au début de ses épreuves : la jeune femme l'attira près d'elle, et, en un tour de main, lui enleva ses boutons d'oreille : Chryséis, en effet, avait les oreilles percées. Je ne sais si la femme du cheik s'y prit maladroitement ou si elle y alla trop vite, mais il y eut une goutte de sang sur la collerette et Catherine jeta un cri aigu.

Et elle compta son quatrième affront. Ceux d'Aouka étaient très raides, je crois l'avoir dit.

Alors Catherine se tut, jurant bien de ne rien dire de plus, quoi qu'il pût lui arriver. Vous voyez que la crainte du Seigneur est bien réellement le commencement de la sagesse. — Seulement elle voulut remettre ses bas. Aouka se mit à rire : — songez quelle prétention ! des bas à une esclave ! — et d'un coup de son petit pied chaussé de babouches brodées d'or, elle envoya bas et bottines hors de la tente ouverte. Là, le nègre qui veillait les prit en riant de plus belle, et les porta soigneusement au feu qui faisait cuire le couscoussou.

Chryséis s'était redressée, cramoisie de colère : cependant elle ne dit rien. C'était très

beau, et je pense que Merced en conçut une sincère admiration.

Alors Aouka ordonna que l'on fit la toilette de la nouvelle esclave, qui allait entrer immédiatement en fonctions. Et ces dames se partagèrent les dépouilles de la Française. L'une eut le jupon de soie garni de dentelles; l'autre, la petite montre ornée de perles. La vieille de tout à l'heure — peut-être la reine mère — prit le corsage de batiste rose qu'elle endossa, ô horreur! immédiatement. Toute la fine lingerie, toute la coquette parure de la fillette y passa; en dépit de ses résolutions de fraîche date, elle voulut résister, crier, se débattre : la matraque, cette fois, eut raison d'elle. Et lorsque, dépouillée de ses hardes, couverte de guenilles sans nom, qui avaient passé d'une négresse à l'autre pendant bien des saisons, humiliée, battue, contusionnée, Chryséis tomba sur le sol en sanglotant nerveusement, Aouka donna un ordre qui fit pâlir Merced.

« O maîtresse! murmura-t-elle.

— Quoi? fit hautainement la jeune femme en se retournant, le regard foudroyant.

— Ayez pitié d'elle, je vous supplie!



— De quoi se mêle l'esclave? répliqua la femme du cheik en tournant le dos à Merced. Ah! voici Fatoum! ce sera vite fait. »

Une vieille femme arrivait, clopin-clopant, portant les énormes cisailles avec lesquelles on coupe, la seconde année, le poil des jeunes chameaux. Un rire joyeux l'accueillit dans le cercle, et Merced détourna les yeux. Alors Fatoum s'agenouilla devant Chryséis qui pleurait toujours par terre, saisit d'une main le lourd flot d'or de ses cheveux, et de l'autre, maniant la cisaille, trancha tout net.

Un cri, ou plutôt un rugissement de bête fauve, répondit au coup de ciseaux. La fillette se roulait sur le sol en proie à une horrible attaque de nerfs, tandis qu'Aouka dédaigneuse, secouant la toison blonde que Fatoum lui avait remise, disait à ses amies :

« Il serait beau qu'on vît sur la tête d'une esclave une chevelure semblable à la mienne! »

. . . . .

Et si, un peu plus tard, vers l'heure du repas du soir, M<sup>lle</sup> Rosita eût passé par là, elle fût sans doute restée bouche bée au spectacle qu'offrait la cuisine du goum.

Tandis que Merced roulait habilement dans ses mains les boulettes de farine qui entrent



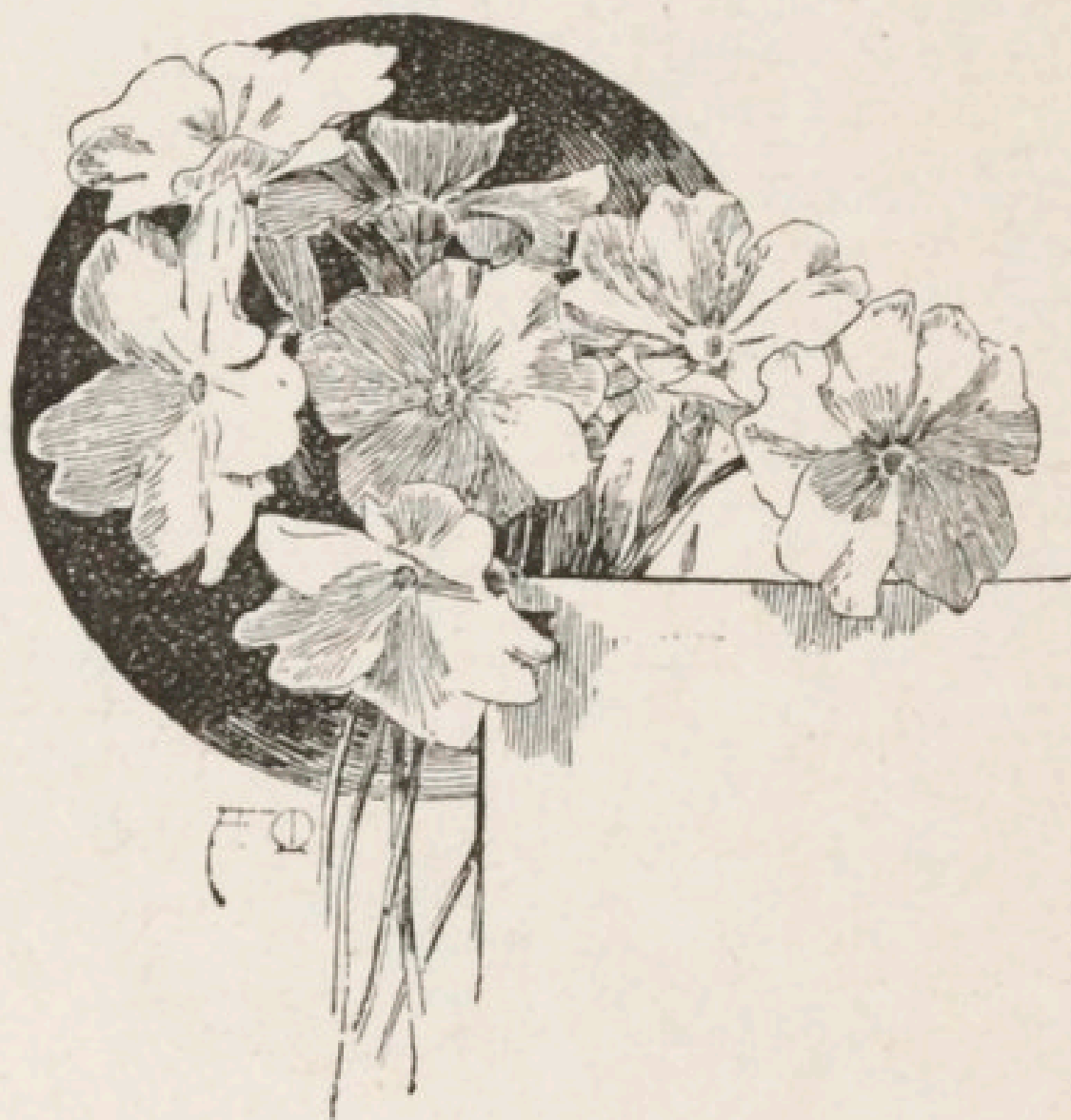
Une vieille arrivait, portant d'énormes cisailles.

dans la confection du couscoussou, M<sup>lle</sup> Verduron, la future académicienne, cheveux courts, pieds nus et en guenilles, s'exerçait, après avoir



gâché une quantité notable de farine, à casser des brindilles pour allumer le feu, qu'elle aurait à alimenter ensuite avec de la fiente de chameau desséchée.

Et elle ne murmurait pas, je vous assure. Elle avait faim, n'ayant pas déjeuné, et tenait à gagner son souper.



### XIII

#### LETTRE DE FAIRE PART

Le colonel passait devant les deux sergents qui déambulaient ensemble dans la grand'rue de Tombouctou. Il leur rendit distraitement leur salut, et continua son chemin vers son logis, la tête baissée, le regard morne.

« Ce qu'il est changé, notre pauvre colonel ! fit Jubier tout attendri en le suivant des yeux.

— Dame ! mon vieux, c'est qu'il y a de quoi ! La demoiselle et la tante le même jour ! Sans compter Djaoud, encore, la pauvre bête !

— Oui, ça, c'est une perte *conséquente*, répondit Jubier. Mais pour la tante, tu sais, je crois pas que c'est son évanouissement qui a fait maigrir le colonel.



— Au contraire, ricana le sceptique Gobain, ça l'a peut-être aidé à digérer l'autre. »

Jubier rit sans répondre, et continua :

« Non, le pire, vois-tu, c'est la pauvre demoiselle. Ce n'est pas qu'elle était bien commode, au fond ; et puis, vois-tu, une femme qui ne sait pas raccommoder son cotillon, faut pas m'en parler. Mais elle savait si bien commander ! un amour de petit officier, quoi ! Et puis, enfin, c'est sa fille, au colonel, et il peut bien y tenir ; il n'en a pas de rechange...

— Sans compter qu'avec la consigne, qui n'est pas drôle, il ne peut pas bouger d'ici pour la chercher ; il faut se contenter de faire battre la campagne aux environs, où il n'y a rien, naturellement.

— C'est cela qui doit être dur ! murmura le sergent tout pensif. Pas le droit de faire un pas hors d'ici, et sa fille qu'on lui tue peut-être là, tout près !... »

Oui, c'était dur, bien dur.

Le colonel était rentré chez lui. Les deux coudes sur la table, il cachait son mâle visage dans ses mains, et des larmes de désespoir filtraient brûlantes entre ses doigts.

Où était-elle, maintenant, sa pauvre Catherine, sa chère petite fille, son enfant adorée et choyée? Esclave ou morte? Et lequel des deux destins son cœur de père appréhendait-il le plus pour elle?

« Ma fille ! Ma fille !... »

Et il la revoyait toute petite, lorsque sa femme tant aimée la lui recommandait en mourant. Qu'elle était mignonne et câline, alors ! Pourquoi l'avait-il laissée à Rosita ? Sans elle, qui avait mal élevé la chérie, qui lui avait faussé le jugement, pareil malheur ne serait jamais arrivé.

Et pourtant !... avait-il bien le droit de parler ainsi de la sœur dévouée qui avait, disait-elle, renoncé au mariage pour se sacrifier à l'orpheline, qui lui avait voué tout ce qui lui restait de jeunesse et de force, et qui, si elle l'avait mal aimée, l'avait du moins aimée uniquement, en renonçant pour elle à un foyer, à une famille, à tout ce qui fait que la vie est douce ? Pouvait-il nourrir une pensée de rancune contre la pauvre femme perdue, elle aussi, dans le désert immense, morte peut-être de terreur, de faim, de soif, sans avoir pu descendre de sa monture



affolée?... Non, il était un ingrat, un mauvais frère...

Mais cette inaction, cette immobilité le rendaient fou!... Ah! quelle torture! D'atroces tentations lui venaient, et il ne savait plus s'il pourrait toujours leur résister... Partir! oh! partir!... tout laisser, tout abandonner, désertier le drapeau, mais courir là-bas, dans l'est, à la recherche de l'enfant perdue!

Il fut réveillé soudain de son amère rêverie. Un grand remue-ménage se fit au dehors, et le brossier de M. Verduron entra en coup de vent, sans dire gare, ce qui était contraire à tous les règlements :

« Mon colonel! mon colonel! si vous saviez ce qui arrive! »

M. Verduron fut debout d'un seul bond :

« Des nouvelles?

— Djaoud, mon colonel! Djaoud qui revient!... Et toute une ambassade nègre, conduite par un sorcier qui tient comme qui dirait une lettre! »

Et en effet un cortège multicolore se déployait en demi-cercle devant le palais lézardé que le colonel avait choisi pour sa demeure. Les guerriers étaient peints de leurs couleurs de

fête ; les plumes les plus nobles et les plus variées se balançaient avec grâce sur leurs têtes laineuses : d'invraisemblables anneaux s'entrechoquaient au bout de leur nez ; et le sorcier, monté sur Djaoud, coiffé d'un bonnet conique et couvert d'un manteau de plumes de perroquet, tenait une enveloppe immense fermée par plusieurs énormes pains à cacheter de différentes couleurs, comme ceux que les belles du pays appliquent en guise de mouches sur leurs fronts d'ébène.

Le colonel, debout devant sa porte, ouvrait des yeux dilatés par l'étonnement. Le sorcier descendit de sa monture, s'inclina trois fois jusqu'à terre, et à la troisième lui tendit le pli si généreusement cacheté.

D'un coup d'œil, M. Verduron reconnut l'écriture de sa sœur, et fit sauter les pains à cacheter avec une hâte facile à comprendre. Il déploya une immense feuille de papier, dans laquelle il put reconnaître l'envers d'une image d'Épinal racontant les aventures du prince Mirliton. Il ne s'arrêta point à cette histoire, qu'il connaissait, du reste, et lut la stupéfiante épître que voici :



*Du palais de Tidi-Hou, fils des dieux et roi des Bambaras, ce sixième jour de la lune.*

*De la reine Rosita Tidi-Ha au colonel Sidi Verduron, représentant de la puissante République française à Tombouctou, son noble frère.*

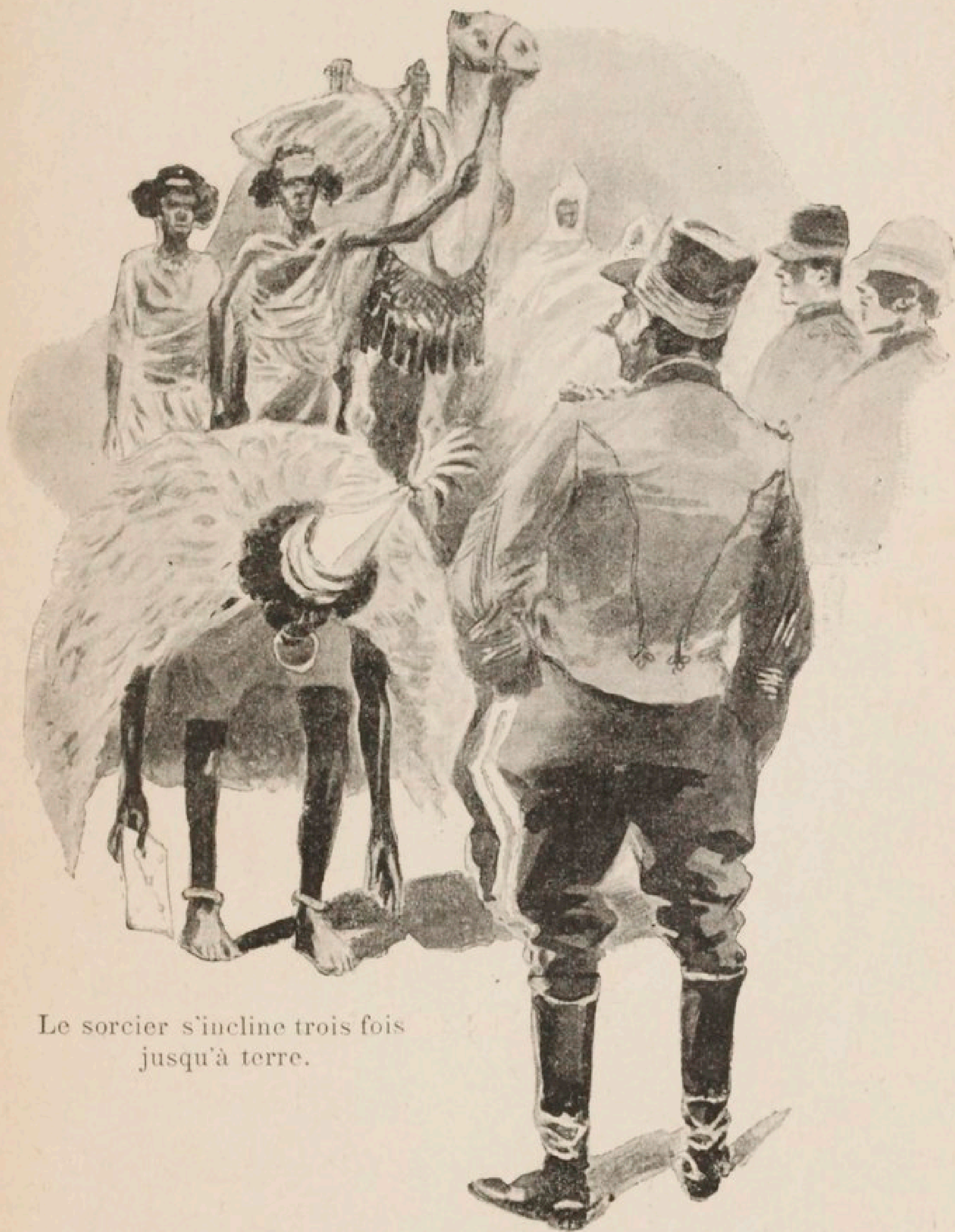
« Mon bien-aimé Sigisbert,

« Je ne veux pas qu'une autre plume que la mienne vous apprenne le grand changement qui s'est produit dans mon obscure existence. Moi aussi, faible femme, vouée jusqu'ici dans le silence au culte des Muses, moi aussi je suis destinée à servir la noble cause de la politique coloniale et à rallier à la France les peuplades malveillantes... »

« C'est encore plus embrouillé que d'habitude, marmotta le colonel en reprenant haleine. Enfin elle est vivante, c'est l'essentiel. »

« En cherchant ma bien-aimée nièce — que vous avez retrouvée sans doute et dont j'ai fort regretté l'absence auprès de moi en un jour bien doux et bien solennel — j'ai été accueillie comme un céleste esprit par une nation amie de notre mère patrie. Là, le roi Tidi-Hou, un

noble descendant de l'immortel Toussaint de Lavenette, m'a offert l'alliance de son peuple



Le sorcier s'incline trois fois jusqu'à terre.

pour la France en échange de ma main »

« De sa main!... C'est complet! »



Le colonel, suffoqué, se laissa tomber sur la borne placée devant sa porte.

« Pouvais-je refuser? changer peut-être en un dépit dangereux l'attachement d'un prince qui se donnait à nous? Car, mon frère, qui sait où l'eût poussé le désespoir?... Que vous dirai-je enfin?... Que dire? La couronne de laurier des Muses s'est inclinée sous le poids du diadème royal; je suis l'épouse de Tidi-Hou, qui envoie à son frère de France et à notre nièce Chryséis nos présents de noces.

« Mais croyez-le bien, mon frère : mon cœur ne sait pas changer. Si haute que soit la situation où me place la main de Dieu, reine puissante et adorée, ou simple jeune fille, je reste pour vous la sœur dévouée dont vous avez pu si souvent apprécier la tendresse.

« ROSITA TIDI-HA,  
belle-fille des dieux.

*P.-S.* — « Mon bonheur veut que, tout en entrant dans la case de mon époux, mon cœur maternel trouve où verser les trésors qu'il renferme. J'ai treize adorables beaux-fils et belles-filles de trois à douze ans. J'ai commencé leur

éducation qui me paraît avoir laissé beaucoup à désirer jusqu'à présent. Je serai heureuse de vous les présenter, ainsi qu'à ma nièce, leur cousine, qu'ils souhaitent passionnément connaître. »

« Ah ! par exemple !... ah ! par exemple !... m'achonnait le colonel, cela passe les bornes !... Je lui ai toujours cru la tête fêlée, mais pas à ce point-là ! »

Et tout à coup prenant son parti :

« Et pourquoi tant me préoccuper, après tout ? fit-il. Elle est majeure, et je n'ai pas la responsabilité de ses actions. Du moment où elle est vivante, reine, épouse, belle-mère de treize négrillons, le tout en vingt-quatre heures, et enchantée par-dessus le marché, je serais bien fou de m'en casser la tête !... Je n'ai plus à penser qu'à toi, ma pauvre petite Catherine, ma chérie, tout ce qui me reste au monde... Ah ! si seulement... »

Il n'acheva pas, mais secouant énergiquement la tête, il appela. Ses ordres donnés pour qu'on sustentât et surtout qu'on désaltérât l'ambassade (il fait si chaud, là-bas !), il répondit à sa royale sœur :



« Ma chère Rosita,

« Permets-moi de te féliciter bien sincèrement de ton rapide avancement. Par malheur, je suis obligé de t'apprendre que je suis toujours sans nouvelles de ma pauvre Catherine. Parles-en, je te prie, à mon royal beau-frère, et demande-lui de me rendre l'inappréciable service de s'en informer chez les peuplades voisines.

« Tu comprendras, ma bonne Rose, que dans ces tristes circonstances je n'aie pas le cœur de t'en dire plus long. Je remercie mon illustre frère des précieux cadeaux qu'il m'envoie, et je charge ses ambassadeurs de tout ce que tu as apporté de France : j'espère que cela te sera remis fidèlement.

« Ton frère affectionné,

« Sigisbert VERDURON. »

« Où est le lieutenant Rozel ?

— Présent, mon colonel.

— Prenez quelques hommes avec vous, et faites débarrasser votre appartement de tout ce qui est personnel à ma sœur ; elle est en sûreté, et souhaite rester où elle a été accueillie.

— Chez ces gens-là? » demanda le lieutenant stupéfait, sans penser, dans son étonnement, qu'il questionnait son chef.

Celui-ci se mordit les lèvres, et s'abstenant de répondre à cette demande indiscrete, continua :

« Cette ambassade lui fera parvenir ses bagages. Mais comme je n'ai pas grande confiance en ces noirs, veillez à tout, lieutenant, et ne laissez toucher à rien de ce qui appartient à ma fille. »

Les ordres furent religieusement exécutés. Le lendemain, les messagers nègres quittaient Tombouctou, emportant en triomphe le trousseau et surtout la guitare de leur reine. Mais très fiers de l'alliance qu'ils venaient de conclure, enchantés de l'accueil qui leur avait été fait, les ambassadeurs avaient divulgué le secret de leur mission. Si bien que toute la garnison savait maintenant que le colonel Verduron avait pour beau-frère Tidi-Hou, fils des dieux, et que ses nouveaux alliés le décoraient du titre enviable de « Source d'eau-de-vie du désert ».



## XIV

### CHRYSÉIS COUTURIÈRE

Et M<sup>lle</sup> Verduron jeune continuait à étudier — de près — la cuisine arabe et les mœurs des Libyo-Punico-Vandalo... Touareg. Et, si ses connaissances ethnographiques, culinaires, ancillaires et autres ne progressaient pas, ce n'était pas la faute de ses maîtres.

Pauvre Catherine ! Où était-elle, la jolie petite maison de Passy ? Où était-elle, la chambre rose, si gentiment capitonnée ? Et où était Annette, la petite femme de chambre, qui savait si bien « se dépêcher » d'exécuter les ordres de Mademoiselle ?

Qui l'eût reconnue d'ailleurs, aujourd'hui, « Mademoiselle », dans l'état où l'avaient réduite

quelques semaines d'esclavage ? Oui, cette grande fillette pâle et maigre, au regard mauvais toujours révolté, à la bouche crispée par un rictus sauvage, aux cheveux courts en désordre couvrant son front baissé de leurs mèches inégales, cette fillette aux pieds nus, en haillons sans couleur, qui peinait pour retirer de la fontaine ses deux grandes jarres pleines d'eau, c'était Chryséis, la coquette Chryséis, l'élève chérie de tante Rosita.

... Elle fit encore un effort, en soulevant à deux mains la seconde jarre... Non, c'était trop lourd, décidément.

« Je ne peux pas, non, je ne peux pas ! murmura-t-elle. Ils me battront s'ils veulent. »

Et elle se laissa tomber sur l'herbe qui bordait la source, à côté des lourdes amphores. Là, accroupie, la tête entourée de ses deux bras pour parer les coups les plus violents, elle attendit que Dadouk, le grand nègre d'Aouka, vînt la chercher, matraque en main.

« Qu'as-tu, ma pauvre Catherine ? » fit la douce voix de Merced tout près d'elle.

L'autre releva ses yeux sauvages, et brusquement :



« J'ai que je ne peux pas porter cela. Laisse-moi toute seule : tu attraperais ta part de la distribution ; c'est inutile.

— Te laisser ? pas du tout. Allons, un peu de courage, petite amie : relève-toi, nous en viendrons à bout à nous deux. Vite, voilà Dadouk, là-bas.

— Je me moque de Dadouk. »

Et Chryséis se roula de nouveau en peloton. Merced haussa doucement les épaules, et souleva la jarre. Elle était moins forte, mais plus adroite que sa compagne...

« Veux-tu m'aider, Catherine ? je ne peux pas toute seule.

— Je le pense bien ! s'écria Chryséis avec impétuosité en se déroulant vivement. Comment peux-tu seulement essayer ? Je t'ai toujours dit que tu n'étais qu'une sotte.

— Je le sais bien », dit humblement l'Espagnole.

Mais elle souriait imperceptiblement, d'un sourire plein de tendre et fine malice. Chryséis avait enlevé la jarre d'un bras vigoureux, l'avait chargée sur sa propre épaule, et, de la main restée libre, soutenait l'autre, moins grande, sur



celle de Merced. La patiente petite fille avait atteint son but, et fait faire à sa compagne le



Chryséis soutenait la jarre sur l'épaule de Merced.

travail qu'elle refusait tout à l'heure.

« Il y a de la farine à préparer et du pain à



faire : que préfères-tu ? » dit-elle tout en cheminant vers la tente d'Aouka.

« Je ne peux pas faire le pain, dit Chryséis, je n'en ai pas l'habitude ; ces travaux-là sont faits pour toi. Je broierai le grain. »

Merced hésita. Ce qu'elle avait à dire était comme un cocon de soie : elle n'en trouvait pas le bout. Enfin elle se risqua :

« La dernière fois, Aouka a trouvé le pain trop grossier. Pourrais-tu faire la farine plus fine ?

— Aouka?... et que m'importe ce que dit Aouka?... Je ferai comme il me plaira.

— Ou comme tu pourras », se dit à part Merced. Et tout haut : « Tu as raison : je ne dis que des sottises. C'est que je n'avais pas eu à souper, l'autre fois.

— Pourquoi ?

— A cause du pain... »

Chryséis ne répondit rien, et Merced n'insista pas. Elle savait bien que le grain était semé et germerait. La chère fillette avait su prendre sa revêche compagne de la seule manière qui fût possible ; et si sa tendre affection, qui lui épargnait les plus durs travaux et la sauvait parfois



des mauvais traitements, n'avait pas encore trouvé le chemin du cœur de la Française, si Chryséis ne savait pas encore ce que c'est qu'aimer les autres et se dévouer pour eux, du moins faisait-elle quelquefois pour Merced ce qu'elle n'eût fait ni pour menaces, ni pour coups.

L'aimait-elle, cependant? Pas encore. L'affection implique l'oubli de soi-même, et elle n'en était pas là. Aimer une petite fille ignorante et misérable, une esclave, n'était d'ailleurs pas chose digne d'elle. Seulement, à défaut de l'amitié, qui ne pouvait germer encore dans un cœur trop aride, un sentiment de justice, inné dans une âme au fond très droite, la forçait à rendre à Merced, quand elle le pouvait, service pour service. Le rendait-elle gracieusement? Cela, c'est autre chose.

Elles entraient sous la tente d'Aouka. Là était pour Chryséis l'épine la plus aiguë de son fagot. Aouka l'avait prise en grippe dès la première heure, et, dès la première heure, Chryséis le lui avait rendu : simple assaut de bons sentiments. Or, entre ces deux natures altières, d'orgueil égal, dont l'une commandait, dont



l'autre était forcée d'obéir, c'étaient des chocs continuels, où la jeune femme déployait une rare habileté pour frapper aux endroits sensibles, et qui laissaient toujours Chryséis plus meurtrie et plus exaspérée.

« Cette paresseuse ne peut porter deux jarres toute seule? dit la kadine du plus loin qu'elle les aperçut. Elle est assez lâche pour se faire aider par de plus faibles qu'elle? Je savais bien que les Français n'étaient pas même bons à faire des esclaves! »

Les yeux de Chryséis brillèrent de colère, et elle fit un pas en avant, les poings serrés.

« Pour sûr! dit-elle. C'est bon pour vous autres, ce métier-là! »

Aouka devint blanche, leva la main... et Merced reçut le coup.

« Lâche! cria Aouka, triple lâche! elle laisse battre Merced pour elle!

— Toi, je t'étranglerai un jour! » fit en français Chryséis qui suffoquait de colère.

(Vous savez que c'était son idée fixe.)

Et, prenant Merced par la taille, elle la fit pivoter sur elle-même et se mit devant, bravant la maîtresse.



« Tiens ! frappe donc ! disait-elle toute crispée, frappe ! voilà de la chair française !... Mais frappe donc, Aouka ! les Français ne sont pas même bons à faire des esclaves ! »

Mais Aouka n'avait plus envie de frapper. Elle riait, et c'était bien pis pour Catherine.

« Tiens ! dit-elle en lui jetant un riche manteau de laine, j'ai compassion de ta faiblesse. Borde mon manteau avec ce galon d'or ; Merced fera ta besogne. Assieds-toi ici, sur ce tapis, et travaille devant moi. Hors d'ici, Merced ! »

L'Espagnole était déjà loin — heureuse des rudes travaux qui allaient lui incomber, et se réjouissant pour sa compagne de cet adoucissement — que Chryséis était encore hébétée sur son tapis, le manteau sur les genoux, sans savoir par quel bout s'y prendre.

Vous souvient-il qu'au témoignage d'Annette, elle n'eût pas su recoudre un bouton ? Vous souvient-il qu'en une circonstance récente et fatale, la jupe de batiste n'avait trouvé un secours réparateur que dans la grosse aiguille du sergent ?

Hélas ! hélas !... O mœurs des peuples libyo-punico-romano-vandalo-arabo-sahariens ! que



vous êtes dures à qui doit vous étudier de près, à qui ne s'y est pas préparé par un entraînement suffisant!

Aouka était sortie; elle avait laissé la petite Française méditer sur les vicissitudes de sa destinée et sur la manière de coudre un galon d'or, à points perdus, au bord d'un manteau de cérémonie. Catherine essayait cependant, je dois le dire; elle essayait en conscience. Elle avait, après plusieurs essais infructueux, réussi à enfiler son aiguille. Puis elle fit à son fil un énorme nœud, comme en font les toutes petites filles, c'est-à-dire en nouant son fil comme on noue la ficelle d'un paquet.

Ce travail préliminaire accompli, elle fit un ouf! de fatigue, releva ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, et commença d'examiner sérieusement son ouvrage. Sans se laisser arrêter par de vaines considérations, elle prit bravement le galon par un bout et le posa tel quel sur le bord du manteau, sans plus se préoccuper du point par où elle commençait que de l'endroit ou de l'envers de la bordure et du vêtement. Puis, la conscience pure, elle se mit en devoir de coudre.



Seulement elle avait oublié de se laver les mains, que ses divers travaux de cuisine ne contribuaient pas à blanchir. De plus, les exercices variés et inaccoutumés auxquels elle venait de se livrer, joints à la chaleur, la faisaient suer sang et eau. Hélas ! hélas !

Quand Aouka revint, elle trouva Chryséis le nez baissé sur son ouvrage, tirant l'aiguille avec une telle application qu'elle en faisait la moue. La kadine en conclut que sa servante était tout à fait dans son élément, et s'en préoccupa d'autant moins que Sidi el-Hadj venait d'entrer, revenant de la chasse.

« Trois gazelles et des oiseaux, femme, dit-il avec bonne humeur ; nous n'avons pas perdu notre matinée.

— N'es-tu point fatigué, cher seigneur ? dit affectueusement la jeune femme. Veux-tu que les esclaves te lavent les pieds ?

— Non, inutile. » Et riant : « Mon mehari en aurait plus besoin que moi... Les lévriers, eux, meurent de faim ; je n'ai rien voulu leur donner avant que nous fussions de retour : écoute-les hurler. »



## XV

### CHRYSÉIS PALEFRENIER ET VALET DE CHIENS

Des aboiements sauvages retentissaient dans l'oasis. Catherine, qui avait des slouguis une peur horrible, frissonna, et baissa encore plus la tête sur le malheureux manteau qu'elle détériorait.

« Je vais y envoyer Dadouk, fit Aouka en se levant avec empressement.

— Non, tout à l'heure; il vaut mieux qu'ils aient moins chaud... Outre notre chasse, nous avons encore fait de bonne, mais fatigante besogne, continua le cheik.

— Quoi donc?



— Nous avions emmené les heugs<sup>1</sup> pour les habituer à trotter. Oh ! les révoltés ! les vaillantes bêtes ! »

Aouka riait :

« Ils sont difficiles ?

— Tu ne peux pas te l'imaginer. Il n'y a point de cabrioles, de ruades, de passades qu'ils n'aient faites. Sans l'anneau de servitude, on ne les dompterait jamais. Mais que fait là cette petite ?

— Elle garnit d'or le beau manteau dont tu m'as fait cadeau hier. Ici, Catherine ! »

La fillette sursauta. Elle n'était plus du tout à la situation ; comme il lui arrivait toutes les fois que son travail était purement mécanique, Chryséis redevenue Chryséis enfourchait son dada et revenait au galop à ses chères études. En ce moment, elle développait *in petto* sa thèse favorite, fruit de la découverte qu'elle avait faite la nuit de son enlèvement : « comme

1. Les *heugs* sont les jeunes mehara que l'on commence à dresser. Jusqu'à un an, l'animal est un *bou-kuetâ* et vit libre sans quitter sa mère. Puis il devient un *heug* ; on passe dans sa narine, que l'on perce, un anneau où s'attache la corde qui servira pour le conduire : l'extrême sensibilité du nez lui fait la blessure très douloureuse, et par conséquent le rend d'une assez grande docilité.



quoi les Touareg sont des Gaulois ». Elle en était, non au chapitre des chapeaux, où la ressemblance eût pu paraître illusoire, mais à l'article toilette cependant : à la blouse bleue de nos paysans, la blouse celtique, qu'elle retrouvait dans la longue chemise de coton bleu foncé que le targui drape et serre autour de lui.

Le chapitre sur l'organisation quasi féodale de ses ravisseurs était déjà fait dans sa pensée, et conduisait à de savants parallèles avec les clans écossais. M<sup>lle</sup> Chryséis Verduron (de l'Institut, lauréat de la Société de géographie de France), ravie d'elle-même, savourait avec une touchante modestie un triomphe bien mérité, pendant que Catherine, la petite esclave française, cousait machinalement... Et ses points étaient irréguliers et grands, oh ! combien !...

Aussi la voix d'Aouka la fit-elle doublement frémir : elle l'arrachait à son rêve auréolé, elle la replongeait dans une réalité que, malgré son inexpérience, elle devinait inquiétante.

Elle s'avança cependant, baissant la tête, et coulant sous ses cils noirs un regard à la fois



farouche et craintif. Aouka lui arracha le manteau des mains, regarda, et jeta une exclamation d'horreur, suivie bientôt d'un torrent d'injures et de cris de colère.

Il est vrai que l'œuvre de Catherine était terriblement laide, et l'on comprenait un peu le désappointement de la kadine, en voyant gâté le riche vêtement dont l'affection de son mari l'avait parée. La bordure posée à l'envers, effrangée, effilochée par une main maladroite qui s'y était cramponnée comme à une corde de salut, cousue en zigzags étranges avec des points bizarres, et, par-dessus tout, la fine laine blanche froissée, tordue, souillée, comme ces ouvrages malheureux qu'un enfant traîne en classe pendant des mois : tout était réuni pour exciter la colère d'Aouka.

Chryséis avait fourré sa tête entre ses deux bras, dans son attitude ordinaire, et, muette comme une carpe, attendait la grêle qui devait suivre l'orage.

La grêle suivit en effet; et lorsqu'elle eut les bras et les épaules couverts de noirs et de bleus destinés à devenir jaunes et verts, — lorsque le haut de son crâne, qui dépassait un peu son



abri improvisé, fut orné d'assez de bosses pour rappeler le site de Rome, la ville aux sept collines (où il y en a huit); — lorsqu'elle eut reçu enfin tout ce que comportaient son état et son crime, alors elle pensa qu'elle pouvait s'en aller et se dirigea vers la porte.

Elle était loin de son compte.

« Arrête un peu, petite! » dit Sidi el-Hadj, qui n'avait pas proféré un mot.

Et s'adressant à sa femme :

« Elle est incapable de servir à quoi que ce soit sous la tente, ce me semble?

— Oh! tout à fait, tu le vois », répondit Aouka qui pleurait de colère sur son manteau perdu. « Je ne veux plus la voir : je la tuerais!

— C'est bien. Comme il faut qu'elle se rende utile et qu'elle gagne au moins sa nourriture, elle va donner à manger aux slouguis et soigner les heugs, qui ont souffert de la chaleur et de la course de ce matin.

— Les slouguis! cria Catherine. Non! non! ils me font peur!... Et les heugs!... Je ne veux pas!...

— Je le veux, moi, répondit le cheik avec un calme glacial; et tu vas le faire tout de suite. »



Catherine se mit à l'œuvre.

Comme ils ruaient ! comme ils bondissaient, les jeunes mehara, exaspérés par la fatigue et l'ardeur du soleil ! Et quelle besogne, que leur pansage ! Ah ! ce n'était pas ainsi, certes, que Chryséis avait rêvé d'étudier la faune africaine !

De son bras vigoureux, Dadouk maintenait la bête ; et la fillette, frémissante de rage et de honte, l'éponge fine à la main, baignait d'eau claire les naseaux irrités par la poussière, blessés par l'anneau de servitude, baveux, sanguinolents, et si sensibles que le plus léger attouchement faisait bondir l'animal.

Puis il fallut visiter les pieds des heugs, les laver à leur four, ôter délicatement les épines et les cailloux des sabots encore tendres et faciles à blesser ; et cette toilette de pieds de chameaux ne fut pas ce qu'il y eut de moins désagréable pour Chryséis, sans compter la frayeur assez naturelle qu'elle éprouvait à chaque mouvement inattendu de ces poulains sauvages.

Le pansage terminé — ce qui fut long et pénible, — l'autre partie de la besogne de Chry-



séis lui apparut, terrible, sous la forme d'une immense jarre, d'une taille invraisemblable, que toutes les tentes enviaient à cause de sa grandeur, et qui contenait le déjeuner des slouguis.

Les slouguis! la terreur de la fille du colonel!... Quand elle les voyait, les grands lévriers élancés, les terribles chasseurs, quand elle les voyait accourir en bondissant, la gueule ouverte montrant des crocs formidables, remplissant le camp de leurs aboiements féroces, sautant autour de leur maître jusqu'à la hauteur de ses épaules, elle frissonnait jusqu'au fond des moelles. Et voilà qu'il lui fallait leur porter à manger! Et cela précisément quand ils étaient exaspérés par la faim! Jamais, non, jamais elle ne pourrait; ce serait pour sûr les forces qui lui manqueraient, car elle se sentait défaillir rien qu'à les entendre aboyer.

Elle reçut cependant la jarre des mains de Dadouk, et, tremblant comme une feuille, détournant les yeux de la pitance qui l'écœurerait, elle se dirigea vers le lieu du supplice.

Près de là, Merced écrasait le grain entre deux meules à bras, et la farine tombait, fine



et blanche, sur une peau de chèvre à cet usage. Elle leva les yeux avec étonnement en voyant passer sa compagne et la suivit d'un regard inquiet.

Elle avait raison de craindre. L'instant d'après, Chryséis, affolée par la terreur, entourée des slouguis hurlants, jetait un cri d'épouvante en sentant un lévrier poser ses pattes sur ses épaules, et laissait échapper la précieuse jarre qui se brisait en mille morceaux.

Comme un éclair, Merced fut près d'elle... Là-bas, Aouka paraissait entre sa belle-mère et deux de ses amies...

« Tais-toi! tais-toi! » fit Merced comme un souffle en jetant ses bras au cou de Chryséis pour l'embrasser.

Puis elle courut aux kadines et se jeta aux genoux d'Aouka :

« Maîtresse! ô maîtresse, pardonnez-moi! j'ai voulu aider Catherine et j'ai cassé la jarre!

— Tu as cassé la jarre, malheureuse! s'écria Yasmeh, la belle-mère. Une jarre qui venait de mon aïeule, et que j'avais donnée à ma belle-fille en cadeau de nocces!



— Pourquoi quittais-tu ton ouvrage ? fit Aouka froidement. Dadouk ! ici, Dadouk !

— O maîtresse ! pardon ! grâce ! » cria la petite avec épouvante.

Dadouk arrivait, la lanière de cuir à la main. Merced devint livide, mais elle ne se rétracta pas.

Et Chryséis, là-bas, appuyée défaillante contre la barrière, au milieu des lévriers qui se disputaient leur pâture répandue sur le sol, Chryséis qui croyait que Merced intercédait pour elle, vit tout à coup Dadouk relever brutalement l'enfant, déchirer d'un coup d'ongle les haillons qui couvraient ses épaules... Chryséis fit un pas en avant, les yeux hagards, la gorge serrée, voulant crier, ne le pouvant pas... La lanière de cuir avait sifflé dans l'air, et quand elle retomba, le sang jaillit... Alors Chryséis sentit quelque chose se briser en elle, étendit les bras, et tomba sans connaissance.

. . . . .

Merced gisait sur le sol, tout en sang, les yeux fermés, comme une morte. Jamais le noir n'avait frappé si fort ; jamais Aouka n'avait fait durer la punition si longtemps : la pauvre





La précieuse jarre s'était brisée en mille morceaux.



petite avait fini par défaillir, si courageuse qu'elle fût. Chryséis, les larmes aux yeux pour la première fois de sa vie, essayait de la ranimer. Enfin, la fillette revint à elle; et essayant de sourire en voyant la figure bouleversée de la Française :

« Ce n'est rien, j'ai l'habitude, vois-tu... Mais toi, tu en serais peut-être morte. »

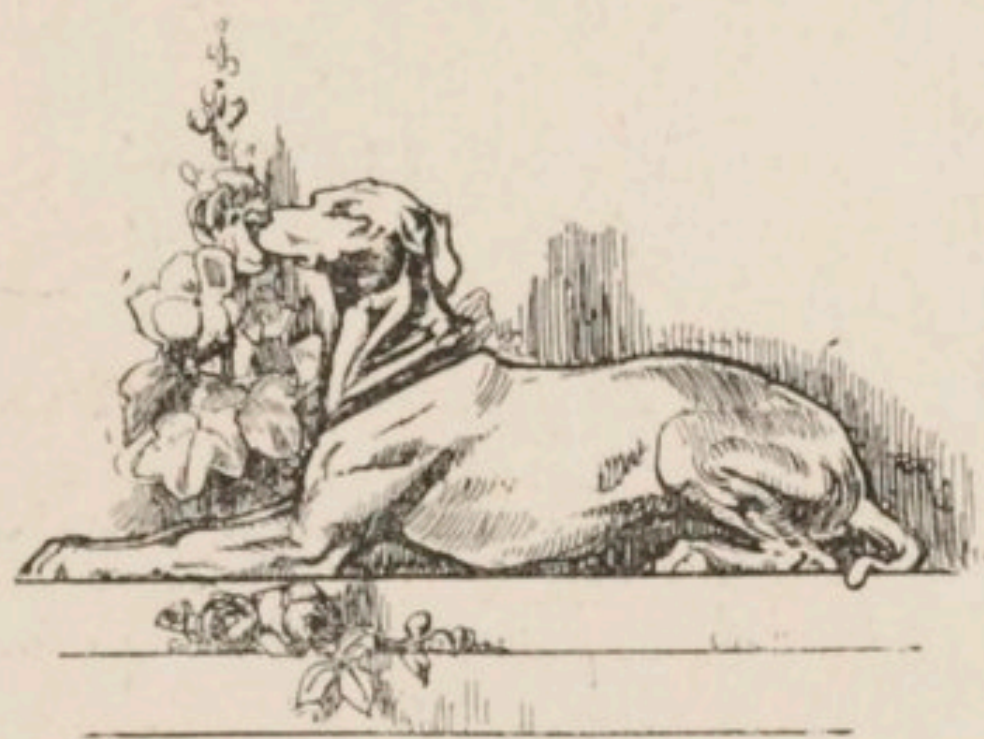
... Pendant trois jours, Merced, enfiévrée et délirante, fut incapable de se tenir debout. Sa compagne connut alors toutes les joies de la vie d'esclave à tout faire dans une tribu du désert. Elle eut pour son partage inégal les coups, les travaux, la peine, les privations dont elle n'avait eu jusque-là qu'une moitié, la plus petite. Elle souffrit cruellement. Mais ce qui lui parut le plus affreux, ce ne fut point de faire toute seule ce qui était trop lourd pour deux : ce fut de ne pouvoir point soigner l'enfant héroïque qui s'était simplement dévouée pour elle; de la laisser seule toute la journée sans pouvoir la distraire, sans pouvoir éventer son front en feu, sans pouvoir presser sur ses lèvres le jus d'un de ces citrons doux qu'Aouka suçait toute la journée. Rien pour la petite



esclave dévorée par la fièvre, rien que de l'eau et encore ! La source qui rafraîchissait l'oasis était peu abondante, et les bêtes buvaient beaucoup ; on rationnait quelque peu les servantes...

Le soir seulement, quand tout le monde dormait, quand seules les étoiles compatissantes répandaient leur douce lumière sur les deux petites esclaves, Chryséis venait vers la fillette malade, la berçait dans ses bras, l'endormait comme un petit enfant et pleurait tout bas quand Merced était endormie.

Seulement sa haine pour Aouka, haine déjà si violente, allait grandissant dans son cœur, à mesure que ce cœur, si longtemps fermé, s'ouvrait pour sa sœur d'esclavage.





## XVI

### CHASSEZ-CROISEZ

« Tambours, clairons, musique en tête,  
V'là qu'il arrive un régiment... »

sifflotait Lucien Charmes en faisant fourbir devant lui la batterie de cuisine de sa compagnie.

« Et ce n'est, ma foi ! pas dommage !... »  
répliqua Paul Rozel qui arrivait.

Car partout où était occupé Lucien, on voyait apparaître Paul, comme on était sûr que Lucien surgissait de terre dès que Paul se trouvait là.

« Pour sûr ! répondit son ami. En voilà une faction de longueur !... Depuis le temps que nous mangeons du couscoussou et des dattes



le matin, pour manger des dattes et du couscous le soir, depuis le temps que je m'éveille en regardant les cigognes de la grande mosquée et que je m'endors en les contemplant, il me semble qu'il a dû me pousser des cheveux blancs. J'ai été, pour me procurer une distraction avouable, jusqu'à entreprendre de compter combien il y a ici d'autruches apprivoisées, sans queue, par conséquent.

— Et tu en as trouvé?... dit Paul en riant.

— Trente-huit mille sept cent quatre-vingt-trois. Alors j'ai trouvé le chiffre formidable, et je me suis aperçu que je recomptais toujours les mêmes, faute de mettre un collier à celles que j'avais déjà numérotées; cela m'a dégoûté, et je n'ai pas eu le courage de recommencer.

— Je comprends cela, dit Paul qui se tenait les côtes. J'en ai bien été réduit, moi, à compléter des vers commencés par M<sup>lle</sup> Rosita sur une rame de papier à lettres laissée dans mon appartement de garçon!... Écoute!

« Un cuirassier, c'est superbe  
Lorsqu'il est couché dans l'herbe  
Comme un rouge coquelicot... »

Cela est de M<sup>lle</sup> Rosita; j'ai enfourché Pégase



derrière elle, et, comme le soleil tapait dur, voici ce que j'ai trouvé :

« Le soleil, dans sa cuirasse,  
Le cuit comme, en sa carapace,  
Cuirait une tortue au pot!... »

— Superbe ! fit Lucien.

— Euh ! euh ! dit Paul modestement, cette distraction valait la tienne, mais maintenant que les camarades vont venir nous relayer, cela va changer de note.

— Je l'espère bien. D'abord, j'imagine qu'on va donner au colonel les pleins pouvoirs qui lui sont nécessaires pour rechercher sa fille, quoiqu'il n'y ait guère de chance maintenant de retrouver la pauvre petite... Alors, s'il a besoin d'un brave garçon qui se fasse casser gaîment la tête pour lui venir en aide, j'aime à supposer qu'il ne refusera pas le baby à maman ?

— Ni le petit Paul ici présent, acheva le jeune officier.

— Merci, mes enfants, dit, derrière eux, la voix bien changée du colonel. Si je puis rechercher ma pauvre enfant, je compte sur vous pour m'y aider. Mais mon successeur va m'apporter



des ordres; seront-ils ce que je souhaite si ardemment?... »

Et le colonel blanchi, courbé, méconnaissable, s'éloigna le front baissé, sans que les deux jeunes gens osassent dire un mot.

Le lendemain, les troupes annoncées arrivèrent, et les soldats qui venaient fraternisèrent avec ceux qui partaient.

Tandis que les officiers recevaient leurs camarades, le colonel de Bonchamp, qui remplaçait M. Verduron, lui communiquait les ordres qu'il était chargé de lui transmettre.

L'autorité supérieure prenait en considération le malheur qui avait frappé le colonel et lui confiait une mission qui devait favoriser ses recherches. Il était spécialement chargé de poursuivre dans le sud-est les tribus rebelles, quelles qu'elles fussent, jusqu'à la sphère d'influence anglaise, et était autorisé à employer tels moyens qui lui sembleraient bons, à suivre telles routes qui lui paraîtraient meilleures...

« En un mot, à faire ce que vous voudrez, dit M. de Bonchamp; c'est un blanc-seing qu'on vous donne là, mon cher colonel, avec le régi-



ment à vos ordres : je crois qu'on ne pouvait guère faire mieux... »

. . . . .

... Et deux jours après :

« Tambours, clairons, musique en tête »,

le régiment Verduron partait pour l'est, « afin de châtier les tribus rebelles ».

« En réalité, disait Paul, pour aller chercher la Toison d'or <sup>1</sup>.

— La Toison d'or? fit Lucien.

— Eh bien, M<sup>lle</sup> Chryséis n'est-elle pas blonde comme de l'or fondu? Et quoi de plus beau pour un régiment français de voler au secours de l'innocence captive?... »

Et, plus sérieusement :

« Pourvu que nous la retrouvions, la pauvre petite!... »

. . . . .

Au campement de Sidi el-Hadj, on mettait les petits pots dans les grands. Un cheik voisin, avec une douzaine de guerriers, leurs faucons, leurs

1. Allusion à l'expédition des Argonautes sous la conduite de Jason, pour conquérir la Toison d'or, expédition racontée dans l'histoire légendaire de la Grèce.



slouguis, leurs esclaves, était venu faire une visite, au courant d'une de ces parties de chasse qui retiennent parfois les chefs plus d'un mois loin de leur douar.

Sidi el-Hadj avait emmené ses visiteurs sur la piste d'un troupeau de gazelles, qu'on avait levées quelques jours avant, et le soir, au retour, chaque cavalier portait une biche en travers de sa selle; les slouguis ardents bondissaient autour de leurs maîtres, et les faucons, lassés, reployant leurs ailes sur le poignet des chefs, s'endormaient sous le capuchon de cuir à grelots d'argent.

Un splendide *diffa* attendait les arrivants, festin qui avait coûté bien des larmes et valu bien des coups aux deux petites captives. Chryséis avait été contrainte de tenir par le museau les moutons dont le boucher de la tribu faisait voler la tête à coups de sabre, et toute couverte des jets tièdes du sang des malheureuses bêtes, elle avait en vain demandé grâce.

Puis il avait fallu moudre le blé pour que Merced fît le pain, et écraser les olives sous le pressoir de pierre pour avoir de l'huile fraîche.



Moudre le blé entre deux pierres rondes est un des ouvrages les plus pénibles pour une femme ; quant au pressoir à olives, il faut d'ordinaire,



Pour leur donner des forces, Dadouk les frappait de son fouet.

pour le mouvoir, au moins quatre femmes, tournant en courant la lourde meule, à la façon de nos battoirs à chevaux. Les deux petites l'avaient manœuvré seules ; mais pour leur



donner des forces, Dadouk, le fouet à la main, frappait en cadence sur leurs épaules ; plus elles couraient vite, moins elles recevaient de coups : l'huile fut bientôt prête...

Et lorsqu'après la diffa les seigneurs burent le café, on renvoya les esclaves : on n'avait plus besoin d'elles. Elles eurent pour leur part du festin une écuelle des débris des olives concassées et une poignée de farine.

Heureuses de tant de générosité, elles allèrent se blottir près des bêtes, comme d'ordinaire : les grands moutons sans laine, à grosse queue, étaient les seuls êtres qui ne leur voulussent pas de mal.

« Oh ! les slouguis ! disait Chryséis, comme ils me font peur !... »

— Ils sont parfois méchants, dit Merced, et si forts ! ils étranglèrent un homme !

— S'ils pouvaient étrangler Aouka !... »

A ce souhait sauvage, qui revenait sans cesse sur les lèvres de sa compagne, Merced frissonna :

« Que tu es méchante ! ne put-elle s'empêcher de dire.

— Et elle ? la trouves-tu bonne ?... fit sa compagne. Mais tu es faite à l'esclavage, toi !



— Crois-tu qu'on se fasse à ces choses-là? dit doucement Merced. Mais la maudire ne m'avancerait à rien, et la colère souillerait mon âme : je ne puis rien que souffrir avec patience ; laisse-moi faire comme j'ai toujours fait.

— Pourquoi nous ont-ils renvoyées?... t'en doutes-tu? demanda Chryséis qui sentit le besoin de changer la conversation.

— Sans doute ils avaient à parler de choses importantes que nous ne devons pas entendre.

— Je ne les comprendrais pas, puisque leur langue m'est inconnue... C'est peut-être du celtique pur?... murmura Chryséis du fond de ses réflexions.

— Non, c'est du targui, et je le comprends, moi. Dormons.

— Dormons. »

. . . . .

Si les petites captives s'étaient doutées de la communication que le cheik étranger avait faite à leur maître, elles auraient tout bravé pour entendre. Celui-ci, en effet, s'était dérangé de sa partie de chasse tout exprès pour apprendre à Sidi el-Hadj que les soldats roumis de Sidi Verduron venaient de quitter Tombouctou et s'avan-



çaient vers l'est. Leur route semblait devoir les conduire à l'oasis que les Touareg occupaient; par conséquent, il lui avait paru d'un bon allié de prévenir Sidi el-Hadj. Il était bien inutile de risquer ses jeunes gens dans un combat contre les chiens d'infidèles, ceux-ci surtout étant bien armés et bien commandés : fuir était donc de la prudence, on se vengerait plus tard.

Tout cela était d'autant plus juste que la tribu maîtresse de Chryséis se trouvait alors fort peu nombreuse ; car le frère du cheik avait emmené quinze jours auparavant plus de la moitié des guerriers dans une expédition qui promettait d'être fructueuse, mais dont ils ne reviendraient guère avant un mois.

Braver les Français dans de telles conditions était un suicide : Sidi el-Hadj n'en avait pas le goût. Aussi remercia-t-il chaudement son hôte et lui fit-il de nombreux présents lorsqu'il prit congé le lendemain à l'aube.

Puis, lorsque les visiteurs furent partis, que Sidi el-Hadj les eut, de ses yeux d'aigle, longtemps suivis à l'horizon, il se tourna vers ses guerriers, et, d'un ton bref, donna quelques ordres.

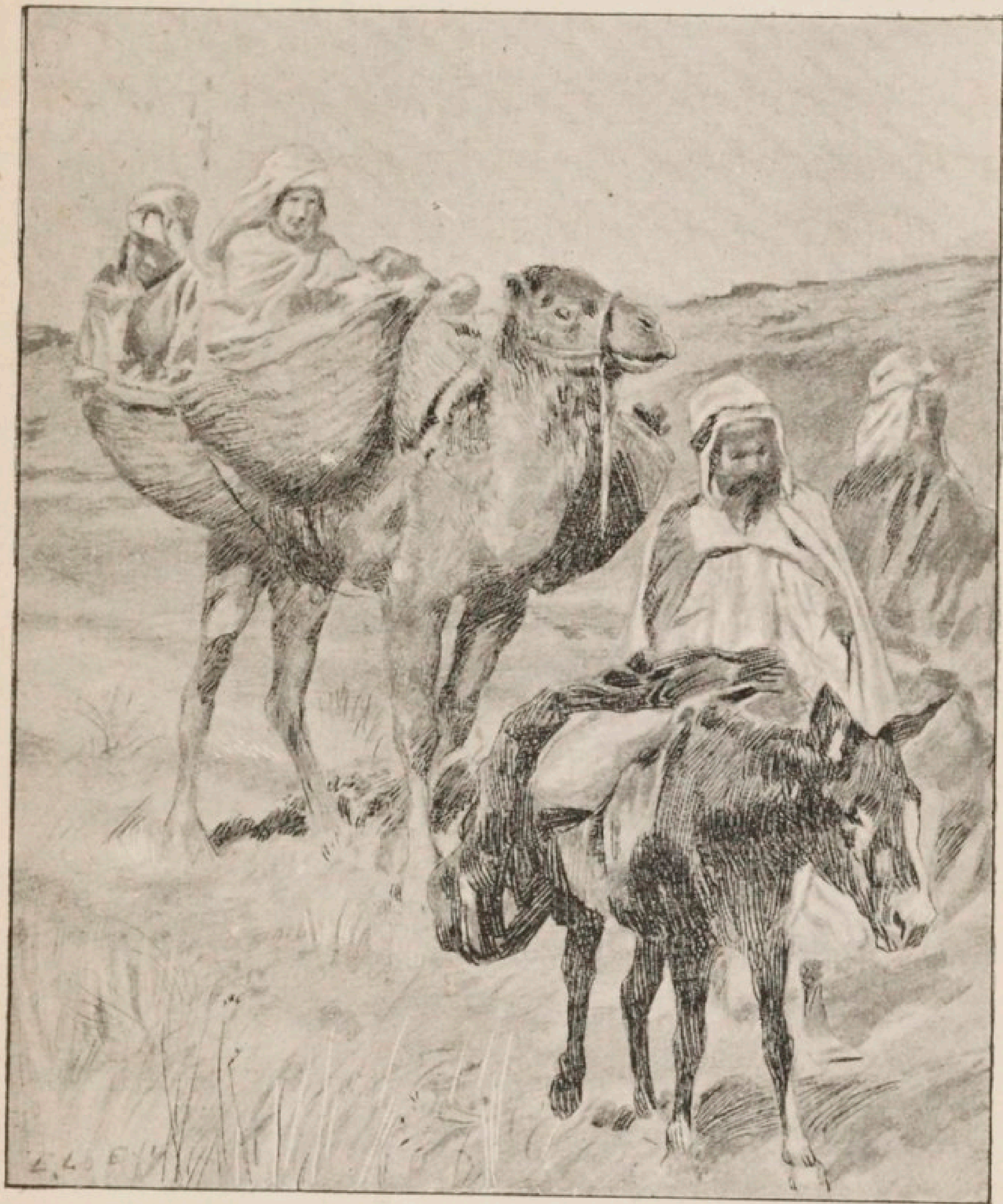


Aussitôt ce fut un tumulte, un brouhaha indéscriptibles. Tout le monde se mit à la besogne, guerriers, femmes, esclaves, enfants même; les mehara furent sellés, les djemels harnachés; on démontra les tentes, on empaqueta les vêtements, les étoffes, la batterie de cuisine, les provisions, pêle-mêle; on en chargea les djemels. Puis on mit les lévriers en laisse, les fauconniers prirent les oiseaux de chasse sur le poing; les femmes et les enfants furent hissés dans les litières; les guerriers se mirent en selle, et moins de deux heures après le départ des hôtes, la tribu entière, avec ses tentes, prenait sa route vers le nord.

Sidi el-Hadj guidait la colonne, accroupi sur le cou de son meilleur méhari, qu'il dirigeait, selon l'usage, par la pression du pied, gardant ses mains libres pour se servir de ses armes au besoin. Dans la gaine de cuir cousue à sa manche, son grand poignard jouait librement, attaché au poignet par un anneau de cuir; son long sabre à deux tranchants, à la poignée en croix, était suspendu à sa selle avec un fusil damasquiné de toute beauté; et le petit bouclier de peau d'antilope, retenu par une courroie,



battait les flancs du mehari. Assis droit sur sa haute selle, le front levé, sa longue lance à la



Les deux fillettes étaient blotties au fond d'un panier que portait un vieux chameau.

main, le cheik était vraiment imposant et superbe.



Le reste de la tribu suivait, les enfants avec les femmes au milieu, les guerriers les entourant. Puis venaient les troupeaux et les esclaves, un peu pêle-mêle. A la queue de la caravane, enfin, les deux fillettes étaient blotties ensemble au fond d'une sorte de panier suspendu au flanc d'un vieux chameau pelé et boiteux, ayant pour contrepoids un énorme paquet de vieilles ferrailles, de vaisselle grossière et de fatras de toutes sortes.





## XVII

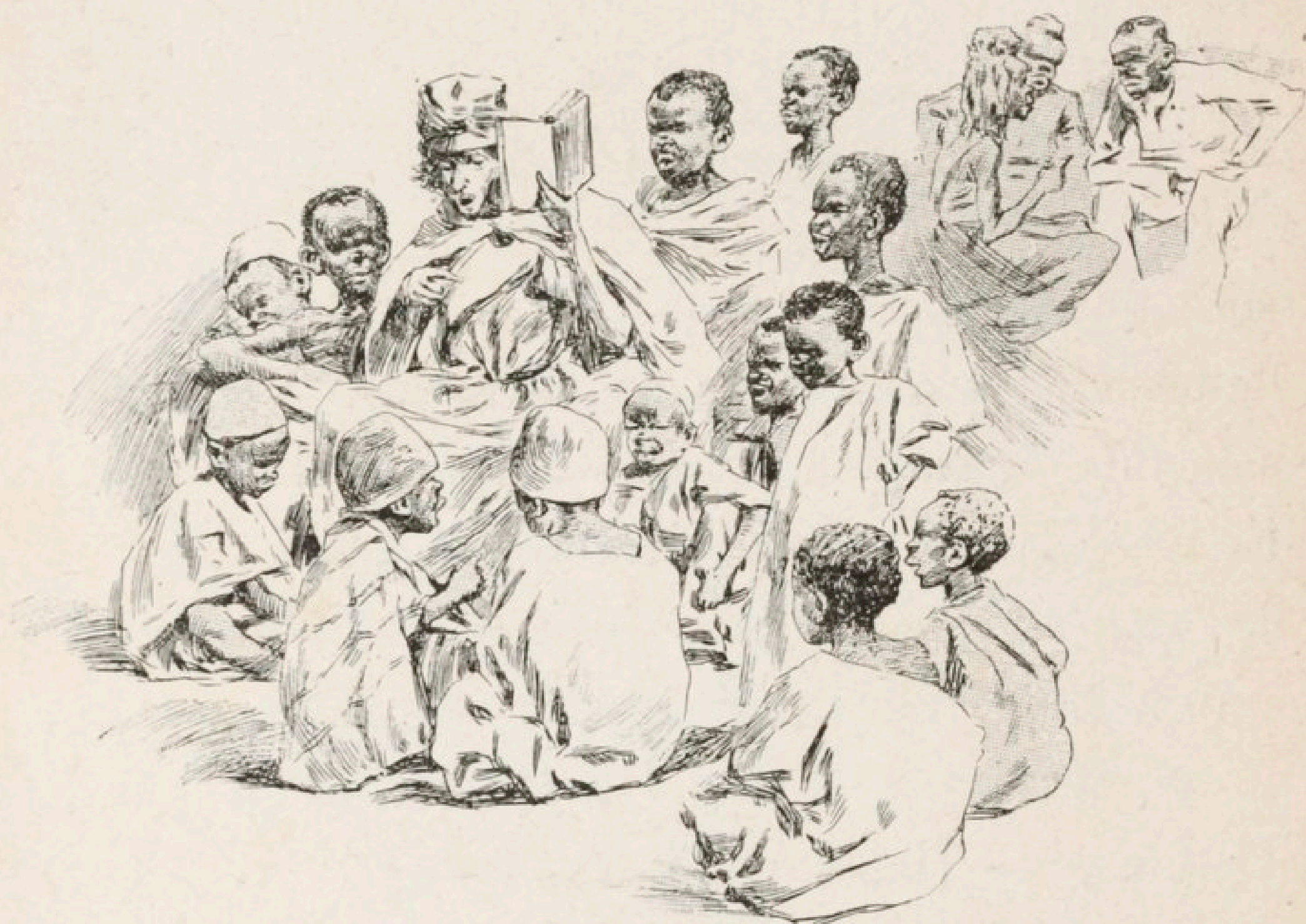
### OU TIDI-HOU FAIT VOLTE-FACE

Les destinées de la tante et de la nièce avaient décidément d'étranges accointances. A l'heure même où les deux cheiks touareg délibéraient ensemble, les émissaires d'une tribu nègre, alliée, celle-là, de je ne sais quelle compagnie anglaise — elles pullulent, c'est connu, sur le continent noir, — se présentaient à la case emplumée de Tidi-Hou, fils des dieux.

Le souverain les reçut dans son intérieur familial. Il était gravement assis sur le tronc de palmier enluminé qui lui servait de trône, et mâchait du tabac, entre deux esclaves agenouillées : l'une des deux tenait le plateau de fine paille tressée où reposait le rouleau, le peloton, si vous voulez, de la délicieuse substance ;



l'autre soutenait le crachoir à la hauteur du menton royal. A côté, Rosita, le volume sacré de M. de la Harpe à la main, faisait déclamer à ses treize beaux-fils les alexandrins d'une tragédie. Ils n'en comprenaient pas un mot, cela va sans dire, mais ils n'en récitaient pas moins



Dame Rosita faisait déclamer à ses treize beaux-fils  
les alexandrins d'une tragédie.

presque aussi bien que des perroquets, et leur mélopée un peu zézayante et surtout psalmodiante ravissait leur heureux père, qui se félicitait de plus en plus d'avoir épousé « la sorcière blanche de Tombouctou ».



Ce tableau de famille eût tenté Greuze ou Chardin et fait pleurer Diderot. Mais il n'émut pas les hommes d'État de la tribu voisine, qui, drapés dans des uniformes rouges flétris et dans leur dignité d'alliés de la puissante dame Angleterre, reine des Indes, prièrent Tidi-Hou d'éloigner les enfants et les femmes, afin qu'on pût délibérer sur les choses sérieuses qui se passaient au désert.

Rosita, sur un mot, fort courtois d'ailleurs, de son époux, qui la regardait comme une espèce de fétiche, fit une belle révérence aux noirs, et s'éloigna, le livre en main, suivie de ses élèves. En même temps, Sa Majesté pommelée, avant de donner audience à ses visiteurs, leur faisait apporter un grand choix de rafraîchissements, au milieu desquels trônait un odorant mélange d'eau de Cologne et d'absinthe <sup>1</sup>.

Pauvre Tidi-Hou ! Quels ne furent pas sa sur-

1. Ceci n'est pas une invention. Le général Faidherbe raconte que cette boisson incendiaire fut inventée par Biraïma, damel du Cayor (1859), qui, ravi de sa découverte, en but une pleine chope et tomba foudroyé, malgré son habitude de l'alcool. Il paraîtrait d'ailleurs que l'eau de Cologne tend à se répandre de nos jours en Angleterre, dans certaines classes de la société, comme boisson enivrante, et produit un alcoolisme aigu.



prise et son désappointement, quand les diplomates d'ébène lui apprirent en confidence, comme le tenant de leurs alliés aux cheveux rouges, que « Sidi Verduron » était en fuite, qu'il errait dans le désert avec tous ses soldats, que « bien sûr » Tombouctou était repris, les Francs de M<sup>me</sup> République « roulés », et qu'il n'y avait plus de salut pour lui, Tidi-Hou, que dans la protection de M<sup>me</sup> Angleterre, qui lui tendait, grands ouverts, ses bras maternels.

Le sensible souverain se montra fort attendri de cette mansuétude ; on en profita pour lui faire comprendre qu'il ne devait plus avoir d'attache avec les chiens de blancs qui avaient profané la ville sainte, et qu'il fallait venger les fétiches, tout en augmentant ses États au détriment des possessions françaises « abandonnées par massa Verduron ».

Ce discours machiavélique, où se trouvaient mêlés la ville sainte des musulmans et les fétiches des Bambaras, fit que Tidi-Hou, fils des dieux, se gratta longuement l'occiput, — de préoccupation, je pense. — Disons bien vite, à sa louange, que s'il ne mit pas un instant en doute la véracité des émissaires, pas



un instant non plus il ne songea à se défaire de Rosita : elle lui tenait décidément fort au cœur.

Mais quant à l'autre question, il était de son pays et de son siècle. Du moment où les Français ne pouvaient plus lui servir à rien, la politique la plus élémentaire des pays sauvages — et souvent même des autres — lui commandait de tourner casaque. Ses alliés étaient défaits, exterminés, détruits ? Il fallait les achever, leur donner ce qu'en terre classique on appelle le coup de pied de l'âne, et porter son casse-tête triomphant au puissant voisin, dont la reconnaissance pourrait donner quelque profit.

Sa décision fut donc vite prise. Puisque les Français étaient en fuite, il allait envahir le territoire des tribus leurs alliées et y opérer quelques gentilles razzias, pour s'entretenir la main et faire quelques bénéfices. Quant à Rosita, il se bornerait à la tenir dans une douce ignorance de ce qui se passait : les choses de guerre ne sont pas pour les femmes, et la paix du ménage avait une large part dans les préoccupations de ce bon papa de Tidi-Hou. . . . .

C'est que cette paix était en effet complète, et le petit-fils de Lavenette était le plus heu-



reux des époux et des pères. Les treize négrolons étaient enchantés de leur belle-mère : ils n'avaient jamais vu *sorcière*<sup>1</sup> pareille, et leur éducation faisait de grands progrès. Le quadrille des lanciers, qui avait tant charmé l'entourage royal le jour des noces, n'avait plus de secrets pour eux. On sait d'ailleurs quelle est la passion des nègres pour la danse : aussi les plus austères vieillards de la tribu, ceux qui se souvenaient d'avoir mangé, dans leur heureuse jeunesse, plus d'une côtelette européenne, s'arrêtaient émus et charmés en les voyant tourbillonner comme un vol de libellules, ou un manège de chevaux de bois, aux sons enchanteurs de la guitare de la reine.

J'ai parlé des tirades de vers ; mais ils savaient encore bien d'autres choses : se moucher dans une feuille de palmier au lieu de leurs doigts, signer leurs noms à la française, dire : « Bonjour, monsieur ; bonjour, madame », et saluer poliment ; ils avaient des notions (vagues, il est vrai) de cosmographie, de géographie,

1. Les peuples sauvages ne donnent pas à ce mot le sens méprisant que nous lui appliquons. Pour eux, il équivaut à prêtresse-fée, et c'est, au contraire, un terme d'honneur.



d'histoire générale même, et croyaient que Napoléon était un roi d'Égypte qui fut vendu par ses frères pour avoir voulu leur faire boire de la ciguë, drogue qu'ils pensaient être du tafia détérioré. Ils savaient qu'on doit tenir sa main devant sa bouche quand on bâille, et ne pas cracher sur ses voisins ni dans leur assiette; ils ne tiraient plus la langue à leur père ni à Rosita; du moins ils ne le faisaient que par derrière. Enfin, ils devenaient des princes accomplis.

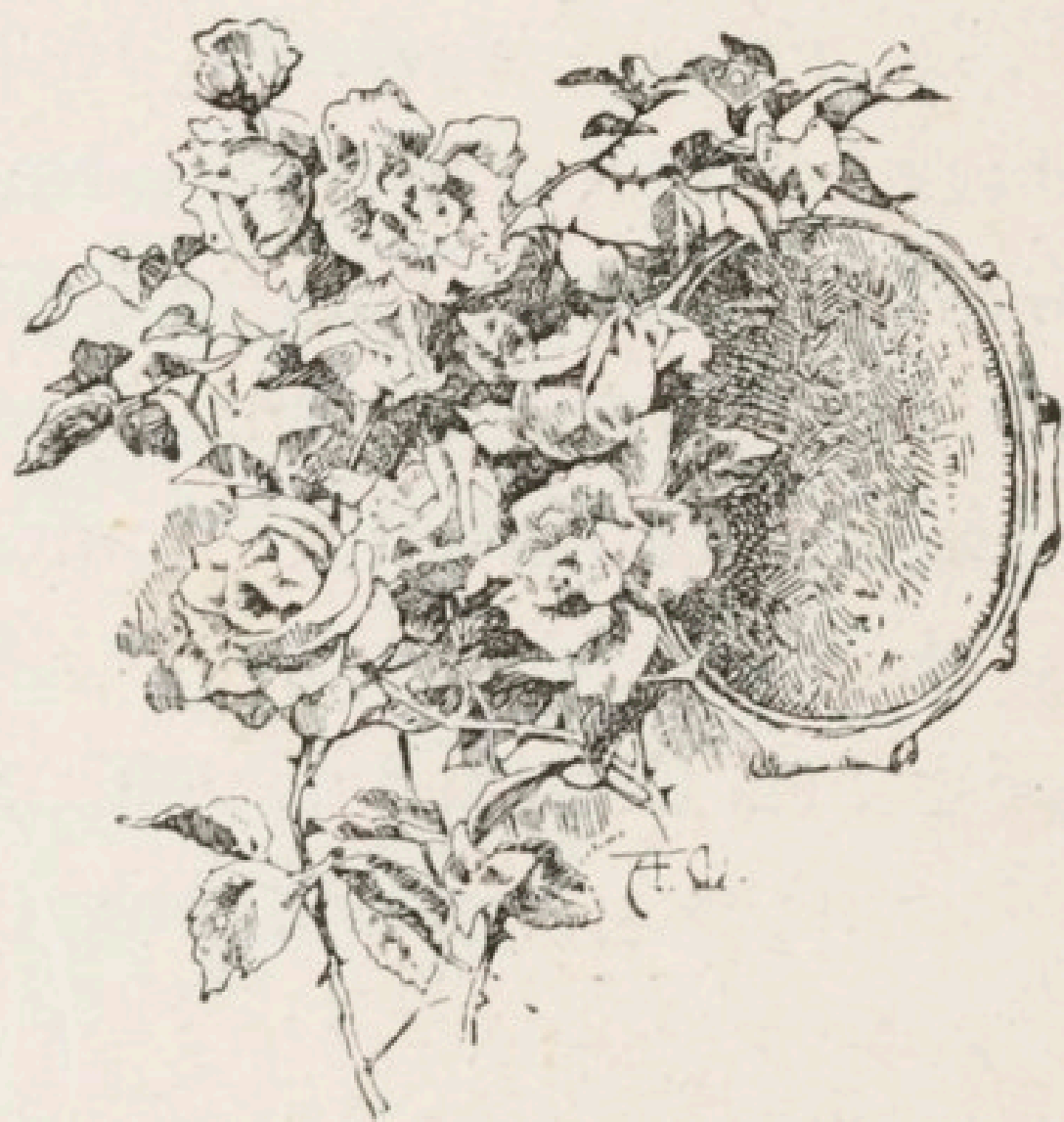
La reine eût bien voulu aussi leur apprendre l'orthographe; mais la pénurie de papier fut un sérieux obstacle, Tidi-Hou tenant beaucoup à son stock d'images d'Épinal. En revanche, et par un échange tout patriarcal, tandis qu'elle leur apprenait le français du grand siècle, elle apprit d'eux un « sabir » très panaché; elle ne s'était jamais doutée, avant ce temps-là, que *boulotter* voulait dire *manger*, et mille belles choses de ce genre. Combien de petits Français, dignes d'être nègres, parlent sabir sans le savoir!

Et tandis que les jours de Rosita s'écoulaient ainsi, tissés d'or et de soie, Tidi-Hou, fils des



dieux, buvait de l'eau-de-vie de palme avec les tentateurs, trahissant sans vergogne ses alliés de la veille, et n'ayant pas conscience de son indignité.

Et la reine s'endormait du sommeil de l'innocence, rêvant que des colombes blanches apportaient une couronne de roses mousseuses pour l'auguste front de Tidi-Hou. Et cependant le roi transfuge, passant sur le territoire français, s'emparait d'un village voisin endormi, le pillait, y mettait le feu, et finalement se grisait sur des ruines fumantes en compagnie de ses nouveaux alliés.





## XVIII

### LE CASAQUIN A MADEMOISELLE

« Formez les faisceaux!... posez les sentinelles! dressez les tentes : on va camper. »

Et le colonel, ses ordres donnés, se mit à se promener de long en large, les mains derrière le dos, au bord de l'oued intermittent qui fertilisait l'oasis.

Seul avec ses réflexions, toujours de plus en plus triste, il ne prêtait aucune attention au remue-ménage du campement.

Cependant tout le monde s'en donnait à cœur joie : après une journée de marche longue et pénible , sous le soleil et dans les sables enflammés, qui brûlent également les souliers et les yeux, on venait d'arriver à une véritable



île de végétation, fraîche et reposante à la seule vue, où avait déjà campé, c'était visible, quelque caravane.

Aussi, c'était avec un réel enthousiasme qu'on se préparait à s'y installer. L'ordre de dresser les tentes indiquait que le colonel voulait s'y arrêter, et en faire, en quelque sorte, son quartier général, jusqu'à ce qu'il eût, par ses éclaireurs, des renseignements précis sur la marche qu'il voulait suivre.

Et Gobain et Jubier s'escrimaient à qui mieux mieux pour installer leurs hommes, car ils se vantaient tous deux d'avoir les escouades les mieux soignées du régiment. Jubier, en effet, avait suivi le colonel ; il en avait demandé et obtenu la permission, car il voulait contribuer de toutes ses forces au salut de Chryséis ; il avait encore sur le cœur les reproches de son chef le jour de l'enlèvement, et il voisinait en ce moment avec Gobain, tout en surveillant ses hommes.

« Lanternois, animal ! criait ce dernier, est-ce ainsi qu'on enfonce un piquet?... il est droit comme mon bras quand je me mouche... Eh bien ! mon vieux, nous voilà dans le sentier de



la guerre, comme ils disent dans le *Journal des Voyages*... C'est là dedans qu'il y en a des aventures !

— Oui, j'y ai lu l'histoire d'un crocodile qu'avait sauvé une demoiselle parce qu'il y avait un Parisien dedans... Non, c'est le Parisien qui avait sauvé le crocodile, et que la demoiselle était dedans... C'était rudement beau!... Seulement qu'il était empaillé, le crocodile... Mais nos aventures, à nous, elles ne valent peut-être pas celles-là?... Espèce de tête de veau ! Picard, c'est à vous que je cause ! où allez-vous dresser cette tente-là?...

— Pour sûr, que les nôtres les valent ! Seulement, voilà!... est-ce que nous aurons la chance du crocodile ? nous sauverons-t'y la demoiselle?... C'est ça qui me paraît difficile!...

— Que si c'était facile, ça ne serait pas la peine de faire donner les enfants de Paris ! répliqua Jubier avec la juste fierté de son illustre origine.

— Si tu crois que ceux de la Comté ne les valent pas?... dit Gobain légèrement froissé. Maroles, voilà trois fois que je vous récupère



la distance à mettre entre les tentes, et c'est comme si je chantais!...

— Qu'est-ce que tu crois qu'elle nous dira, quand on la retrouvera, si on la retrouve? fit Jubier, n'insistant pas sur la question d'origine.

— Elle nous dira », fit Gobain imitant la voix claire de Chryséis : « Sergent, j'ai bien l'honneur de vous remercier. Mon cher père, une poignée de pincés ! » Et elle secouera gentiment ses jupes pour qu'il n'y reste pas de poussière. »

Et Gobain de secouer avec grâce les pans de sa tunique comme avait fait la fillette en descendant de chameau. Jubier riait :

« Ses jupes ! ses jupes ! mon vieux !... d'abord il en manquera une : le cotillon rose que j'ai eu celui de repriser avec tout l'art dont auquel je suis susceptible... »

— Le cotillon ? je croyais que c'était un casaquin?...

— Un casaquin ? jamais de la vie ! Un cotillon, que je te dis, couleur de rose de mai ; je te prie de croire que je le connais depuis des jours et des jours que je le vois... Lanternois, four-



bissez votre gamelle, triple propre-à-rien que vous êtes!...

— Tu l'as donc toujours dans ton sac?

— Itérativement dans mon sac, prêt à le rendre à ma jeune colonelle. Signalement : rose comme les joues d'une demoiselle avec de choses après, comme qui dirait un volant de broderie blanche dans le bas... Mais saperlotte de saperlotte! qu'est-ce que je vois là par terre? Est-ce que je deviens toqué? »

Et Jubier, tout pâle, s'élança pour ramasser presque à ses pieds une loque informe, horrible, sans couleur, mais qui avait dû être un corsage de batiste rose, garni de broderie blanche.

Il battit un entrechat formidable en brandissant son trophée, et à la stupeur de tous ses hommes scandalisés, exécuta une danse de Peau-Rouge autour des faisceaux en hurlant à pleine voix :

« Le v'là, le casaquin! le v'là!... Mon colonel!... hé! mon colonel!... le casaquin à Mademoiselle!... »

M. Verduron était loin, très loin; comment entendit-il? comment comprit-il?... Le fait est



qu'il se tourna d'un bond et accourut comme un fou :

« Quoi? qu'y a-t-il? cria-t-il d'une voix haletante.

— Le casaquin, mon colonel! le casaquin! » criaient les deux sergents en chœur.

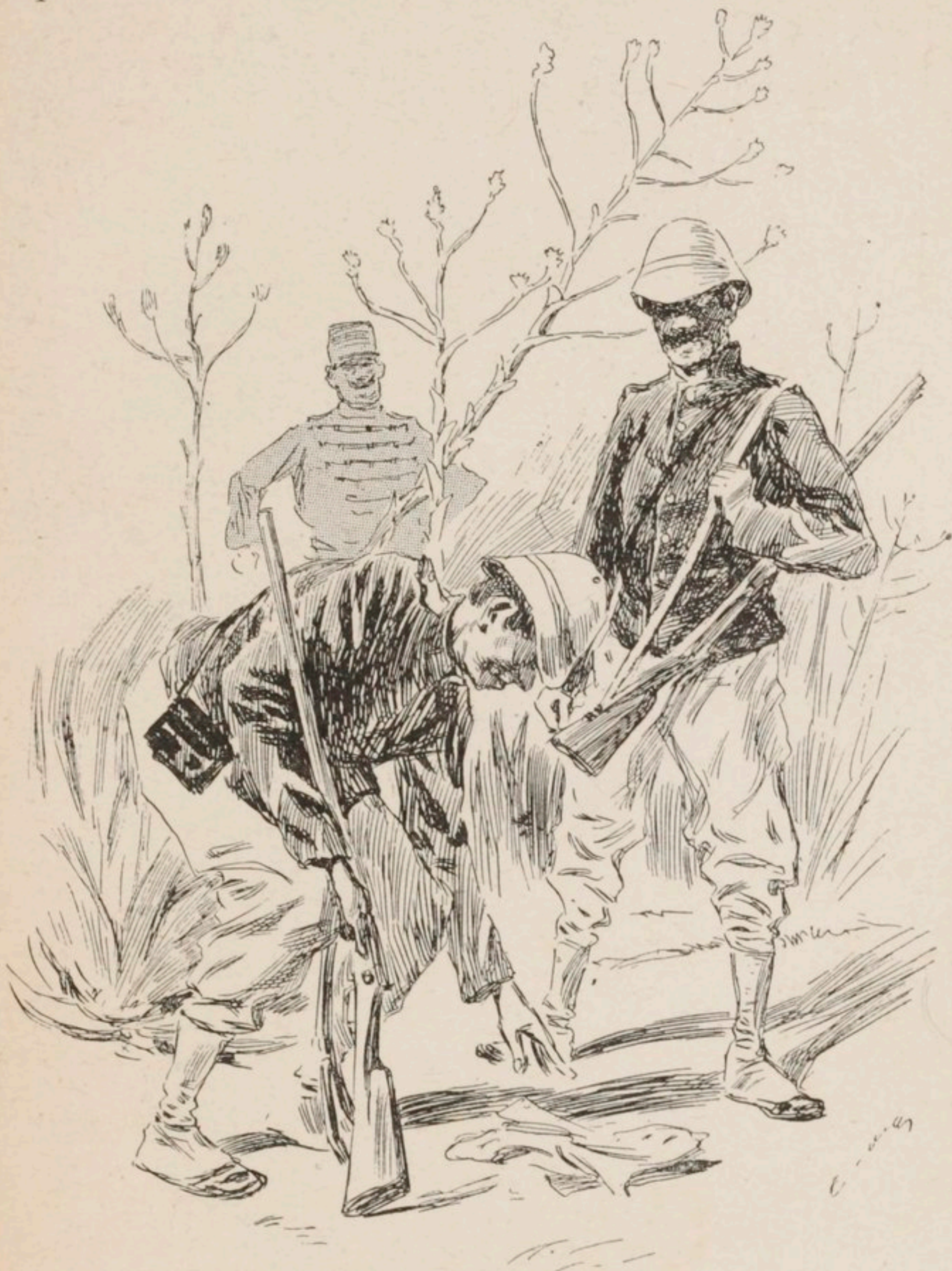
Les mains du colonel tremblaient en recevant la guenille... Quoi! c'était vrai?... sa fille, sa bien-aimée avait passé par là? Ah! elle vivait, sans doute, car Dieu ne lui aurait pas envoyé ce signe de son passage s'il n'avait pas voulu la lui rendre!... Comme il eût baisé cette loque, s'il eût été seul!... Et telle était l'émotion empreinte sur ce mâle visage, que Gobain, tout dur-à-cuire qu'il fût, se détourna pour cacher une grosse goutte d'eau tiède qui roulait dans sa moustache.

« Vite! dit M. Verduron d'une voix étranglée, vite! que l'on relève les traces de ceux qui ont campé ici, et que l'on parte! Démontez les tentes, mes enfants, c'est inutile; vous dormirez dans vos couvertures, et à l'aurore, nous partirons. »

... La bonne nouvelle s'était vite répandue; et les officiers, joyeux de la lueur d'espérance



qui semblait faire revivre leur chef, étudiaient



Jubier, tout ému, ramassait une loque informe.

eux-mêmes le terrain pendant que les hommes  
faisaient la soupe. M. Verduron allait et venait



dans tout le campement, ne pouvant tenir sur place.

« Mon colonel, vint bientôt lui dire Paul Rozel tout essoufflé, j'ai relevé les traces d'une troupe nombreuse, guerriers, mehara, djemels de charge et chiens, dans la direction du nord !

— Vers le nord ? très bien...

— Mon colonel, interrompit Lucien qui arrivait à son tour, les traces se dirigent au sud ; une troupe nombreuse, avec chiens et chameaux...

— Vers le nord, voulez-vous dire, lieutenant ? interrompit le colonel.

— Non, mon colonel, vers le sud...

— Allons ! bon !... que faire ?... »

Et, tout au bout du camp, on entendait la voix harmonieuse de Jubier qui chantait à ses hommes une de ses plus belles romances :

« Comme l'âne de Buridan,  
Buridan !

Vous vous demandez, je gage... »

. . . . .

Mais le colonel ne tarda pas à être tiré d'embarras. Les éclaireurs revenaient : Gobain ramenait avec lui un nègre aux allures presque





Gobain ramenait avec lui un grand nègre vêtu d'un débris de pantalon et d'une bretelle.



civilisées, au costume quasi européen, puisqu'il portait un pantalon et une bretelle unique, tranchant en blanc sur son corps d'ébène.

« Au sud ! mon colonel, au sud ! cria Gobain du plus loin qu'il vit son officier. Le naturel qu'il a l'honneur d'être devant vous s'est échappé d'un village allié incendié cette nuit, et détruit par des diables à quatre de moricauds, qu'ils ont une femme blanche que le chef traîne toujours avec eux, que ça doit être la demoiselle à mon colonel.

— Où est le fuyard?...

— Là, mon colonel ; il parle presque comme vous-z-et moi, vu qu'il a été éduqué par un missionnaire espagnol, qu'il en sait le latin !... »

Tout en parlant, le sergent faisait signe au noir d'approcher, ce qu'il fit avec aisance, saluant à l'européenne et disant en sabir mêlé de consonances latines :

« *Massa illustrimus centurio* <sup>1</sup>...

1. Ce n'est point là un fait isolé. De toutes les langues, m'a assuré un officier qui avait fait plusieurs campagnes lointaines, c'est le mauvais latin, le latin de cuisine, qui peut rendre le plus de services auprès des indigènes, tout en permettant de communiquer avec les Européens de nationalités différentes.



— Que diable me débite-t-il là ? dit le colonel tout interloqué ; au fait, mon ami, au fait, j'ai un peu oublié mes classiques.

— Si la demoiselle au colonel était là ! dit Jubier à Gobain, ça ne l'embarrasserait pas, pour sûr !...

— Si elle était là, imbécile, est-ce qu'on aurait besoin du baragouin de ce particulier ?

— C'est vrai : je ne suis qu'un serin », reprit Jubier avec conviction.

Pendant ce dialogue, le noir continuait son récit avec une parfaite aisance, sautant sans scrupule du sabir au latin et du latin au dialecte des Bambaras ; le colonel écoutait anxieux, faisait répéter et comprenait plus facilement qu'on ne l'eût cru, car il y a des grâces particulières pour les pères qui ont perdu leurs filles.

Le nègre racontait l'assaut de son village, la nuit précédente, par une tribu noire qui avait tout saccagé, enlevé le drapeau français, pillé, incendié les cases, enfin bu, en quelques heures, toute l'eau-de-vie du tata.

Cette tribu guerrière avait disparu avant le jour, entraînant en esclavage plusieurs jeunes filles et huit hommes vigoureux pour porter,



disait-il, la litière de la femme blanche que le roi ne voulait pas laisser à son gourbi, de peur que les guerriers francs ne la lui reprissent.

Comme le cœur du pauvre père battait dans sa poitrine ! Évidemment cette femme blanche était Chryséis, car il ne pouvait être question de Rosita et de son beau-frère Tidi-Hou, attaché si étroitement à l'alliance française. Sa petite Catherine prisonnière de ces gens sans foi ni loi ! sa chère enfant entre les mains d'un roi-telet nègre, brutal, ivrogne et grossier !... Que voulait-il en faire ? un otage, peut-être ?.. peut-être un objet de trafic : les esclaves blanches se vendent si cher sur les marchés d'Égypte !...

— ... Mais on la lui reprendra !... on la lui reprendra !... — Et s'il la tue avant ? siffle une voix désespérante au fond du cœur du pauvre père... — Non pas, ces gens sont lâches et n'oseraient pas !... » Du moins le colonel essaye de se le persuader...

Mais cette fois on est fixé sur la piste à suivre : au sud, droit au sud, les ordres sont brefs, précis. Cependant Paul Rozel insinue :

« N'a-t-on pas pu vendre la femme blanche à une caravane allant vers le nord ? Depuis que



les Français font la loi sur le marché de Tombouctou, la traite blanche et noire opère où elle peut; je crois, mon colonel, qu'on aurait tort d'abandonner absolument la seconde trace; quels remords, plus tard, si la première piste n'était pas la bonne!...

— Allons donc! dit Lucien Charmes, il me semble que c'est assez clair.

— Rien n'est clair dans la politique des nègres, mon bon; il y a belle lurette qu'on a dit que c'était la bouteille à l'encre!... »

Cependant l'objection du lieutenant avait frappé le colonel.

« Votre idée est bonne, Rozel, et vous prendrez, en conséquence, la conduite du détachement nord; de cette façon ma pauvre petite sera certainement délivrée, à moins que... »

Le colonel n'acheva pas, il songeait à tous les pauvres enfants de France traîtreusement massacrés, lors de la conquête, presque sous les murs de Tombouctou <sup>1</sup>.

1. Le colonel Bonnier et ses compagnons.



## XIX

### OU MERCED FAIT LE CATÉCHISME

Dans l'espèce de panier où elles étaient blotties, balancées par le pas rythmé du vieux chameau, les petites causaient. Chryséis parlait le sabir maintenant, et, malgré ses hautaines protestations du premier jour, elle avait eu le temps de l'apprendre.

Merced avait entrepris une tâche difficile : elle catéchisait Chryséis.

Cette fillette était exquisement bonne et elle souffrait littéralement de tous les défauts de sa compagne ; chaque fois que Chryséis avait un accès de rage — et cela arrivait souvent, — c'était pour Merced une vraie douleur, comme si elle l'eût vue souffrir d'un mal physique.



Lorsque l'altière petite Française la rudoyait, l'humiliait, se montrait ingrate à tout ce que faisait Merced pour elle, la petite Espagnole, très doucement, se disait : « Cela lui fait du bien ; elle souffrira moins quand elle m'aura dit tout ce qu'elle a sur le cœur. Si elle pouvait donc devenir bonne!... »

Chryséis ne paraissait guère en prendre le chemin, car sa haine pour ses maîtres et surtout pour Aouka, sa principale ennemie, semblait augmenter chaque jour.

Peu à peu, cependant, ce cœur fermé s'ouvrait pour Merced. Catherine n'avait jamais aimé rien ni personne, sinon elle-même, comme il arrive aux enfants très gâtés qui ont toujours vu leurs souhaits prévenus, et n'ont jamais eu occasion de sacrifier quoi que ce soit à qui que ce soit.

Or, toute tendresse est faite de sacrifices, et celui qui ne s'est jamais renoncé lui-même, celui-là n'a jamais aimé les autres.

Chryséis s'était laissé adorer par sa tante et par son père, et avait trouvé cela tout naturel : ils étaient là pour cela... Aujourd'hui tous deux lui manquaient : et sans le comprendre, elle



sentait un vide affreux. Plus d'une fois, pendant la nuit, Merced l'avait entendue sangloter en murmurant :

« Ma bonne Rosita!... Père! ah! père!... ne m'embrasserez-vous donc plus jamais?... »

Et un mot revenait après ce souhait ardent, un mot que Merced ne comprenait pas, qu'elle ne pouvait comprendre : « J'ai refusé... j'ai refusé le baiser de mon pauvre père!... Comme je suis punie!... »

Ce n'était pas seulement au souvenir des siens que Chryséis s'attendrissait lorsqu'elle se croyait bien seule. La pauvre enfant n'avait jamais eu d'amie, jamais elle n'avait connu cette joie d'avoir une compagne de son âge, travaillant avec elle, jouant avec elle, pleurant avec elle, riant avec elle encore; cette intimité si douce, qui n'est point tempérée par le respect, où la jeunesse trouve son compte dans des rires joyeux, elle ne l'avait point connue. Tante Rosita avait jalousement éloigné d'elle toute enfant qui eût pu être une rivale, et, dans son désir de faire de sa nièce un prodige, elle l'avait absorbée dans des études au-dessus de son âge. Ainsi la pauvre petite avait été sevrée des plus



fraîches et des plus douces joies de l'enfance; encore presque une petite fille par les années, elle avait un cœur vieilli et desséché à l'avance, sans jamais avoir été jeune.

Aujourd'hui tout cela changeait, jour après jour. Catherine étonnée, et tour à tour révoltée et ravie, se découvrait des idées nouvelles, des sentiments nouveaux. Souvent, lorsque Merced la soulageait dans ses durs travaux, en prenant pour elle double tâche, lorsque Merced se jetait au-devant des coups, lorsque Merced, de ses bras trop frêles, portait la lourde jarre remplaçant l'ancienne, que Catherine aurait dû porter aux lévriers, alors la fillette se sentait bouleversée par quelque chose de très doux et de pénible à la fois... qu'elle avait déjà senti le jour de la jarre cassée...

... Surprise, elle s'y laissait aller un court instant, puis elle se redressait vite, indignée, plus altière : c'était une esclave, après tout, que Merced, tandis qu'elle, Catherine, était une demoiselle. Merced l'avait bien dit, le premier jour : il était très naturel que l'esclave soulageât la demoiselle.

« Non, répondait tout bas sa conscience,



non, ce n'est pas naturel... et ce qui l'est moins encore, c'est que ton cœur soit si dur... »

Dur? il ne l'était pas; il n'était que cuirassé d'égoïsme, et c'est la douce petite Espagnole, l'ignorante petite récolteuse d'alfa, qui ne savait que sa prière, qui en avait un jour trouvé la clé au prix de son sang; c'était elle qui allait l'ouvrir enfin.

« Écoute, disait Merced, laisse-moi te dire une chose qui me pèse... Il y a longtemps que j'aurais voulu le faire, mais je suis si ignorante, si sotte à côté de toi! Et cependant je sens bien que je dois parler...

— Quoi? dit Catherine avec impatience. Quelque chose de nouveau dans notre destinée?...

— Non. Il s'agit d'Aouka.

— Ne me parle pas d'elle, je te le défends! s'écria Catherine dont les yeux brillèrent de colère. Elle qui m'a souffletée, qui me traite en esclave, elle qui t'a fait battre presque jusqu'à te tuer!... »

Elle s'arrêta, suffoquée par des sanglots nerveux que provoquaient à la fois sa colère et son impuissance.

« Calme-toi, je t'en prie, fit tendrement



Merced. Tu te rends malade de colère chaque fois que tu penses à elle, et moi, tu me fais souffrir plus que si on me battait, chaque-fois que je te vois si mauvaise.

— Je te fais souffrir? fit Chryséis étonnée.

— Oui, je ne peux pas t'expliquer cela : je suis si nulle ! Mais je sais pourtant bien qu'il faut pardonner à ses ennemis, je sais qu'il ne faut pas se croire plus que les autres, et que plus nous sommes mauvais, plus nous sommes malheureux.

— C'est vrai, murmura sourdement Chryséis.

— Ainsi, est-ce que tu crois que je n'ai pas bien plus de raisons encore que toi d'en vouloir aux maîtres ? Ils ont égorgé mes parents : ma chère maman s'est fait tuer à coups de lance devant la porte de la grange où elle m'avait cachée, et j'ai passé sur son corps encore palpitant, lorsqu'ils m'en ont arrachée à demi morte. »

Merced se tut un instant, sa douce voix d'enfant s'étranglait dans sa gorge : et Chryséis se souvint que jamais un mot de révolte n'était sorti de ses lèvres, pas plus en l'absence des maîtres qu'en leur présence. Mais cela, elle ne le comprenait pas.



« Et tu leur as pardonné? dit-elle frémissante.

— Oh! j'ai eu bien de la peine! fit Merced tout bas. Mais maman me l'avait si souvent répété autrefois : « N'aie jamais de haine pour  
« personne, et sache pardonner les pires  
« offenses. » J'ai essayé de lui obéir, pour lui plaire, même après qu'elle a été partie; je crois que j'ai un peu réussi. »

Chryséis avait passé en silence son bras autour de la taille de la fillette : cette enfant lui paraissait maintenant si grande qu'elle n'osait lui répondre. Mais elle regardait en dedans son âme haineuse et sauvage, et s'effrayait de la comparaison.

« Ce que je te dis là, reprit Merced, ce n'est pas, tu comprends, pour te faire la leçon : je suis trop peu de chose auprès de toi pour avoir une prétention pareille. Mais c'est pour te dire que je serais si heureuse, si heureuse, si tu voulais essayer de ne plus en vouloir à Aouka, et de ne pas t'aigrir et te désespérer sans cesse comme tu le fais. Cela me fait tant de peine, quand je t'entends avoir des crises de rage, ou te désespérer de ton malheur sans vouloir essayer de



le surmonter ! Il me semble que si tu voulais te dominer, tu souffrirais moins, et que ce serait plus noble. Vois-tu, ma chère, chère Catherine, Dieu veut que nous pardonnions pour qu'il nous pardonne : et d'être bon et d'aimer les autres, c'est encore la seule chose qui puisse nous soutenir et nous consoler. »

Cette fois, Merced avait vaincu. Le but qu'elle avait atteint n'était cependant pas tout à fait celui qu'elle poursuivait : Chryséis lui avait jeté les bras autour du cou, abandonnant tout orgueil et toute fausse honte, et elle pleurait de tout son cœur en répétant :

« Merced, ma petite sœur, ma chérie, oui, je ferai tout ce que tu voudras, mais guide-moi, conseille-moi ! sans toi je ne puis rien : apprends-moi à m'oublier, afin que Dieu me pardonne, afin qu'il console mon pauvre père !

— Et tu essayeras d'oublier les duretés d'Aouka ? » fit Merced les yeux brillants de joie.

Chryséis hésita un instant, puis résolument :

« J'essayerai ! » dit-elle.

. . . . .

La chaleur était accablante ; les chameaux s'arrêtèrent, on faisait halte, pour la sieste,



Mais on ne dressa pas les tentes : c'était une halte, rien de plus. La route était pénible, on était dans les sables ; au loin, rien que le désert vide, reflétant le soleil comme un miroir brûlant ; et la route du Nord que l'on suivait semblait, aussi loin que l'œil pouvait porter, pareille à la pénible étape que l'on venait de fournir.

Aouka, descendue de sa litière, fit appeler ses femmes : elle voulait qu'avant de manger on lui lavât les pieds. Les fillettes frémirent : cette opération était généralement une des plus belles occasions d'orage, et faisait régulièrement regretter à Chryséis la fameuse toilette des jeunes mehara, lesquels au moins ruaient et se défendaient, mais n'avaient ni langue ni fouet. Or Aouka se servait aussi adroitement de l'une que de l'autre, et blessait aussi profondément en paroles qu'en actions.

L'eau tiède et parfumée coulait dans le bassin d'argent ; Catherine, l'éponge fine à la main, rafraîchissait les beaux pieds de la maîtresse, que Merced séchait doucement dans un linge fin en attendant qu'elle pût teindre les ongles de henné.



Mais Aouka n'était pas satisfaite ; Catherine avait cette fois rempli ses fonctions avec une promptitude, une adresse et une soumission qui dépassaient celles de Merced elle-même : le plaisir favori de la cruelle jeune femme lui manquait.



Catherine et Merced lavaient les pieds de la maîtresse.

« Il me semble que tes cheveux repoussent, esclave? » dit-elle tout à coup.

Les yeux de Catherine brillèrent : qu'allait-elle encore inventer ? Aouka sourit : elle avait touché juste.

« Oui, ils repoussent. D'ailleurs on les avait mal coupés. Je vais faire appeler Fatoum, elle



te tondra de tout près comme les jeunes mehara.

— Oh ! cria Chryséis comme si elle avait de nouveau senti la main de Fatoum sur elle.

— Que signifie ? dit Aouka en levant le fouet qui ne la quittait guère, tu protestes, vile créature?... »

Le fouet retomba sur les épaules de Catherine qui pinça les lèvres et ne cria pas. Aouka considéra ce silence comme une offense personnelle et redoubla. La fillette continua à se taire : à genoux devant Aouka, comme l'avait surprise le premier coup, elle ne fit pas un mouvement, ne desserra pas les dents... ; la maîtresse frappait, de plus en plus furieuse ; Catherine se taisait ; le sang ruisselait de ses épaules déchirées, et Merced suppliait en pleurant la jeune femme, qui ne semblait pas l'entendre...

Ce fut Sidi el-Hadj qui mit fin à cette scène affreuse en donnant l'ordre du départ.

Merced entraîna jusqu'à leur monture Catherine tout en sang et voulut panser ses épaules meurtries ; mais celle-ci, rompant enfin le silence :

« Laisse, dit-elle, tu vois bien que je ne peux pas lui pardonner, c'est elle qui ne le veut pas !... »



## XX

### OU L'ON JOUE AU PETIT POUCKET

Les Touareg avaient repris leur marche hâtive vers le Nord.

Jusque-là on avait marché dans le sable fin, où enfonçait le pied des bêtes et où l'on n'avancait que lentement. Mais tout à coup le sol changea, devint rocailleux sans être mauvais, et les chameaux hâtèrent leur pas égal que ne retardait plus la nature du terrain.

Les deux petites se taisaient; Chryséis dormait à demi tout enfiévrée, avec un pli mauvais au coin des lèvres, une grande ride au milieu du front. Merced, très éveillée, au contraire, et interrogeant l'horizon, avait, cela se voyait, une terrible envie de parler : dans ses jolis yeux



noirs animés, sur ses lèvres à demi souriantes, se lisait une pensée joyeuse qu'elle voulait faire partager à sa compagne.

Mais elle n'osait pas : Catherine n'avait pas l'abord agréable quand elle était de mauvaise humeur, et l'on avouera que, cette fois, elle était en droit de l'être. Elle souffrait de corps et d'âme, et se révoltait contre cette souffrance. Aussi Merced, quelque affection que sa compagne lui eût montrée le matin, ne se risquait pas à éveiller le chat qui dormait.

Cependant, quand elle sentit l'allure des bêtes s'accélérer, quand, se penchant hors du panier, elle vit la nature du terrain changer et les chameaux voler sur ce sol rocheux sans laisser plus de traces que les aigles dans l'air, elle se décida :

« Catherine !

— Quoi ? » fit sèchement la jeune fille, sans ouvrir les yeux.

« Écoute donc !... Les Touareg...

— Ce sont des Gétules, ou tout au plus des Numides.

— Des Gétules, si tu veux. Eh bien ! les Gétules fuient, cela se voit : ce n'est pas un



voyage ordinaire ; songe qu'on n'a pas, pour ainsi dire, emporté de provisions, ce qu'on fait toujours quand on se déplace.

— Qu'est-ce que cela me fait ? » marmotta Chryséis en se rencognant dans le panier, de façon à préserver ses épaules blessées des chocs trop violents. Laisse-moi dormir. »

— Mais non... s'ils fuient, c'est qu'on les poursuit.

— C'est Amilcar, murmura du fond de son rêve Chryséis qui dormait déjà. Il les attend au défilé de la Hache...

— Mais non », fit encore Merced qui ne s'émouvait pas pour si peu, car elle en avait entendu bien d'autres. « Ce général-là ne doit pas être en Afrique, car je n'en ai jamais entendu parler. Si les maîtres — elle n'osait plus dire les Touareg — sont poursuivis, cela ne peut guère être que par les Français.

— Tu crois ? »

Et Chryséis, se redressant vivement, ouvrit tout grands ses yeux gris.

« Où vois-tu des Français ? »

La petite Espagnole, sans se faire prier,



répéta patiemment ses explications et ses suppositions, puis elle ajouta :

« Tu sais qu'il faut nous aider pour que le ciel nous aide. Je crois donc que nous ferons bien d'être très attentives à tout : d'abord parce que les maîtres sont bien plus méchants lorsqu'ils sont en guerre, ensuite pour profiter de la moindre occasion favorable.

— Oui, murmura Chryséis; tu dois avoir raison. Mais tu comprends que ceux qui nous poursuivent vont vite perdre nos traces, dans cet affreux désert. Tiens, regarde, ajoute-t-elle en se penchant, cela me paraît être un banc de gneiss, ce terrain-là; jamais on n'y retrouvera vestige de notre passage...

— Bon ! fit Merced avec un frais éclat de rire, toi, une Française, tu ne connais pas le Petit Poucet ?

— Je ne lisais pas ces sornettes », répliqua la fille du colonel avec un de ces restes d'acidité qu'on trouve parfois au fond des vieux citrons, même vidés de leur jus. « Je les connais cependant; j'ai fait une étude spéciale sur leurs origines et je sais que ce sont des mythes solaires. A quel propos viens-tu m'en parler ?



Qu'est-ce que le Petit Poucet peut avoir à démêler avec notre situation?

— Ce qu'il peut avoir à démêler? Et comment a-t-il retrouvé son chemin? »

Et Merced, riant toujours, ôta une de ses longues boucles d'oreilles de filigrane, se pencha hors du panier où elle était emboîtée, et laissa tomber le pauvre bijou sur le sol.

Chryséis, qui avait suivi ses mouvements avec un intérêt croissant, battit des mains avec une joie et des rires d'enfant :

« Oh ! la bonne idée !... la bonne idée ! Merced ! ma petite Merced ! il faut que je t'embrasse... »

Et elle se jeta au cou de la fillette qui, toute rougissante de joie, lui rendit son baiser en murmurant :

« Oh ! tu es contente?... Cela me fait tant de plaisir !... »

... Et la tribu fugitive continuait sa route, toujours en hâte, toujours fuyant. Et les deux fillettes, désormais unies comme deux vraies sœurs, continuaient, elles, à semer leur chemin des cailloux blancs du Petit Poucet. Après les boucles d'oreilles de Merced, ce furent des lam-



beaux de leurs vêtements ; puis, hachées avec un mauvais couteau, des mèches de leurs cheveux : si courtes que fussent les boucles renaissantes de Chryséis, elle les sacrifia gaiement en disant :

« Aouka ne les trouvera plus trop longs, mes pauvres cheveux ! »

... Puis, en hésitant, en rougissant un peu, Catherine tira de son sein une chaînette d'or, échappée à ses maîtres, où pendaient trois médailles.

« Santa Virgen ! dit l'Andalouse, tu as des médailles saintes?... »

Et l'étonnement de Merced était si visible que Chryséis rougit plus fort :

« Oui, dit-elle, ce sont celles de ma première communion.... Je n'y pensais plus guère, car ma tante me faisait tant étudier que je n'avais guère le loisir d'aller souvent à l'église, mais je les avais gardées... »

Et soupirant, elle ajouta :

« C'est cependant ce qu'il y a de meilleur, que de prier et d'avoir confiance en Dieu ! Et sans toi, ma chérie, je ne l'aurais peut-être jamais compris. J'ai courage, à présent, et j'aurai



patience, car tu m'as appris ce que je ne savais pas, malgré tout ce que j'avais étudié : c'est que « Celui qui me garde ne sommeillera pas. »

Et, sans regarder Merced, elle laissa tomber sur le sable une des médailles qui étincela au soleil.

... Le soir était venu. On fit halte, on campa. Mais un terrible accident était arrivé dans la journée sans qu'on s'en fût aperçu. Soit par un manque de soin, dans la hâte du départ, soit par la chaleur trop ardente, la moitié des outres d'eau s'étaient ouvertes, et pendaient flasques sur les djemels. Ce fut une consternation générale ; il n'y avait ni puits ni oued<sup>1</sup> à des distances énormes, et pour désaltérer bêtes et gens, l'eau allait manquer avant deux jours. Pour commencer on rationna les serviteurs et les deux fillettes n'eurent pour elles deux que la valeur d'un verre d'eau saumâtre.

« Pourvu qu'on nous rattrape bien vite ! dit Merced avec épouvante. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que la soif au désert ! j'ai failli en mourir, l'an dernier... »

1. Rivière de la région saharienne, le plus souvent intermittente.



... Et le lendemain la fuite reprit. La chaleur augmentait, le soleil devenait de feu, le sol brûlait. La soif dévorait les petites, qui n'avaient eu pour leur nourriture qu'une poignée de farine de maïs et quelques dattes gâtées.

Les moutons, qu'on avait rationnés, bêlaient lamentablement, et, clopin-clopant, suivaient la caravane en s'échelonnant à de longues distances les uns des autres.

Merced et Chryséis avaient jeté, à de longs intervalles, les deux autres médailles et la chaînette d'or, et maintenant, silencieuses, n'ayant plus rien qui pût guider les sauveurs, souffrant sans oser se le dire, elles feignaient de sommeiller. Tout à coup Chryséis releva vivement la tête :

« Merced ! Merced !... une idée !... »

— Laquelle ? fit la petite prestement réveillée.

— Ce couffin qui nous fait contrepoids, que contient-il ?

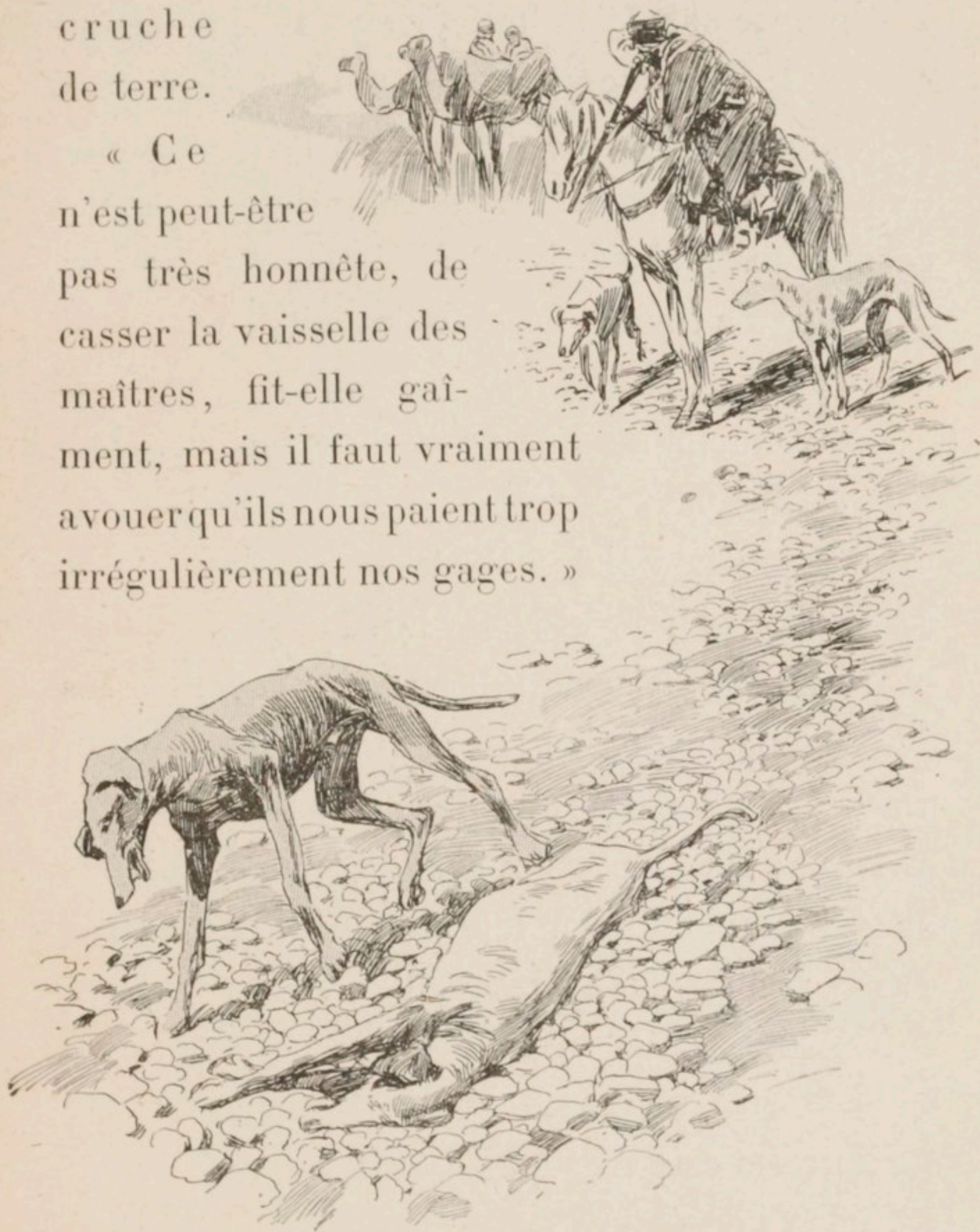
— De la ferraille, de la vaisselle, des... Tu as raison !... »

Et sans en demander plus, les yeux brillants de joie, la fillette se dressa sur le chameau,



plongea son bras dans le couffin et en tira une cruche de terre.

« Ce n'est peut-être pas très honnête, de casser la vaisselle des maîtres, fit-elle gaiement, mais il faut vraiment avouer qu'ils nous paient trop irrégulièrement nos gages. »



Sidi el-Hadj tua ses deux plus beaux lévriers.

Elle cassa là-dessus la cruche en mille morceaux, et les tessons remplacèrent les médailles.



... Mais la soif, l'horrible soif, devenait intolérable. Le soir, à la halte, rien à boire pour les esclaves; quelques gorgées pour les bêtes et pour les maîtres. On saigna quelques moutons que l'on mangea; c'était autant de moins à désaltérer. Mais toute la nuit les hurlements des slouguis tinrent les petites éveillées, muettes de terreur.

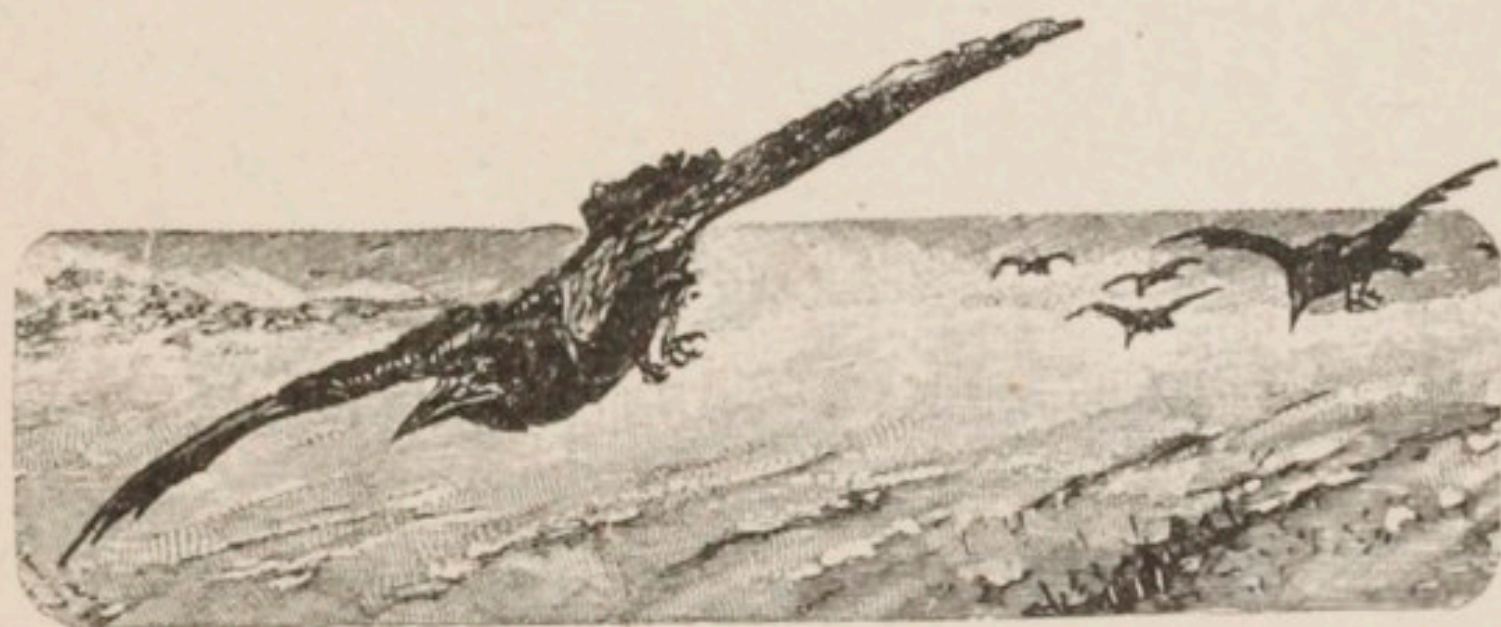
Le lendemain fut plus dur encore. Des chiens, devenus fous de soif (« hydrophobes », murmura Chryséis), galopèrent sur le flanc de la troupe, et Sidi el-Hadj lui-même, très pâle et les larmes aux yeux, tua de deux balles ses deux plus beaux lévriers qui avaient voulu mordre Aouka. Les moutons morts jonchaient la route; les fillettes n'avaient plus besoin de bouées pour signaler leur passage. A la halte de midi on tua des brebis pour boire leur sang....

Les petites, depuis longtemps, enfiévrées, à demi mortes, ne trompaient leur soif qu'en conservant des cailloux dans leur bouche.

... Puis on égorgea des chameaux de charge, dont on abandonna les bagages, et les chefs et leurs femmes burent l'eau qui restait dans leur estomac... Les autres suçaient des oignons,



buvaient quelques gorgées de beurre fondu, selon l'usage des caravanes en détresse. Mais les puits étaient bien loin encore... Sidi el-Hadj ne se préoccupait plus de dissimuler ses traces : il voulait seulement arriver jusqu'à l'eau... Mais combien y arriveraient vivants ? et les deux petites esclaves, mourantes au fond de leur litière improvisée, vivraient-elles encore jusque-là ?





## XXI

### POLITIQUE NÈGRE

... Et le colonel suivait l'émissaire nègre à la bretelle blanche du côté des *tatas*<sup>1</sup> dévastés, relevant les traces des Bambaras rebelles et croyant être sur celles de son enfant.

... Et Tidi-Hou, fils des dieux, allait de village en village, surtout dans ceux où il savait les guerriers absents, pillant, rançonnant tout le long du jour, et s'alcoolisant tous les soirs avec l'eau de feu des vaincus.

... Et Rosita, toujours dans les nuages, toujours dévouée à l'éducation de ses nobles beaux-fils, ne descendait pas de l'empyrée où

1. Village fortifié, le plus souvent entouré de fossés.



planait son poétique esprit, bien loin de surveiller la politique de son royal époux, qu'elle croyait toujours ami avec les Français.

... Et les treize négrellons ne mettaient plus les doigts dans leur nez, chantaient la table de multiplication et la complainte des départements dont ils intervertissaient l'ordre avec la plus complète désinvolture.

... Et les noirs partisans de l'alliance anglaise étaient heureux comme des rois, si toutefois les rois, même gorgés d'alcool, pouvaient être heureux.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des royaumes noirs, lorsque, la colonne française approchant, les deux troupes se rencontrèrent et Tidi-Hou apprit à ses dépens que les Anglo-nègres s'étaient joués de lui. Aussi lorsque le malheureux fils des dieux trouva occupé par les Français le village qu'il croyait seulement gardé par les femmes, il plia prudemment bagage, se contentant d'enlever une vieille sorcière de l'endroit pour avoir quelques détails. Il laissa ainsi ses guerriers se débrouiller comme ils pourraient, et profita du tumulte pour regagner sa capitale avec toute sa famille.



Et, pendant la route, la sorcière parlait. Comme l'indiquait son nom, traduisible par la périphrase : « la Puce qui aboie », c'était une vieille femme hargneuse, ravie de retourner le poignard dans le cœur de Tidi-Hou, lui vantant la puissance guerrière des Francs, déroulant à l'avance devant ses yeux les représailles qu'ils ne manqueraient pas d'infliger à l'allié transfuge, lui apprenant que non seulement Tombouctou n'était pas abandonné, mais encore qu'il était occupé par de nouvelles troupes, tandis que les anciennes parcouraient le pays pour la défense du bon droit et l'anéantissement du brigandage...

Et tout cela perçait le cœur de Tidi-Hou, fils des dieux, dont la conscience n'était pas tranquille.

« Un jour viendra, continuait à prophétiser la sorcière, où d'autres bateaux de feu viendront du pays franc, lançant depuis le Djoliba<sup>1</sup> des globes de fer noir qui renverseront les tyrans pillards ! un jour où le dragon nourri de feu, portant des hommes blancs dans son

1. Le Niger.



ventre<sup>1</sup>, traversera le désert, amenant le règne de la justice ! un jour où tous les Bambaras, devenus frères des Francs, seront protégés par eux, non seulement contre les Touareg, mais contre les chefs injustes<sup>2</sup>... »

Et Tidi-Hou, fils des dieux, bourrelé de remords, se demandait ce qu'il allait devenir pour avoir attaqué sans provocation aucune la puissante République, reine de France?...

Et, sans se douter des angoisses paternelles, les jeunes princes chantaient à tue-tête et en chœur, avec la plus parfaite insouciance de la géographie et des terribles circonstances où ils se trouvaient :

« Caen, chef-lieu de la Lozère ;  
Mende, chef-lieu du Calvados ;  
Saint-Étienne, chef-lieu de la *Louère*,  
Et de la Gironde, Bordeaux... »

Comme la rime y était tout de même, Rosita, emportée sur les ailes de la mélodie, ne s'apercevait même pas de quelle façon ses élèves panachaient la carte de France.

. . . . .

1. Le chemin de fer.

2. Ces opinions, si étrange que la chose puisse paraître, ont réellement cours parmi un certain nombre d'indigènes.



Cependant Tidi-Hou, fils des dieux, avait pris le parti qui lui semblait le plus sage, vu l'impasse où il se trouvait acculé. Il avait trahi ses alliés lorsqu'il les croyait vaincus : quoi de plus simple?... Il lui semblait tout naturel de passer à présent l'éponge sur ses erreurs passées, et de revenir aux Français, maintenant qu'ils étaient vainqueurs.

Tidi-Hou, fils des dieux, rassembla donc ses guerriers en déroute et leur parla à peu près en ces termes :

« Les traîtres qui nous ont entraînés de force contre nos frères alliés aux Francs seront punis de mort s'ils reparaissent parmi nous. L'ensorcellement qu'ils avaient jeté sur la tribu est rompu, grâce aux invocations de la sorcière blanche : c'est en frère, en allié, en ami, que nos vaillants recevront le puissant chef franc de Tombouctou, la Source d'eau-de-vie du désert.

« J'ai dit ! Que l'on prépare des présents, que l'on tue les poules les plus tendres, les agneaux les plus gras, que l'on défonce un tonneau de tafia et que l'on dresse, au-dessus de la case royale, l'invincible drapeau des Francs.



« Que l'on se peigne des couleurs de fête et que tous les sorciers du tata apportent leurs tamtams et leurs derboukas pour fêter dignement l'entrée de Sidi Verduron, mon frère, guerrier favori de la puissante République, reine de France !... »

Et pour rendre hommage à son terrible beau-frère, Tidi-Hou distribua à sa progéniture près de quatre cents pains à cacheter de différentes couleurs, exactement trois cent quatre-vingt dix, soit trente pour chacun, ce qui permit à ces jeunes princes d'organiser promptement une parure dont l'originalité égalait la variété de bon goût.

Rosita apprit seulement alors, de la bouche sacrée de Tidi-Hou, fils des dieux, que son frère venait leur rendre visite et qu'il était juste qu'elle servît de trait d'union entre les fidèles alliés.

. . . . .

Le colonel avait vu les noirs fuir devant lui, comme s'ils avaient eu, à l'instar de Mercure, des ailes aux pieds ; cependant il avait pu recueillir des renseignements précieux sur la direction prise par ceux qui veillaient sur la



femme blanche, et la journée n'était pas terminée qu'il arrivait devant l'enceinte en pisé du tata inexpugnable où régnait son frère Tidi-Hou...

« Mais,... mon colonel!... s'exclama Lucien Charmes avec stupéfaction, ce village est à nous!... voyez le drapeau!... nous avons dû nous tromper?... »

Il n'acheva pas, le pont-levis des remparts venait de s'abaisser livrant passage au groupe bigarré des sorciers de la tribu. Puis des guerriers s'avançaient au-devant d'eux avec des cris gutturaux et des danses joyeuses, accompagnées de tamtams, de trompettes et de derboukas; de jeunes négresses aux pagnes éclatants portaient des corbeilles remplies de fleurs et d'oiseaux rares, tandis que treize négrillons se tenant par la main, en rang de taille, s'avançaient en chantant de leurs voix discordantes :

« Des Pyrénées-Orientales  
Le chef-lieu c'est Draguigna,  
De Seine-et-Oise Versailles  
Et du Var c'est Perpigna... »

« Comme géographie, c'est réussi!... s'écria Lucien Charmes qui se tenait les côtes.



— Si l'on peut m'expliquer ce que cela signifie?... » dit le colonel abasourdi.



Treize négrillons, se tenant par la main, s'avançaient en chantant.

Comme si les souverains n'avaient attendu que cette invocation pour paraître, un brancard orné de feuillage, porté par vingt hommes vigoureux et surmonté d'un énorme parasol en plumes d'autruche, surgit comme par enchantement entre les deux tours en pisé qui marquaient l'entrée du tata, et sur cette litière M. Verduron reconnut avec stupeur, côte à côte avec le roi nègre, sa tendre sœur Rosita, sceptre en main et diadème en tête!...

« C'est elle! elle qui est la femme blan-



che!... » murmura avec le plus profond découragement le colonel désappointé... « Catherine! Catherine! ma pauvre enfant, tout espoir est donc perdu?...

— Peut-être la trace du Nord est-elle la bonne, mon colonel?... » essaya de dire le lieutenant Charmes, tandis que les négrillons chantaient à tue-tête :

« De la Charente-Inférieure  
La Rochelle est le chef-lieu,  
Le souvenir y demeure  
Du cardinal Richelieu... »

Le colonel secoua la tête. Ce coup l'avait atterré. Il tombait de si haut! et tous les chers espoirs évanouis lui rendaient la déception cent fois plus amère. Navré, désespéré, il ne voulait plus compter sur rien.

Cependant il fallait secouer ce chagrin qui le dévorait; il fallait sourire; il fallait surtout savoir ce que signifiait toute cette politique peu claire, et il fallait aussi ne pas blesser le chef bambara.

Le colonel fit donc un effort sur lui-même, et fit le meilleur accueil qu'il put à son beau-frère pommelé. Malgré cela l'entrevue fut gênée



de part et d'autre. Tidi-Hou, fils des dieux, n'épargna cependant rien : il expliqua, en effet, avec l'accent ému de la vérité, qu'étant allé défendre les villages attaqués par des partisans de l'alliance anglaise, il était revenu à la hâte préparer un accueil digne de lui à son frère blanc, pensant bien qu'il ne quitterait pas le territoire des Bambaras sans lui faire visite...

Et il fallut rester pour jouir de la fête. Il fallut, bon gré, mal gré, assister aux danses guerrières de la tribu, lesquelles eurent lieu aux sons de deux grandes boîtes à musique qui jouaient ensemble, l'une les *Cloches de Corneville*, l'autre le *Miserere du Trouvère*. Puis, toujours avec les mêmes airs à la clef, il fallut faire honneur à un repas capable d'apaiser la faim d'un régiment de cuirassiers à jeun depuis six mois. Tidi-Hou ne pouvait rassasier ses yeux de la vue divine de son frère de France, et, attendri par de fréquentes libations, lui faisait des déclarations de fidélité et de dévouement qui firent pleurer les crocodiles des marigots voisins.

Comme « Sidi Verduron » l'avait mis au courant de ses recherches infructueuses, espérant



qu'il lui serait de quelque utilité, il cherchait dans son cerveau étroit un moyen de se venger de ses alliés de la veille, et il assurait dans des discours non moins longs que diffus que « pour lui » la disparition de Chryséis ne pouvait être attribuée qu'aux traîtres qui se disaient partisans d'Angleterre, reine des Indes, et avaient si lâchement pillé les villages voisins.

On chantait, on dansait, on buvait surtout. Le cœur du colonel n'était cependant guère à ces fêtes; la satisfaction fraternelle, modérée du reste, qu'il éprouvait dans la société de Rosita, de son mari et de leur cour, ne contrebalançait pas la terrible déception éprouvée en retrouvant celle-ci au lieu de Chryséis.

Malgré toutes les protestations de ses alliés, le colonel refusa donc de s'arrêter plus longtemps, et reprit tristement, dès le petit jour, le chemin qu'il avait suivi la veille avec tant d'espoir.

Tidi-Hou, fils des dieux, était incapable de lui proposer de l'accompagner, ne se tenant plus sur ses jambes et même se sentant tout souffrant; mais il pleura comme un veau en le voyant partir. Cependant, comme il restait en-



core des victuailles, le festin ne fut pas interrompu par le départ des Français, et reprit de plus belle après, tant qu'il resta un os de poulet, une queue de mouton et une calebasse d'eau-de-vie.

Tidi-Hou lui-même, quoique réellement assez mal à l'aise, reprit sa place à table et essaya de faciliter une digestion pénible en mangeant une corbeille de bananes arrosées d'eau de Cologne.





## XXII

### CHRYSÉIS RETROUVERA-T-ELLE SON COTILLON?

Le colonel avait donc fait fausse route. L'autre détachement avait-il été plus heureux?

On s'en doute, puisque Paul Rozel avait relevé la trace du nord, la seule bonne, et qu'il s'y était tenu. La double direction des vestiges, qui avait trompé M. Verduron, tenait à la visite qu'avait reçue Sidi el-Hadj, la veille : la trace du sud, qui se confondait plus loin avec d'autres, était celle des Touareg qui avaient averti le cheik.

Mais Lucien s'était si bien moqué de Paul, que celui-ci ne comptait en rien réussir, et que, lorsque les deux détachements s'étaient séparés, il avait dit à son chef :



« Mon colonel, je vais faire chou blanc, pour sûr : c'est à vous que le succès est dû. Aussi, soyez tranquille, dès que je serai certain que je me trompe, j'aurai vite fait de rebrousser chemin et de vous rejoindre. »

Cependant, tout ébranlé qu'il fût dans sa confiance, Paul Rozel voulut faire les choses consciencieusement. Jubier et Gobain l'accompagnaient, et, à l'envi, relevaient les traces. Cela dura ainsi une demi-journée, dans des sables fins qui brûlaient les pieds des hommes, les fatiguaient, et décourageaient le jeune officier, presque persuadé maintenant qu'il faisait, comme il disait, de la bouillie pour les chats.

Tout à coup, aux sables fins, succéda le gneiss, comme l'avait fort bien reconnu Chryséis, et les traces cessèrent complètement.

« Envolé, le gourbi ! fit Jubier.

— Deux sous de récompense à qui le retrouvera ! ajouta Gobain.

— Ça fait encore un objet perdu, quoi !... ce qu'il en pleut dans ce pays-ci !... Mon lieutenant ?

— Qu'y a-t-il, sergent ?

— Sans vous commander, est-ce que je pour-



rais m'astiquer de vous demander ce qu'ils vont chercher, ceux que nous courons après ? Il n'y a rien que le vrai désert de tous les côtés à partir d'ici : ils ont donc bien besoin de se sauver, qu'ils se carapatent dans un pays pareil?... »

La réflexion frappa Paul Rozel, déjà presque résolu à rebrousser chemin, tant l'odeur de la poudre l'attirait dans le sud.

« Vous avez peut-être raison, sergent, dit-il. Déployons - nous en éventail et avançons encore. »

Bien leur en prit. Cent pas plus loin, Gobain, suffoqué de joie, ramassait une boucle d'oreille et disait à son officier :

« Ah ! mon lieutenant, ça pousse-t-il dans le sable, ces brimborions-là?... on ne l'a pas perdue, que je vous dis, on l'a jetée exprès !... »

Et l'on avança... et l'on trouva la seconde boucle d'oreille.

Paul ne songeait plus à retourner au sud.

Puis ce fut un lambeau d'étoffe, qui suggéra aux sergents la même idée qu'à Merced :

« Tiens ! v'la qu'on joue au Petit Poucet ! »

Puis on trouva un fragment de mouchoir marqué C. V., et l'on ne douta plus. Mais



Jubier ne se tint pas de dire tout bas à Gobain :

« Mon vieux, j'ai idée que nous allons retrouver Mademoiselle dans une fichue toilette!... »

Excités par l'espoir du succès, les soldats, qui savaient maintenant que l'on était sur les traces de « Mademoiselle », allaient devant eux sans demander de repos, sans songer à leurs fatigues, riant entre eux de la déconvenue certaine de leurs camarades, se faisant une fête de ramener la fillette à leur chef. Car elle vivait, elle espérait, elle appelait à son secours : chaque indice le criait bien haut.

Un peu plus loin, c'était une courte mèche de cheveux blonds, arrachés plus que coupés. Très ému, Paul Rozel les serra pieusement dans son portefeuille pour les remettre au colonel en murmurant :

« Ah! si son père était là!... »

Et les jeunes officiers, qui, peu de temps auparavant, s'étaient tant amusés de l'arrivée et de l'extravagance de Chryséis, se sentaient à présent tout impressionnés en présence de ces lambeaux, muets témoignages des souffrances de la captive, pressants appels à leur dévouement, à leur courage.



Quelques pas plus loin, Jubier et Gobain, qui marchaient en avant, s'arrêtèrent ahuris :

« Mon lieutenant!...

— Qu'y a-t-il?...

— V'là qu'ils sont noirs, maintenant, les cheveux de notre demoiselle! Est-ce que nous serions comme qui dirait les pompiers d'escorte du coiffeur de la tribu?... »

Paul regardait avec une stupéfaction égale les cheveux de Merced.

« Ou bien, insinua Gobain, si ça serait qu'elle aurait bruni? il fait si chaud, dans ce pays-ci! »

Paul haussa les épaules en souriant :

« Je crois plutôt, sergent, que nous ferons d'une pierre deux coups, et que nous en délivrerons deux pour une. La pauvre petite aura trouvé une compagne de captivité; ce n'est malheureusement pas rare chez ceux que nous poursuivons.

— Ah! si c'est comme cela! murmura le sergent convaincu. Alors, mon lieutenant, que nous serions par supposition des chiens de Terre-Neuve, et que nous mériterions la médaille de sauvetage ou le prix de M. de Montyon?

— Précisément, mon ami... Bon, une





Paul regardait avec stupéfaction la mèche de cheveux noirs.



médaille maintenant ! c'est ce que vous réclamiez... »

Après les médailles et la chaînette, il y eut une interruption dans les petites bouées. La nuit tombait d'ailleurs, il fallut s'arrêter. Le lendemain, à quelque distance, on commença par trouver un tesson.

« Les voilà qui cassent la vaisselle, déclara Jubier enchanté. J'ai toujours pensé que notre demoiselle était plutôt capable de cela que de la disposer artistement sur une table... »

Et la marche en avant continuait, infatigable, ardente ; les soldats, bien approvisionnés, soutenus par l'espoir du succès, gagnaient, sans s'en douter, à chaque heure du terrain. Le troisième jour, on trouva les restes du campement : des moutons morts de soif près d'un feu éteint.

« Diable ! dit Paul, cela se gâte : ils n'ont plus d'eau. Ils n'iront peut-être pas bien loin, mais qui sait si cela ne sera pas trop loin encore pour celle que nous cherchons?... »

Désormais plus de débris, ou à peine sur la route du nord, mais de distance en distance un mouton ou des agneaux morts. Puis deux lévriers tués à coups de fusil...



« Cela va mal, cela va mal, disait Paul. Toutes ces bêtes sont mortes depuis longtemps : de combien sont-ils en avance sur nous? »

Et il craignait, sans oser le dire, de trouver au milieu de ces épaves mortes le corps déjà roidi de la petite fille aux cheveux blonds qu'il venait chercher si loin.

La troupe partageait son angoisse : arriver trop tard après avoir été si près!... non, Dieu ne le permettrait pas... Enfin on trouva les chameaux éventrés dont la poche de réserve avait fourni la dernière goutte d'eau aux Touareg.

« Victoire! cria Paul, ils palpitent encore. Un effort, camarades! nous les tenons... et elles sont vivantes; tenez! »

Et sur le sable brûlant, à côté des chameaux morts, il ramassait joyeux deux mèches de cheveux nouées ensemble.

« En avant! mes amis, en avant! »

Et Jubier, remontant son sac d'un tour d'épaule :

« J'ai idée que je vais lui rendre son cotillon, pour lors, et qu'elle n'en sera peut-être pas fâchée. »



## XXIII

### OU TIDI-HOU PASSE DÉFINITIVEMENT AU RANG DES DIEUX

« En cyprès noirs, changez les myrtes d'hyménée... »

O Rosita!... ô triste retour des choses humaines! tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse; tant s'engouffrent les queues de mouton dans un estomac élastique qu'à la fin il se rompt; tant va le gosier, si cuirassé qu'il soit, à l'eau-de-vie, qu'un jour vient où il se consume... Mais à quoi bon continuer cette fatale litanie? Qu'il suffise de savoir qu'à la suite de ses fraternelles agapes, une indigestion horrible, surhumaine, convulsionnait Tidi-



Hou, fils des dieux, au milieu des lamentations de son peuple consterné.

Il se roulait littéralement sur le sol, malgré les tasses de thé, sucrées au miel sauvage, que Rosita lui préparait sans relâche et qu'il trouvait bien fades. Ses fils l'entouraient, à la fois émus et surpris, ne trouvant pas logique qu'un excès de victuailles eût pu l'affaiblir à ce point.

Les sorciers avaient, d'autorité, envahi la case ; ils brûlaient force plumes de poulets sur un réchaud d'or ciselé devant les fétiches du logis, afin d'obtenir la guérison du malade ; l'air devenait irrespirable, mais le mieux ne se prononçait pas, au contraire. Entre deux hoquets, Tidi-Hou se tourna vers Rosita en balbutiant :

« Musique!... Sorcière du pays des blancs, musique!... »

La pauvre reine, les yeux remplis de larmes, décrocha la guitare d'une main tremblante, et le fils des dieux fit signe que c'était bien cela qu'il voulait.

Elle essaya quelques accords...

« Non!... non! » balbutia Tidi-Hou.

Elle s'approcha tout près de lui :



« Que veux-tu? lui demanda-t-elle... que veux-tu? en quoi puis-je te faire plaisir, ami? »

Un des négrillons entonna le chant de guerre de la tribu, en claquant les doigts en mesure pour faire l'accompagnement.

« Non!... non!... dit encore le roi nègre.

— Il était un petit navire? chantonna la reine qui avait plutôt envie de pleurer, en voyant son mari dans un si triste état, quoique l'idée d'une issue fatale ne se fût pas encore présentée à son esprit.

— Non!... non!... mironton... mirontaine.

— Malborough! » murmura Rosita d'une voix qu'étranglaient à la fois l'émotion, et l'asphyxiante fumée des plumes de poulets qui se consumaient sans relâche aux psalmodies incessantes des sorciers.

« Oui... oui... murmura le malade... Malborough!... »

La reine se mit à chanter. Tidi-Hou était tout oreilles, malgré ses souffrances, et ses tremblements nerveux suivaient presque la mesure, tandis que ses yeux convulsés se tournaient vers la sorcière blanche avec une sorte d'extase.



« — Elle vit venir son page,  
Miron-ton, miron-ton, miron-taine;  
Elle vit venir son page  
Tout de noir habillé... »

Le pauvre monarque eut une syncope dont la reine, les sorciers et les négrillons eurent grand' peine à le tirer.

« Encore !... » dit-il en reprenant ses sens. L'héritier du trône crut que c'était de l'eau-de-vie qu'il demandait et courut en chercher, mais Tidi-Hou détourna la tête avec un tel dégoût, que, pour faire disparaître avec une attention toute filiale le corps du délit, les négrillons se le partagèrent séance tenante.

Ce refus avait consterné les sorciers, qui, à partir de ce moment, n'augurèrent plus rien de bon de l'état du malade.

« Miron-ton... miron-taine... » balbutia le moribond.

Le cœur serré, quoiqu'elle fût encore sans inquiétude, Rosita reprit la chanson ; Tidi-Hou dodelinait de la tête comme un vieux chat mélomane, et semblait regarder dans le vague la belle dame blanche sur sa tour et le page tout de noir habillé.



« — Quittez vos habits roses,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
Quittez vos habits roses  
Et vos satins brochés... »

La main de Tidi-Hou, fils des dieux, pendait inerte hors de la natte qui lui servait de lit.

La fumée des plumes de poulets avait envahi toute la case, où l'on ne se voyait plus que comme dans un nuage, et l'on entendait, au dehors, dans la brousse, jacasser au soleil les perroquets jaseurs...

« Mironton... mirontaine... encore!... » soupira la voix du roi qui s'éteignait dans un râle.

— Monsieur de Malborough est mort,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
Monsieur de Malborough est mort,  
Est mort et enterré.... »

Tidi-Hou, fils des dieux, était mort, lui aussi, et la chanson de Rosita se termina par des hurlements de douleur.

. . . . .

Les funérailles du royal descendant de Tous-saint Lavenette eurent lieu le surlendemain avec tout le cérémonial usité en pareil cas. La reine régente, les yeux en boules de loto à force de pleurer, à moitié pâmée de désespoir,



édifia tous ses sujets par ses crises de nerfs; le bûcher éleva bien haut ses flammes rouges et sa fumée blanche, les oiseaux s'enfuirent à tire-d'aile du bouquet de bananiers, les tamtams



La main de Tidi-Hou, fils des dieux, pendait inerte hors de la natte.

et les trompettes, tout ce qui avait servi à l'apothéose du colonel, vint rehausser la fastueuse incinération de Tidi-Hou, fils des dieux. La veuve entendit cependant, avec horreur, quelques anciens murmurer contre l'abandon



des saines traditions et regretter la vieille coutume qui consistait à manger ses morts, ce qui, du moins, ne laissait rien se perdre et transmettait plus sûrement les vertus des héros.

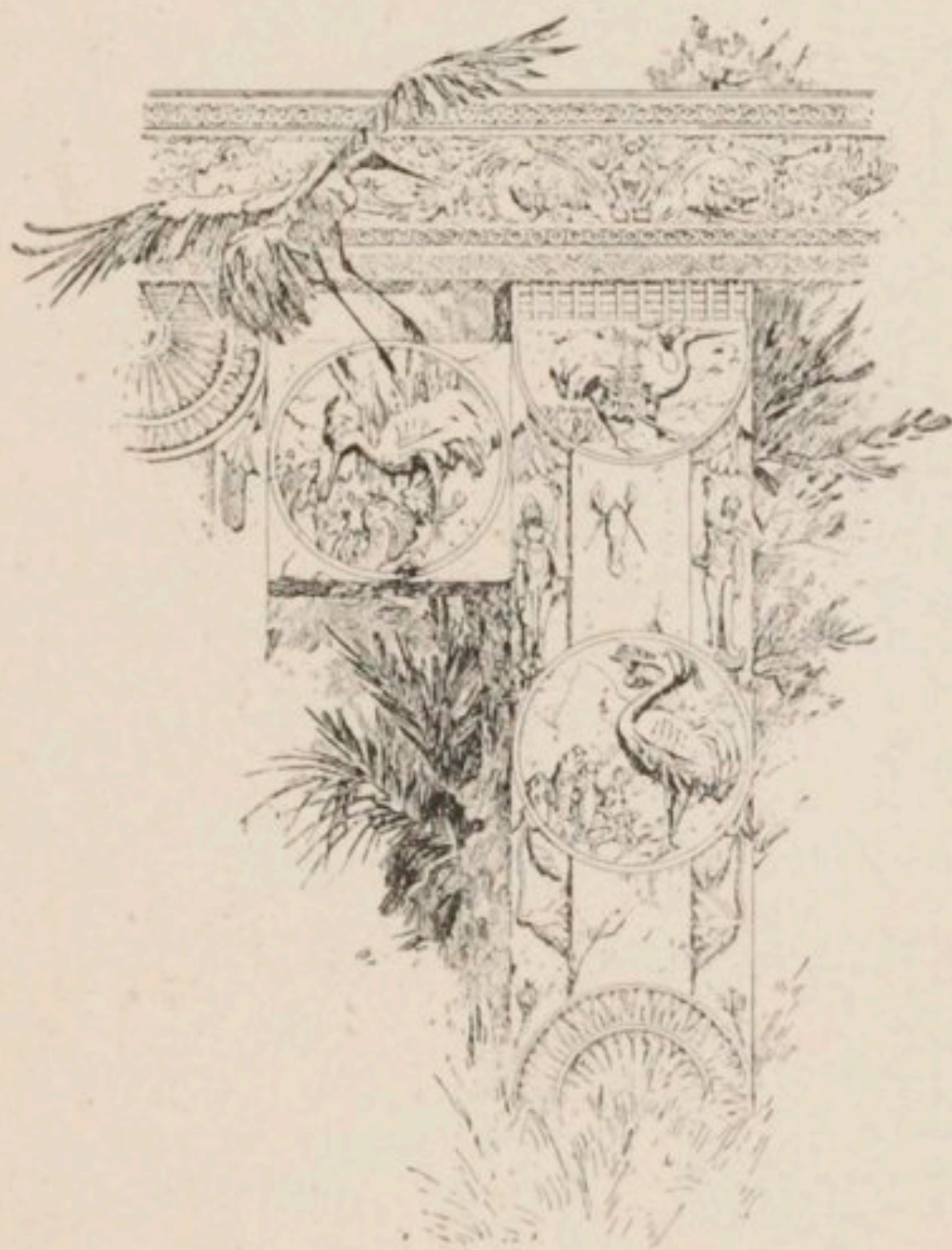
Les négrillons témoignèrent, eux aussi, du plus profond désespoir, le prince héritier se taillada les bras avec une pierre coupante en jetant des cris affreux, et la danse funèbre des douze autres, qui mirent en œuvre les talents qu'ils avaient reçus de Rosita, fut proportionnée à leur piété filiale. Mais les anciens disaient aussi qu'il y avait beaucoup plus d'union dans les tribus au temps regretté où le nouveau roi faisait vendre comme esclaves ou égorger sur le bûcher du défunt tous ses frères et sœurs, ce qui prévenait toutes les révolutions possibles et assurait la tranquillité du pays.

Rosita ne put s'empêcher de frissonner, en entendant, bien malgré elle, ces profonds politiques. Qu'allait-elle devenir chez ces gens, décidément peu civilisés, maintenant que son cher époux n'y était plus?... Ces anciens, dont les discours la faisaient frémir, ne voudraient-



ils pas ressusciter quelque usage du même genre relatif aux reines douairières?...

Et cependant dans l'air adouci du soir s'élevaient les flammes du bûcher qui achevaient de consumer la dépouille mortelle de Tidi-Hou, fils des dieux.





## XXIV

### COMME QUOI CHRYSÉIS DÉCOUVRIT SA VOCATION ET RETROUVA SA JUPE

Là-bas au nord, dans le désert brûlant, terrassés par la soif, la fatigue, la chaleur terrible du milieu du jour, les Touareg dormaient sur le sable, à côté des bêtes épuisées. Point de veilleurs, pas même les chiens pour les garder; parmi ceux-ci, quelques-uns, affolés, hurlaient sans discontinuer; les autres gisaient sur le sol, pantelants, la gueule haletante, l'œil glauque, mourants. Le sommeil, qui fait oublier, planait un instant sur la tribu fugitive.

Les deux petites esclaves sommeillaient à demi dans les bras l'une de l'autre. Les pauvres enfants étaient dans un triste état : dévorées



par la fièvre, elles se soutenaient à peine; les maîtres s'étaient montrés la veille plus durs que jamais, et Chryséis, qu'un soufflet d'Aouka avait renversée dans le feu, les bras cruellement brûlés, le visage noirci, était presque méconnaissable. Elle avait déliré toute la nuit, pendant que Merced éventait son front brûlant et pleurait de n'avoir pas même une goutte d'eau pour rafraîchir ses lèvres : et dans ses paroles incohérentes, la pauvre fillette mêlait le nom de son père à ceux de Genséric, d'Amilcar, d'Annibal, tous personnages parfaitement inconnus de Merced, mais que la petite Espagnole supposait être de grands savants de Paris qu'avait fréquentés sa compagne.

... Soudain une éclatante fanfare retentit : le désert frissonna tout entier aux notes joyeuses de la « Casquette », les Touareg bondirent sur leurs armes, et, sans explications préalables, une fusillade enragée éclata.

« Mon père!... s'écria Chryséis, qui se trouva debout, soudain ranimée. Que Dieu nous sauve!... »

. . . . .

C'était, comme on le devine aisément, notre



ami Paul. Il avait fait marcher ses soldats pendant l'heure de la sieste, pour essayer de surprendre les fugitifs, et cette heureuse tactique avait réussi au delà de toute espérance.

Mais il avait affaire à forte partie, et le combat n'était pas égal. Le détachement de Paul, s'il était plein d'ardeur et d'entrain, était par contre peu nombreux, et fatigué par la longue étape ; les Touareg étaient de robustes et vaillants guerriers ; et, quoique ayant souffert de la soif, ils défendaient leur peau avec une vigueur et une énergie incroyables.

Le mot d'ordre de Paul était : « Attention à la prisonnière ! » et d'un commun accord les Français dirigeaient tous leurs efforts vers un retranchement improvisé où devait se trouver Chryséis.

C'était là, en effet, dans un cercle formé par les chameaux, les bâts, les litières renversées, que Sidi el-Hadj avait rapidement enfermé les enfants et les femmes. Mais les Touareg, qui sentaient là ce qu'ils avaient de plus cher, en défendaient héroïquement les approches. Là fusillade ne s'arrêtait pas, et des slouguis, réveillés par l'attaque et par l'odeur du sang,



bondissaient en avant, montrant leurs yeux flamboyants et leurs dents féroces; ce ne serait pas chose facile que de forcer ce ring<sup>1</sup> improvisé.

Là, au milieu des femmes éplorées, Aouka se montrait vraiment reine, et Chryséis seule pouvait lui être comparée comme vaillance. La jeune femme était assise sur le meilleur des mehara, agenouillé, mais tout sellé, tout prêt à partir :

« Si nous sommes vaincus, avait dit Sidi el-Hadj, essaie de fuir : ne t'inquiète pas de moi; si je suis tué, tu me feras venger par les guerriers de mon frère. »

C'était la chance suprême à tenter; mais Aouka n'en voulait profiter qu'à l'extrémité dernière. Le regard altier, le visage impassible, elle était aussi tranquille qu'un jour de fête au milieu de ses femmes : elle suivait de ses yeux bleus très fiers les péripéties du combat, et ne sortait de son hautain silence que pour essayer de relever le courage de ses compagnes, qui

1. Le *ring* ou cercle était une enceinte de sept (ou neuf) fortifications où les Avars (770) avaient entassé leurs trésors. Le ring fut forcé et pris par Pépin, fils de Charlemagne.



hurlaient de terreur à chaque pas en avant que faisaient les Français.

Ceux-ci en effet gagnaient peu à peu du terrain, et Chryséis exultait de joie. Debout derrière sa maîtresse, un bras autour de la taille de Merced, la fillette était ressuscitée : ses yeux brillaient, ses joues se coloraient et volontiers elle eût battu des mains. Son enthousiasme juvénile ressemblait aussi peu au courage calme et un peu dédaigneux d'Aouka, que la vibrante Française à l'Orientale fataliste et digne.

L'odeur de la poudre grisait littéralement Chryséis, qui n'avait pas l'air de se douter le moins du monde qu'elle courût quelque danger.

« Ah ! Merced ! que c'est beau une bataille ! disait-elle à la petite Espagnole qui tremblait comme la feuille... Tiens !... tiens ! regarde !... les voilà qui escaladent le retranchement !... bravo, sergent !... bravo !... Gare au cheik !... il va tirer !... Bon ! il l'a évité !... Que c'est beau, Merced ! que c'est beau !... Ah ! pour sûr, si j'en réchappe, je n'épouserai jamais qu'un officier, et je le suivrai à la guerre ! »

La pauvre Merced ne l'écoutait pas : trem-



blante, épeurée, elle disait son chapelet, tressaillant à chaque sifflement des balles qui s'entrecroisaient au-dessus de leurs têtes, et toutes les *Virgen* de la Castille — et il y en a — se succédaient dans ses invocations.

« *Santa Maria del Pilar!* Comment peux-tu dire une chose pareille, Catherine!... Que j'ai peur!... Ayez pitié de nous, *Virgen del Rosario!*... »

— Pauvre chérie, fit Chryséis en l'embrassant, tu n'es pas fille de militaire, toi!... c'est de famille, vois-tu, ces idées-là!...

— Cela se peut... ah!... un soldat tué... là... tout près!... *Maria Santissima!* j'en mourrai, pour sûr!... »

Cependant les assiégeants étaient assez près pour qu'on pût distinguer leurs visages, et Chryséis cherchait des yeux, parmi les combattants, le père, jadis si méconnu, aujourd'hui si aimé, si ardemment désiré...

« Où est-il? se demandait-elle avec angoisse, ... je ne le vois pas... »

— *Santa Maria de Séville!*... nous sauverez-vous, bonne mère?...

— Victoire!... *Merced!* victoire! les Français



gagnent du terrain... Oh!... l'affreux lévrier qui saute à la gorge du sergent!... Ah!... il l'a tué... il n'est pas mordu... Est-ce que mon père serait en embuscade? Il a peut-être repris le plan d'Annibal à la Trebia... Tu connais le plan d'Annibal, Merced?...

— Non, Catherine, je ne connais pas ce gentilhomme... *Virgen de las Dolores*, ayez pitié de nous...

— Ici, les esclaves!... » commanda la voix brève d'Aouka.

Un grave événement, qui perdait les Touareg, venait de se produire.

Sidi el-Hadj tombait mortellement frappé, et ses guerriers en désordre livraient passage aux assaillants. Le faible retranchement allait être forcé : c'était la minute suprême pour nos deux fillettes...

Elles obéirent cependant par habitude à la voix de la maîtresse. Blanche comme une morte, ses yeux bleus brillant d'une épouvantable férocité, celle-ci attira d'une main de fer Chryséis jusqu'à elle :

« Misérable fille, lui dit-elle d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, c'est pour toi,



c'est pour te reprendre, que les tiens m'ont tué mon mari, le plus vaillant et le plus noble des guerriers de la tribu!... Je jure par la barbe de mon père qu'ils ne t'auront pas vivante! »

Mais la petite n'eut pas même l'air d'avoir entendu ces terribles paroles; elle suivait la bataille d'un regard étincelant : Paul Rozel et le sergent Jubier, escaladant les mehara, la touchaient presque, les Touareg fuyaient...

« Victoire!... Victoire! criait Paul.

— A nous!... répondit Catherine, à nous!... et vive la... »

Elle n'acheva pas, Aouka, bondissant sur elle comme une panthère, l'avait renversée; un genou sur sa poitrine, elle brandissait au-dessus d'elle un poignard affilé : Chryséis terrassée, suffoquant, se vit perdue..... Mais en même temps, et comme dans un rêve, elle entrevit Paul Rozel qui surgissait entre la maîtresse et l'esclave, saisissait Aouka à la gorge et, tenant un pistolet par le canon, allait assommer la mégère. La jeune fille eut un cri suprême :

« Ne la tuez pas!... ne la tuez pas!... »

Et elle perdit connaissance pour tout de bon.

. . . . .



Quand elle revint à elle, elle était dans les bras de Merced, qui riait et pleurait à la fois en l'embrassant.

Devant elle le sergent Gobain, agenouillé, tenait encore la gourde d'eau-de-vie dont il avait frictionné ses tempes, et Paul Rozel, debout, très ému, attendait son retour à la vie. A côté, Jubier ficelait artistement Aouka qui, insensible en apparence, se laissait faire sans résister.

« Mon père?... demanda tout de suite Chryséis, qui redevint toute pâle en ne voyant pas le colonel.

— Sain et sauf, mademoiselle, mais égaré sur une fausse piste. Comme il va être heureux!...

— Et moi donc! murmura la fillette. Lieutenant, nous vous devons la vie, ma sœur et moi... »

D'un geste plein de tendresse elle montrait Merced. Le jeune homme salua la fillette et répliqua gaîment :

« Il était grand temps, en effet, d'intervenir, mademoiselle. Il y avait une diablesse qui allait finir notre expédition de terrible manière...



Que voulez-vous qu'on en fasse?... j'allais l'assommer, ce que je regretterais maintenant, car, enfin, c'est une femme... et c'est votre voix seule qui m'a arrêté... Ai-je bien entendu?... »



Paul saisit Aouka à la gorge.

Merced leva un regard anxieux sur son amie.

« Oui, lieutenant, dit Catherine d'une voix un peu tremblante. Elle m'a fait du bien en voulant me faire du mal, et si je suis moins mauvaise c'est à Merced et à elle que je le



dois. Et maintenant laissez partir ce qui reste de la tribu, lieutenant, je vous en prie ; la leçon a été bien dure, et je ne voudrais pas que ma délivrance fût marquée par des représailles. N'est-ce pas, ma chère Merced ? c'est bien ce que tu veux?... »

La fillette sourit doucement, et Paul Rozel s'inclina :

« Votre volonté sera respectée, mademoiselle. »

Et Jubier, lâchant Aouka, fit le salut militaire :

« Et pour lors, ma colonelle, vous voulez-t-y votre cotillon?... »





## XXV

### AU BERCAIL

... Et les cigognes perchées sur la grande mosquée, et les flamants roses qui se miraient dans les marigots, et les autruches sans queue jacassant dans les rues poussiéreuses de la ville sainte, et les grands lézards se chauffant au soleil sur les ruines blanches, et les crapauds plaintifs des canaux embourbés se racontaient la rentrée triomphale du corps expéditionnaire escortant le colonel et son enfant retrouvée. C'est que ç'avait été une vraie fête dans Tombouctou, d'abord parce que le colonel était adoré par ses hommes et même par la population indigène qui avait appris à l'apprécier;



ensuite parce que, — c'est le Marseillais de Déroulède qui l'affirme :

« ... Triompher fait toujours plaisir. »

C'avait été une fête aussi parce que le « carnet mondain » est peu rempli dans le centre africain et que le retour de Chryséis, qui pour les belles commerçantes de poudre d'or et d'ivoire ciselé était « la Française », formait la grande attraction du moment.

Quant à Paul Rozel, il avait grandi d'une coudée aux yeux de ses camarades. C'était à qui lui serrerait la main, le complimenterait sur son succès et lui ferait raconter avec détails son heureuse expédition.

Le pauvre Paul en eût perdu la respiration si Lucien ne l'avait relayé de temps à autre en racontant l'entrée triomphale au *Tata*, et l'accueil chaleureux des alliés bambaras. Mais il avait moins de succès et en convenait; « car enfin, disait-il, ce n'est pas moi qui ai retrouvé la Toison d'or.

— La Toison, nouvelle édition revue, et corrigée même, ajoutait Paul Rozel. Je commence à croire qu'il n'y a rien de tel qu'une saison au Sahara pour terminer l'éducation des jeunes



personnes. Si je suis jamais Président de la République, ou seulement ministre de l'instruction publique, je ferai établir ici une succursale d'Écouen.

— C'est une idée... »

. . . . .

Oui, l'édition était revue et corrigée, et Catherine n'était plus Chryséis. De quel cœur elle avait embrassé son père ! et comme elle était loin, la ligue antimicrobienne ! Et avec quelle tendresse elle lui avait présenté « sa sœur Merced » ! Le bon colonel, tout ému en apprenant ce que la petite Espagnole avait été pour sa fille, avait ouvert les bras à l'orpheline, qui croyait rêver et demandait qu'on ne l'éveillât pas.

« La gentille enfant ! disait le lieutenant Charmes. C'est elle, Paul, elle toute seule, qui a changé la Toison d'or. »

Et la Toison d'or, comme disait Lucien, avait commencé l'éducation de Merced « parce qu'elle savait mieux que personne maintenant quels sont les dangers d'une instruction mal comprise.

— Je n'ai rien à t'apprendre, en retour, moi,



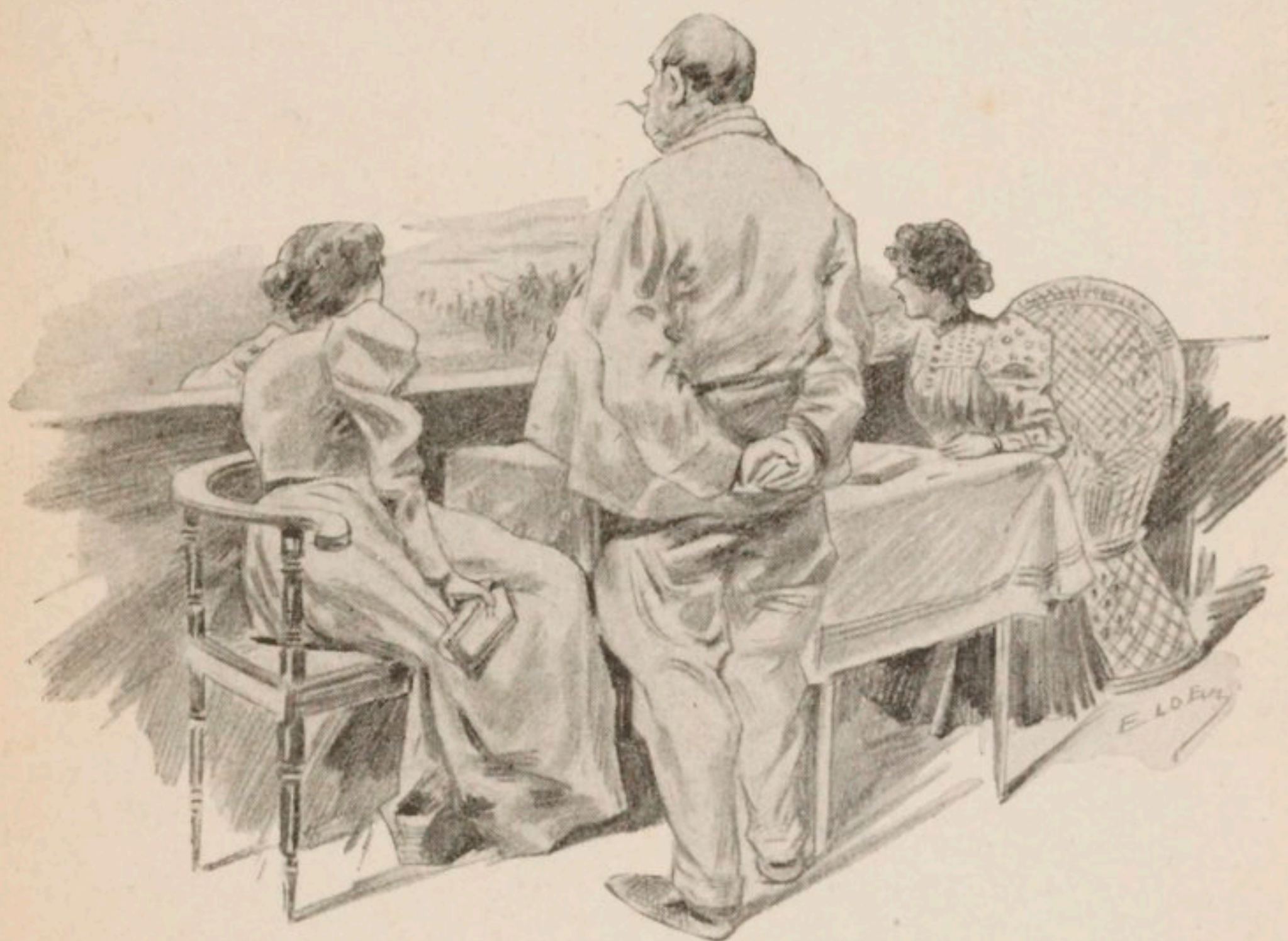
disait la fillette avec tendresse ; je te devrai tout, Catherine.

— Comme tu te trompes ! répliquait vivement Chryséis. C'est moi, moi qui te serai éternellement redevable : car c'est toi qui m'as appris que j'avais une âme et un cœur, toi qui m'as rendue à mon père telle qu'il m'avait toujours souhaitée, toi qui m'as faite heureuse, enfin, en m'apprenant le vrai secret du bonheur. »

Et ce bonheur était bien réellement le partage de tous, à commencer par le colonel, qui eût volontiers jeté une bague au Niger, pour conjurer le mauvais sort, tant il était surpris parfois d'être si heureux après avoir tant souffert. Heureux, bien heureux, il l'était, en effet, non seulement d'avoir retrouvé sa petite Catherine, mais de l'avoir retrouvée bien meilleure qu'il ne l'avait perdue. Et quelles bonnes surprises on lui faisait ! Chryséis et Merced avaient décrété une revue consciencieuse du linge et des bagages du colonel ; Chryséis et Merced mettaient la main à la cuisine et ne dédaignaient pas de prendre les recettes indigènes pour les exécuter plus proprement que les laptots. Le soir, lorsque le colonel racontait



ses angoisses et ses recherches aux deux fillettes, sur la terrasse de son habitation, il se croyait à mille lieues de la ville mystérieuse, qui n'avait plus de mystères pour lui depuis longtemps.



De la terrasse on voyait venir une caravane.

. . . . .  
Il y avait huit jours déjà que la jeune fille était retrouvée, et, sur la terrasse baignée par un clair de lune splendide, le colonel racontait éloquemment l'odyssée de Rosita à Chryséis et à Merced, qui riaient et admiraient tour à



tour, lorsqu'une caravane parut à l'horizon. Elle fut bientôt tout proche, faisant d'énergiques signaux et agitant un pavillon blanc.

« Des marchands, sans doute, dit M. Verduron sans s'émouvoir; que viennent-ils faire à une heure pareille? Ils peuvent attendre à demain pour entrer.

— Ils montrent patte blanche, pourtant, dit Chryséis.

— Nuit tombée, ville close, déclara le colonel; ce serait trop facile vraiment à MM. les Touareg, que la bonne foi ne gêne guère, s'ils pouvaient entrer ici de nuit sous un burnous d'emprunt.

— Et si c'était tante Rosita qui nous donnait de ses nouvelles?... reprit Chryséis en riant; le convoi parti lundi pour Ségou avec ma lettre pour elle a dû la lui faire parvenir; peut-être nous envoie-t-elle chercher pour faire de nous ses dames d'honneur? »

La caravane approchait cependant, et, de la terrasse qui dominait le mur d'enceinte, on la voyait dérouler ses méandres au son d'une mélodie véritablement funèbre; un émissaire s'en était détaché et parlementait avec l'officier de garde.



« Pardon, excuse, mon colonel, disait cinq minutes après notre ami Jubier en apparaissant sur la terrasse, c'est encore une ambassade de feu Tidi-Hou, qu'il avait l'honneur d'être votre beau-frère, rapport à M<sup>me</sup> Rosita. Mais celle-là n'a pas l'air folichonne, pas plus que leur satanée musique!...

— Feu Tidi-Hou?... répéta Chryséis.

— Eh bien! qu'on la fasse camper, cette ambassade, dit le colonel qui n'avait pas entendu. Je la recevrai demain matin. On ne se présente pas à dix heures du soir.

— Sauf excuse, mon colonel, reprit Jubier en faisant le salut militaire, c'est que la banlieue n'est pas sûre, rapport aux Touareg, ces demoiselles le savent bien... et qu'il y a avec eux la reine elle-même, qu'elle a l'honneur d'être la sœur à mon colonel...

— Ma tante est là? » interrompit Chryséis.

— Oui, ma colonelle, et qu'elle a l'air rudement vannée par le voyage, sauf vot'respect...

— C'est différent, dit vivement M. Verduron. Est-ce qu'il y aurait déjà de la brouille dans le ménage?...

— Mais non, puisqu'il est mort... murmura



candidement Jubier, que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à mon colonel.

— C'est bien, sergent, je n'avais pas entendu ; nous vous suivons. »

M. Verduron et sa fille disparaissaient déjà dans l'escalier de la terrasse. Merced resta seule, accoudée au rebord : avait-elle le droit de troubler ces épanchements de famille?... Elle n'en avait plus, elle, de famille, et Catherine, redevenue une demoiselle, n'aurait-elle pas honte un jour de la petite cueilleuse d'alfa?... Que serait cette tante, cette grande dame sans doute, qui arrivait là ?

Une grosse larme qu'elle ne songea pas à retenir roula silencieuse sur la joue de la petite fille.

« Merced!... Viens-tu, Merced? cria tout à coup Chryséis en reparaisant au-dessus de l'escalier. Vite!... vite!... »

Et, prenant la main de son amie, elle l'entraîna dans la maison, disant affectueusement :

« N'es-tu pas ma sœur, chérie?... ma tante est la tienne par conséquent. »

Et les larmes de Merced, taries comme par enchantement, furent essuyées par un baiser de Chryséis.



Ce qui se passait pendant ce temps ?

Le colonel était dans le vestibule. Sous les



Rosita éplorée était dans les bras de son frère.

reflets vagues jetés par la lampe fumeuse suspendue à la voûte ronde, on voyait, au milieu d'un cercle de pleureuses nègres, Rosita tout



éplorée, soutenue par les bras robustes de M. Verduron.

« O Sigisbert!... mon frère bien-aimé, disait-elle; tout est fini pour moi en ce monde!... Tidi-Hou!... Tidi-Hou, fils des dieux, mon cher époux!... ton loyal allié!... que tu as vu si plein de force et de vie... il a rejoint ses pères! »

Elle s'arrêta dans une explosion de sanglots immédiatement imitée, avec un ensemble parfait, par la troupe des pleureuses noires.

« Il n'est plus, le cœur de mon cœur, l'âme de mon âme! la grandeur, la bravoure, la fidélité, la tendresse réunies!... hélas!... le poète l'a dit :

« Il était de ce monde, où les plus belles choses  
Ont le pire destin!... <sup>1</sup> »

— Il faut se raisonner, ma pauvre sœur, dit le colonel attendri malgré lui, j'ai été veuf, moi aussi!

— Une femme n'est pas un homme!... » déclara Rosita avec explosion.

Et, après l'énoncé de cette vérité rudimentaire, elle gémit de plus belle :

1. Malherbe, *Stances à Du Périer*.



« Tidi-Hou!... mon cher Tidi-Hou !

— Quand, comment, cela est-il arrivé?

« Si du moins j'avais pu me sacrifier pour ses enfants ! gémit Rosita sans répondre ; mais les anciens ont tout de suite fait choix d'épouses pour les aînés, dans les cases desquels vivront les autres!... et comme je n'ai pas de fils, je reviens chez toi, Sigisbert, pleurer à jamais celui que j'ai perdu, en attendant que je le rejoigne, ce qui ne tardera pas, j'espère!... »

Nouvelle explosion de sanglots, immédiatement imitée par les pleureuses.

— Si tu n'as pas de fils, chère tante, dit Chryséis tenant toujours Merced par la main, tu auras deux filles, et deux filles plus dociles que ta nièce d'antan. »

Pour la première fois Rosita regarda Merced et, se redressant soudain, l'examina de pied en cap, à travers ses larmes.

« C'est l'amie dont tu me parlais, Chryséis?... oui, mes enfants, je serai une mère pour vous... Et je tâcherai de vous trouver des époux comme celui que je pleure...

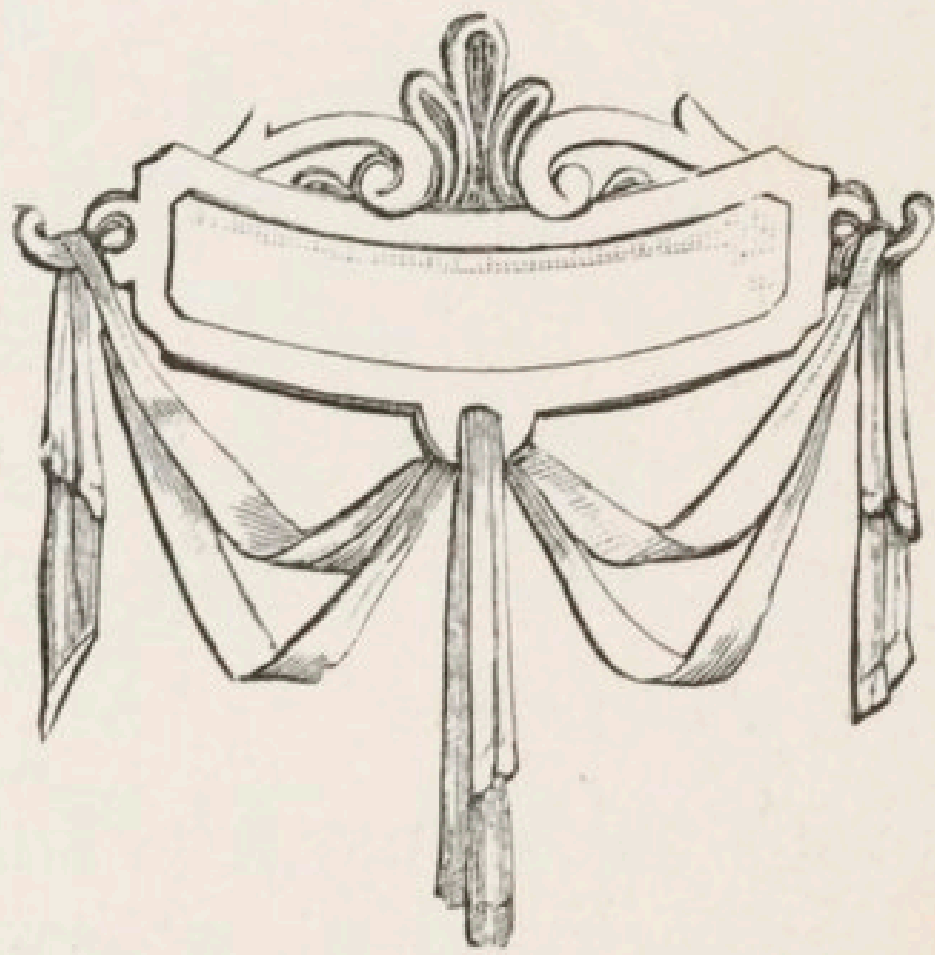
— Oh ! pour ça, non ! protestait tout bas Jubier, pour ça, non!...



— Viens sur la terrasse, Rosita, dit paternellement le colonel, nous serons plus tranquilles ; sergent Jubier, veillez à désaltérer et héberger ces femmes.

— Ayez pas peur, mon colonel, répondit Jubier ; m'est avis que rien ne consolera ces particulières comme une calebasse de tafia... »

Et ce seul mot, en effet, avait suffi pour faire étinceler joyeusement, sous leurs larmes de commande, les yeux éteints des pleureuses noires.





## ÉPILOGUE

OU L'ON FAIT ESPÉRER AU LECTEUR BIENVEILLANT  
QUE CHRYSÉIS SUIVRA SA VOCATION

... Et maintenant, que vous dirais-je que vous ne sachiez ou que vous ne deviniez, lecteurs aimables qui avez bien voulu m'écouter jusqu'ici? Le colonel Verduron est maintenant le plus heureux des hommes et Tombouctou lui paraît la plus enviable des garnisons.

Tout lui semble délicieux, soit que Chryséis — redevenue Catherine maintenant et pour toujours, bien que son père prétende regretter son joli nom grec, — soit que Chryséis raccommode ses chaussettes, soit que Merced — qui ne dirait plus maintenant d'Annibal qu'elle ne connaît pas ce gentilhomme — lui lise les cam-



pagnes du grand vaincu de Rome, à l'étude desquelles il s'est remis avec entrain, voulant aller, dit-il, à l'école près de sa fille.

Son opinion sur les charmes de Tombouctou est partagée, vous vous en doutez bien aussi, par Paul Rozel et Lucien Charmes, qui ne pensent plus du tout à compter les autruches sans queue, et attendent joyeusement les dix-huit ans des deux fillettes : c'est l'époque fixée par le colonel pour s'informer si Chryséis n'a pas changé de vocation depuis le jour de la bataille, et si Merced poussera le dévouement jusqu'à imiter son amie.

D'autre part, j'ai quelques raisons de supposer que ces demoiselles, quoique très bien élevées et ne faisant aucune différence entre les invités du colonel, surveillent toujours un peu plus attentivement la cuisine lorsque les deux lieutenants doivent être de la fête. Jubier et Gobain le savent bien, et quand ils voient les deux officiers prendre le chemin de la maison de leur chef, ils se disent :

« V'là le lieutenant qui va se lécher les moustaches jusqu'aux oreilles des sauces de M<sup>lle</sup> Catherine... fameuse cantine, mon vieux!...



— Et v'là le lieutenant qui va se pâmer d'écouter M<sup>lle</sup> Merced trimbaler ses doigts sur son piano.



« Hein ! mon vieux,  
ce que c'est que de  
perdre son cotillon,  
tout de même ! »

— Hein !... mon vieux, ce que c'est que de perdre son cotillon, tout de même !... »

Et M<sup>me</sup> Rosita ?

« Rosita Tidi-Ha, belle-fille des dieux », ainsi



que le portent les cartes de visite noires et blanches — pommelées comme l'époux regretté — qu'elle s'est commandées à Saint-Louis, est de plus en plus inconsolable.

Elle s'est fait construire une maison en forme de mausolée, où elle a élevé un autel de marbre noir et blanc, un autel enguirlandé de cyprès et décoré de pains à cacheter multicolores, double symbole des goûts des deux nations.

Là, devant les sandales de cérémonie de Tidi-Hou, qu'elle avait emportées subrepticement comme des reliques bien chères, brûlent constamment deux lampes à alcool.

Rosita a choisi ce système d'éclairage par allusion aux préférences du bien-aimé :

« Il l'aimait tant!... » soupire-t-elle (c'est de l'alcool que je veux parler).

Elle a cependant été heureuse de revoir sa nièce; elle s'est prise d'affection pour Merced et veut que la fillette n'accepte que d'elle la dot réglementaire.

... Mais le meilleur de son cœur est resté là-bas, sous les palmiers du pays bambara... Elle cherche à oublier ses douleurs en écrivant ses mémoires. Faut-il ajouter que ces mémoires,



mis gracieusement à notre disposition, nous ont été d'un grand secours pour la rédaction de cette véridique histoire?... L'auteur nous fait même espérer qu'un jour viendra où sa modestie se laissera faire violence, et où nous pourrons les publier in extenso.

. . . . .  
. . . . .

Lecteur, un grand malheur vient d'arriver. Une dépêche de Saint-Louis nous parvient à l'instant même et nous apprend que, le 15 du mois dernier, M<sup>me</sup> Rosita, lisant à haute voix un chapitre de ses mémoires aux sandales du roi, a renversé l'une des lampes... Le malheur est irréparable : l'ouvrage entier a été consumé : nous devons renoncer à vous l'offrir un jour.





## TABLE DES MATIÈRES

---

I. Les malles de Chryséis. ....	1
II. Double tuile. ....	10
III. Le train de Tombouctou, s. v. p.?.....	23
IV. Signaux de pavillon.....	38
V. Emménagement mouvementé.....	52
VI. D'une jupe qui se déchire.....	63
VII. Il y a récompense honnête.....	80
VIII. Djaoud.....	90
IX. Où l'on manque d'égards envers Chryséis.....	99
X. Merced.....	111
XI. Tidi-Hou, fils des dieux.....	123
XII. La toilette de Chryséis.....	134
XIII. Lettre de faire part.....	143
XIV. Chryséis couturière.....	154
XV. Chryséis palefrenier et valet de chiens.....	164
XVI. Chassez-croisez.....	176
XVII. Où Tidi-Hou fait volte-face.....	189
XVIII. Le casaquin à Mademoiselle.....	197
XIX. Où Merced fait le catéchisme.....	210
XX. Où l'on joue au Petit Poucet.....	221
XXI. Politique nègre.....	232
XXII. Chryséis retrouvera-t-elle son cotillon?.....	244
XXIII. Où Tidi-Hou passe définitivement au rang des dieux.....	252
XXIV. Comme quoi Chryséis découvrit sa vocation et retrouva sa jupe.....	260
XXV. Au bercail.....	271
ÉPILOGUE. Où l'on fait espérer au lecteur bienveillant que Chryséis suivra sa vocation.....	283



